

WITHDRAWN
BATES COLLEGE
LIBRARY STORAGE
BATES COLLEGE LIBRARY
LEWISTON, MAINE

André LE BRETON 3358-5

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LA

« Comédie Humaine »

DE

SAINT-SIMON



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE :

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, Rue de Cluny, 15

1914

BOOK

5 1-

COLLEGE LIBRARY

LA

« Comédie Humaine »

DE SAINT-SIMON

DU MÊME AUTEUR

Le Roman au dix-septième siècle, nouvelle édition, in-12 (librairie Hachette), *couronné par l'Académie française.*

Le Roman au dix-huitième siècle, in-12 (Société française d'imprimerie et de librairie).

Le Roman français au dix-neuvième siècle avant Balzac, in-12 (*ibid.*), *couronné par l'Académie française.*

Balzac, l'homme et l'œuvre, in-12 (librairie Armand Colin).

Molière et la Comédie au temps de Molière (au tome V de *l'Histoire de la Langue et de la Littérature française ; ibid.*).

Rivarol, sa vie, ses idées, son talent, in-8 (*épuisé*), *couronné par l'Académie française.*

André LE BRETON

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LA

« Comédie Humaine »

DE

SAINT-SIMON

57622

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, Rue de Cluny, 15

1914

Copyright by Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1914.



*Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande.*

NG SLIP

E

ders

ope

W

A M. PIERRE DE NOLHAC

Au savant et délicat historien de Versailles

La « Comédie humaine »

de Saint-Simon

LE CADRE : VERSAILLES

Il y a en France une ville émouvante entre toutes, entre toutes propice à la rêverie, une ville qui est le plus beau des cimetières, une « cité des eaux », comme la nommait Michelet, aussi muette que Venise, aussi mélancolique, aussi morte que Bruges la Morte. Un palais immense, un immense parc, des eaux limpides et dormantes sous de beaux ombrages, le silence, la solitude ; à peine quelques rêveurs qui vont à pas lents, un par un ; mais partout des statues, des dieux et des déesses de marbre, et partout des fantômes, tout un peuple de fantômes à grandes perruques ou grands falbalas : c'est le cimetière de la monarchie française, c'est Versailles.

Il était de mode, aux environs de 1830, de

railler Versailles. Avec la solennité de son architecture, avec la belle ordonnance symétrique de ses parterres et de ses allées, il semblait le symbole même de cet art classique contre lequel s'insurgeait la nouvelle école. Hugo avait donné l'exemple du dédain en 1826 dans la préface des *Odes et Ballades*, où il opposait à la froide régularité du jardin dessiné par Le Nôtre la libre exubérance de la forêt vierge. Parti pris dont nos grands romantiques ne furent pas très longs à se libérer. Dans une pièce des *Rayons et les Ombres*, dans la *Statue*, Hugo essaya de rendre ce qu'un vieux parc historique peut dire à l'âme d'un poète ; puis vint Musset, qui chanta les « trois marches de marbre rose ». Son chant commence, il est vrai, sur un mode railleur ; il persifle les « bassins, quinconces, charmillles », et les « rocailles », et les « termes grognons », et les « petits ifs en rang d'oignons », de « l'ennuyeux parc de Versailles ». Mais bien vite son instinct de poète parle en lui plus haut que tous les préjugés d'école, il rêve au grand roi et aux belles du temps jadis, il s'émeut, il s'attendrit, et enfin s'échappe le soupir :

Beau marbre, as-tu vu La Vallière ?...

Aujourd'hui, où nous sommes plus portés

encore à la mélancolie que ne l'étaient les hommes de 1830, encore plus amis des ruines et des nécropoles, sans doute parce que nous avons vu mourir bien des choses autour de nous ; aujourd'hui où nous sommes tout pleins de regrets et de nostalgies, et où nous vivons les yeux tournés en arrière, nous faisant de tout souvenir un tourment et une volupté, aucun lieu n'est mieux fait que Versailles pour nous plaire et pour nous toucher. Aucun, pas même Athènes ou Rome. Car en Italie et en Grèce sur des cendres immortelles la vie s'est ranimée, le bruit des cités modernes y vient effaroucher et disperser le vol léger des ombres. Rien à Versailles ne s'interpose entre notre songerie et le passé, si ce n'est la nature. La poésie de la nature s'y unit à la poésie du passé, et le charme de la royale demeure est dans la beauté de ses jardins solitaires autant que dans son merveilleux pouvoir d'évocation.

Il faut s'y rendre un jour de semaine, en automne, quand la lumière est douce, que le ciel n'est pas d'un bleu trop éclatant, qu'un peu de brume enveloppe la vétusté des choses et noie les horizons.

Il faut arriver par l'avenue de Paris, si majestueuse avec sa quadruple rangée d'arbres et ses trottoirs qui à eux seuls sont des avenues.

A gauche, l'ancien hôtel de la princesse douairière de Conti ; à droite, l'ancien Chenil. A l'angle gauche de l'avenue et de la Place d'Armes, la Petite Écurie ; à l'angle droit, la Grande Écurie, l'une et l'autre transformées en casernes ou en magasins militaires.

En face, par de là la Place d'Armes, voici les cours et la masse grise du château, qui semble s'écraser au sommet de la pente, avançant ses deux ailes en large croissant.

Au premier plan, derrière la grille dorée, l'avant-cour et ses deux rampes qui s'arrondissent et montent à droite et à gauche, l'avant-cour large de trois cents mètres et qui s'élève en pente douce vers le château.

Plus loin, plus haut, la Cour royale, autrefois séparée de la première par une autre grille ; elle commençait à l'endroit où nous voyons à présent une statue équestre de Louis XIV, placée là au ^{xix}^e siècle.

Elle est beaucoup moins large que l'avant-cour, et derrière elle, tout au fond, la Cour de marbre est moins large encore. Car ces deux ailes orientales du château sont formées de plusieurs longues lignes parallèles qui se resserrent et se rapprochent de plus en plus, formant comme une succession d'échelons, dentelant en quelque sorte l'intérieur du croissant.

Il y a quatre de ces échelons. En premier lieu, à droite et à gauche de l'avant-cour, les ailes des Ministres ; derrière et en retrait sur celles-là, à droite et à gauche de la Cour royale, deux autres ailes qui s'achèvent en pavillons à colonnes et à fronton triangulaire ; derrière encore, les deux côtés du château proprement dit qui encadrent la Cour de marbre, en retrait également et par deux échelons successifs sur les ailes précédentes.

A droite, la Chapelle, en partie masquée par l'aile nord des Ministres que domine son comble aigu en forme de catafalque.

A gauche, derrière l'aile sud des Ministres, le Grand Commun, devenu un hôpital militaire, et la Surintendance.

Ce n'est qu'un côté du château, et déjà c'est toute une ville ; cela donne une impression de puissance plus que de beauté.

Traversons le château, traversons même la terrasse ou « Parterre d'eau » qui se déploie de l'autre côté, du côté des jardins ; allons jusqu'au bord du grand escalier qui descend vers le bassin de Latone, et sans regarder encore les jardins, retournons-nous vers le château.

Il allonge devant nous toute sa face ouest, d'une surprenante étendue, un corps central et deux ailes, l'une courant vers le sud et l'autre

vers le nord. Le corps central est un grand rectangle en saillie de près de cent mètres sur les deux ailes, mais à distance cela se remarque à peine ; tout se confond en une longue ligne droite, en une façade d'à peu près quatre cents mètres, toute de même type, ornée d'arcades au rez-de-chaussée, de colonnes au premier étage, percée de près de quatre cents fenêtres, et sans toit apparent : « l'aspect, disait Saint-Simon, d'un palais qui a été brûlé ». L'œil ne distingue au faite que l'interminable rangée de statues et de trophées de pierre qui surmontent et bordent le fronton de l'attique.

Sans plus nous attarder au château, tournons-lui le dos pour prendre une vue d'ensemble des jardins sur lesquels donne toute cette façade.

A droite, le Parterre du nord, avec ses degrés de marbre, son Allée d'eau, son Bassin du dragon, à l'ombre de vieux et beaux arbres.

A gauche, au sud, d'autres escaliers, les « cent marches », l'Orangerie, la pièce d'eau des Suisses comme un lac endormi, des coteaux boisés qui s'estompent dans la brume.

En face, le spectacle est incomparable.

Tout d'abord, immédiatement devant le château, le Parterre d'eau, c'est-à-dire une terrasse aussi large, plus large même que le corps central,

avec deux vastes bassins décorés de statues et de groupes en bronze ; plus loin, le grand escalier qui plonge vers le parterre et le bassin de Latone ; plus loin encore, l'Allée royale ou Tapis vert entre deux rideaux d'arbres, entre deux rangées de blanches statues et de grands vases de marbre blanc ; à l'extrémité de cette allée, au point où une grille séparait le petit et le grand parc, le bassin d'Apollon ; et enfin le Grand canal, large d'à peu près soixante-dix mètres, long de seize cents, qui se partage vers son milieu en deux bras, l'un au nord vers Trianon, l'autre au sud vers les terrains où fut la Ménagerie, puis se prolonge, se perd dans les lointains bleuâtres de la Pointe de Galies.

A droite et à gauche de cette trouée lumineuse, des masses de verdure, des masses profondes, une forêt de marronniers, de tilleuls, de hêtres, de bouleaux et d'ormeaux qui s'étagent et se succèdent à perte de vue, au sud-ouest jusque vers Saint-Cyr, au nord-ouest jusque vers Marly, — une forêt que l'on domine du Parterre d'eau, tant il est plus élevé que les jardins qui l'environnent ; une forêt sur laquelle le vent fait courir des frissons comme sur la mer ou sur un champ de blé.

Et le soir vient...

Le soleil baisse derrière la cime des arbres, à

gauche du Grand canal ; les feuillages de l'automne se dorment et s'empourprent de ses derniers rayons ; de la lumière se répand sous les voûtes des allées ; les eaux s'embrasent ; la façade du château s'illumine, et les vitres de la galerie étincellent comme un soir de fête. Bientôt, tout s'éteint ; un souffle plus froid passe ; les eaux prennent des tons d'acier ; une vapeur grise commence à flotter sur le Grand canal ; le soir tombe, avec sa majesté, son mystère, sa douceur ; sur ce paysage harmonieux et noble, sur cet Élysée virgilien, le soir tombe ; sur cette terre d'histoire, dans ce royaume des ombres, dans ce royaume de la mort, la nature elle-même semble mourir... Alors, il y a pour le promeneur quelques minutes d'inoubliable et intraduisible rêverie.

Que cela est beau ! que cela est grand ! quel afflux de souvenirs !

Plus d'une époque, en effet, se ranime pour nous quand nous visitons Versailles. Qui pourrait pénétrer au Petit Trianon sans songer à Marie-Antoinette ? Au Petit Trianon, œuvre de l'architecte Gabriel, et au Hameau qui en dépend, elle est vivante ; elle est là, blonde, insouciant et gaie, occupée peut-être à nouer ensemble avec un ruban trois ou quatre belles roses, comme dans l'exquis portrait peint par M^{me} Vigée-

Lebrun. Elle est vivante au château, dans la partie sud du corps principal, où ses petits appartements, ses deux bibliothèques, son boudoir, sont intacts. Tout près de là est l'Escalier de marbre ou Escalier de la reine, par où les bandits du 6 octobre montèrent jusqu'à sa chambre ; le balcon qui orne la chambre du roi est celui où elle se montra le même jour, seule, calme, intrépide, si belle que la populace qui demandait sa tête, soudain l'acclama passionnément. Et toute son histoire est dans ce contraste : bergère Watteau, reine d'opéra-comique au Petit Trianon, héroïne et vraiment reine de France au balcon de la Cour de marbre.

Quatre ans plus tard, André Chénier errait dans les allées du parc. Il est le premier poète qui ait vu Versailles désert et qui ait compris la beauté de son silence, le premier rêveur dont Versailles ait bercé la mélancolie, le premier blessé qui soit venu y chercher un refuge. Il aimait celle qu'il nomme Fanny et à qui sont dédiés les délicieux vers :

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler et rougir et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.

Il l'aimait, et là il n'était pas bien loin d'elle, puisqu'elle habitait Luciennes. Mais il était

triste. En vain il avait lutté pendant deux ans contre les Jacobins, les marquant au fer rouge dans ses articles du *Journal de Paris* ; il était un vaincu, et se savait déjà promis à l'échafaud. Il passa toute l'année 1793 à Versailles, et il chantait :

O Versaille, ô bois, ô portiques,
 Marbres vivants, berceaux antiques,
 Par les dieux et les rois Élysée embelli,
 A ton aspect, dans ma pensée,
 Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
 Coule un peu de calme et d'oubli.

D'autres visions se lèvent : Napoléon a fait de brefs séjours au Grand Trianon...

Mais un souvenir prime, efface tous les autres, s'impose de façon impérieuse et obsédante : celui de Louis XIV, le vrai maître de céans. Il a créé Versailles, lui a donné sa forme, et malgré quelques changements survenus depuis, son empreinte y reste partout souveraine, comme à l'Escorial celle de Philippe II.



Saint-Simon a résumé en quelques phrases frappantes et mordantes l'histoire de Versailles. Il décrit les marais qui s'étendaient là, il dit les fabuleux travaux entrepris pour assécher ou niveler le sol, les merveilles créées à coups de

millions, et conclut ironiquement : « Telle fut la fortune d'un repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles... Tel fut le mauvais goût du roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature que ni la guerre la plus pesante ni la dévotion ne put émousser. »

En fait, le château et le parc ne coûtèrent pas plus de soixante millions, et ils les valaient bien. Mais il est vrai qu'au commencement du ^{xvii}^e siècle Versailles n'était qu'un pauvre coin de terre marécageux et malsain, un tout petit bourg, « Versailles-au-Val-de-Galies », où s'arrêtaient seulement les rouliers. Le pays étant giboyeux, Louis XIII, le roi chasseur, y voulut avoir un pied-à-terre ; il fit bâtir en 1624 une espèce de gentilhommière en pierre et en brique, « un petit château de cartes », comme dit Saint-Simon, avec un corps de logis à huit fenêtres, et deux petites ailes ou pavillons enfermant le terrain qui est devenu plus tard la Cour de marbre, et tel fut le château de Versailles jusqu'en 1661.

En 1661, Mazarin meurt, Louis XIV est maître absolu. Il vient de s'éprendre de M^{lle} de la Vallière, il lui faut un asile pour ses amours. Il attache à sa personne les architectes, ingénieurs ou artistes, que Fouquet avait su naguère décou-

vrir, André Le Nôtre, Louis Le Vau, François Francini, Charles Le Brun, et en un clin d'œil Versailles se métamorphose. Le Vau embellit le « château de cartes », il en fait un élégant château Renaissance pierre et brique, avec balcons de fer ouvragé, hautes cheminées blanches, comble en partie doré. A côté, d'autres bâtiments sont en construction ; et sous la direction de Le Nôtre les grandes lignes du parc commencent à se dessiner.

Ce premier Versailles de Louis XIV, où il venait souvent, mais ne résidait pas, est fameux par les fêtes de l'Ile enchantée, qui y furent données en 1664 pour M^{lle} de la Vallière, à l'endroit où est le bassin d'Apollon, et par d'autres fêtes qui s'y célébrèrent en 1668, en l'honneur cette fois de M^{me} de Montespan, dans les bosquets qui bordent l'Allée royale au sud. M^{lle} de Scudéry l'a très exactement décrit dans sa *Promenade de Versailles*. Mais le document le plus précieux pour nous, c'est la *Psyché* de La Fontaine, qui est aussi de 1668.

On ne lit plus guère *Psyché*, quoiqu'il y ait bien de la grâce et de l'esprit dans ce conte mythologique en prose mêlée de vers. On en devrait du moins lire la jolie préface et l'épilogue, où, sous les noms de Polyphile, Acante, Ariste et Gélaste, nous apparaissent La Fon-

taine lui-même, Racine, Boileau, et sans doute Chapelle. Comme ils aiment tous « extrêmement » les jardins, les fleurs et les ombrages, par un beau jour d'automne ils s'en vont à Versailles et s'y promènent, s'arrêtant de temps à autre pour écouter Polyphile qui leur lit sa *Psyché*. Ils visitent le matin la Ménagerie et l'Orangerie; dans l'après-midi, « les dedans » du château et la grotte de Thétys; puis, assis sur le gazon, devisant des belles choses qu'ils viennent de voir et du conte qu'ils viennent d'entendre, ils assistent au coucher du soleil. « Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acante, mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et surtout ce pourpre qui environnent le roi des astres. — Il y avait longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau. » Ils s'attardent à ce magique spectacle et ne s'en reviennent qu'au clair de lune. Aimables pages qui nous renseignent à la fois sur le premier Versailles de Louis XIV et sur l'état d'esprit de ses premiers visiteurs, et nous les montrent, en dépit de Stendhal, tout aussi sensibles que nous à l'éternel charme de la nature.

Un second Versailles remplace celui-là de 1668 à 1678. Le Vau, sans détruire entièrement le petit château primitif, l'enveloppe par les trois façades du corps principal qui donnent sur les

jardins, et conçoit l'ordonnance rectiligne de l'ensemble ; mais au premier étage une longue terrasse occupe la place où sera la Galerie des glaces. Le Brun travaille à la décoration des grands appartements. Le Nôtre dessine le Parterre d'eau et le Parterre du nord. Le Grand canal, commencé en 1668, s'achève ; le premier Trianon, le « Trianon de porcelaine », vient de naître. La ville elle-même se développe.

Enfin, à partir de 1678, Mansart complète l'œuvre de Le Vau, en l'agrandissant encore. La terrasse du premier étage fait place à la Galerie, l'aile du Sud s'élève, puis l'aile du Nord, et celle-ci en s'élevant fait disparaître cette grotte de Thétys tant admirée de La Fontaine ; Trianon est rebâti, les jardins sont remaniés et ornés de nouvelles statues. En 1682 le roi s'installe définitivement au château, il y est suivi de ses courtisans et de ses ministres, d'où la nécessité de colossales dépendances qui ne tardent pas à surgir, Grand commun, Surintendance, ailes de la Cour royale, ailes de l'avant-cour ; les cours prennent la forme qu'elles ont gardée.

En somme, l'état extérieur est aujourd'hui le même qu'en 1690, sauf de notables retouches aux ailes de la Cour royale et sauf la Chapelle. Il y eut une première chapelle au sud de la Cour de marbre, près de l'Escalier de la reine, une

seconde au nord de cette même cour, en avant des Grands appartements ; de 1699 à 1710 Mansart a construit celle qui subsiste. Quant au parc, replanté sous le règne de Louis XVI, il a été très peu modifié.

Mais à l'intérieur les choses ont changé beaucoup. Le salon d'Hercule et la salle d'Opéra datent du xviii^e siècle ; l'Escalier des ambassadeurs, qui menait de la Cour de marbre aux Grands appartements, a été détruit sous Louis XV ; les Cabinets du roi, l'appartement de la reine, découpés en petites pièces à la même époque, ont été de nouveau transformés sous Louis XVI, puis sous Louis-Philippe, quand ce dernier fit du château un musée. Le mobilier royal a été dispersé ou vendu pendant la Révolution.

*
* *

On peut encore cependant se figurer assez bien « les dedans » à la fin du règne de Louis XIV, au temps où Saint-Simon habitait le château.

Dans les ailes de l'avant-cour et de la Cour royale : bureaux des ministères, logements des ministres et du chancelier, de leur personnel, et de nombreux grands seigneurs.

Dans le corps de logis à trois faces qui encadre la Cour de marbre, — au rez-de-chaussée : vesti-

bule, salons, logements du capitaine des gardes et de divers princes du sang. — Au premier, façade gauche : appartement de M^{me} de Maintenon, salle des gardes, première antichambre, appelée aussi « salle où le roi mange » ; — façade centrale : grande antichambre ou Œil-de-Bœuf qui communique avec la Galerie des glaces, Chambre du roi (telle que nous la voyons, sauf que l'ameublement presque entier est une « restitution » qui date de Louis-Philippe, et que seuls le balustre doré qui coupe la pièce en deux et les boiseries à sculptures dorées sur fond blanc sont authentiques), grand Cabinet ou Cabinet du conseil ; — façade droite : petits Cabinets du roi, celui des perruques, celui du billard, etc.

Du côté des jardins, dans l'aile Sud, — au rez-de-chaussée : appartements de M. le Prince et de M^{me} la Princesse, de M. le Duc et de M^{me} la Duchesse, de la princesse douairière de Conti, du Grand écuyer ; — au premier : appartements de Monsieur, de Madame, du duc et de la duchesse de Chartres.

Dans le corps central à trois faces, — rez-de-chaussée : au sud et à l'angle sud-ouest, appartement de Monseigneur, devenu à sa mort celui du duc de Bourgogne ; à l'ouest, péristyle ; à l'angle nord-ouest et au nord, ancien appartement des bains, devenu tour à tour celui de

M^{me} de Montespan, du duc du Maine et enfin du comte de Toulouse. — Premier étage : au sud, face à l'Orangerie dont Félibien nous dit que le vent apportait les parfums, appartement de la reine, devenu celui de la duchesse de Bourgogne ; à l'ouest, entre le salon de la Paix et le salon de la Guerre, Grande galerie ou Galerie des glaces (haute de treize mètres, longue de soixante-dix sur dix de large, grandiose aujourd'hui encore avec ses dix-sept glaces, ses dix-sept fenêtres, et ses plafonds peints par Le Brun, mais combien plus magnifique quand elle avait son mobilier de velours vert à franges d'or, ses rideaux de gros damas blanc, ses tapis de la Savonnerie, ses statues, ses trophées de cuivre doré, ses vases de porphyre, ses consoles d'argent massif, ses tables d'albâtre, ses seize grands chandeliers d'argent et ses douze lustres de cristal !) — Au nord, Grands appartements, qui comprenaient les salons d'Apollon, Mercure, Mars, Diane et Vénus.

Dans l'aile Nord, au rez-de-chaussée, appartement du duc du Maine ; au premier, celui du duc de Berry et celui du prince de Conti.

De moindres personnages se partageaient les autres logements, y compris ceux du second étage. Au total, et en comptant les habitants du Grand Commun et de la Surintendance, le châ-

teau abritait près de dix mille personnes. Bien des villes sont moins peuplées.

C'est quelque chose pour notre curiosité que de pouvoir, grâce surtout à Félibien et à sa *Description de Versailles*, restituer avec certitude la topographie intérieure de ce château, et l'on pourrait multiplier les détails en consultant encore Félibien ou plutôt M. de Nolhac, pour qui la glorieuse demeure n'a pas de secrets. Mais ces détails sont arides, toute cette érudition topographique ne nous satisfait qu'à demi.

Nous souhaitons autre chose, quelque chose d'impossible, semble-t-il.

Ce que nous voudrions, le rêve que nous faisons tous en visitant Versailles, ce serait de ressusciter le passé, replacer les sentinelles dans les guérites de l'avant-cour et de la Cour royale, à gauche les Gardes-françaises, à droite les Suisses, ramener dans ces cours les carrosses et les chaises à porteurs, repeupler la Chambre du roi et les Grands appartements, entendre le bourdonnement de l'énorme ruche en pleine activité et voir passer dans les salons ou sur les terrasses — j'emprunte les galantes expressions de M^{lle} de Scudéry dans sa *Promenade de Versailles*, — « une agréable multitude de belles personnes extraordinairement parées ».

Par un bonheur unique dans notre littérature et dans notre histoire, ce miracle est possible. Il l'est, je ne dis plus grâce à Félibien, mais grâce au plus grand peintre d'histoire et au plus grand réaliste qui ait jamais existé, grâce à Saint-Simon. Avec lui on peut pour quelques heures oublier le présent, entrer chez Louis XIV, le suivre dans sa vie journalière, se familiariser avec son entourage, observer les figures et les costumes, les plaisirs et les modes d'autrefois, surprendre les intrigues, lire au fond des cœurs, voir, en un mot, se dérouler devant soi une autre « Comédie humaine », non plus imaginaire, mais réelle.



SAINT-SIMON

I

La *Comédie humaine* de Balzac met en scène environ deux mille personnages ; celle de Saint-Simon est plus riche encore : la *Table analytique des matières*, qu'il a dressée lui-même à la fin de ses *Mémoires*, aligne deux mille trois cent cinquante noms différents. C'est toute une foule humaine qui passe devant nous, tout un peuple de courtisans. Deux figures dominent : Louis XIV et Saint-Simon. Commençons par celui-ci.

Voici les premières lignes de son contrat de mariage :

« Par devant les conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris, sous signés, furent présents : très haut et très puissant seigneur Mgr Louis, duc de Saint-Simon, pair de France, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, gouverneur pour Sa Majesté des ville et citadelle et comté de Blaye, grand bailli et gouverneur de Senlis. Pont-Sainte-Maxence et château de Fécamp, vidame

de Chartres, seigneur châtelain de la Ferté-Arnauld et de Beaussart, du Vitrezay, du Marais de la Rochelle, et autres lieux, fils de défunt très haut et très puissant seigneur Mgr Claude, duc de Saint-Simon, pair de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur pour Sa Majesté desdites ville et citadelle et comté de Blaye, et de très haute et très puissante dame M^{me} Charlotte de l'Aubespine, marquise de Ruffec, baronne d'Ayzie, Empuré, Martreuil et Verrières, dame de Chermé, du fief des Aires et autres lieux, jadis son épouse, à présent sa veuve », etc.

Il y a beaucoup de tintamarre là dedans, comme aurait dit M. Jourdain ; il est clair que Mgr le duc de Saint-Simon était un homme à grand fracas.

Mais ce très haut seigneur était tout petit, comme son père, que Bassompierre n'appelle jamais dans ses *Mémoires* que « Ce petit Monsieur » ou « Ce petit punais », comme ses enfants, qui furent presque des nains. — « Le roi se baissa pour m'écouter », dit-il quelque part, et en 1711, lorsqu'il écrivait à Louis XIV pour lui demander la place de capitaine des gardes, qu'il n'obtint d'ailleurs pas, il était obligé de lui dire : « Si je ne suis pas de la taille de vos gardes, j'atteins au moins un de leurs capitaines, et je ne le cède à aucun en zèle. » Sous la régence,

ses ennemis le harcelaient de chansons où il est toujours appelé « boudrillon » :

L'orgueil insupportable

Du petit Mirmidon

Boudrillon...

Petit boudrillon, boudrillon don don !

Il a dû enrager d'être si petit, lui le « très haut seigneur », si ami de la représentation et de la parade. Soyons sûrs du moins qu'il se tenait droit et ne perdait pas un pouce de sa taille, petit coq constamment dressé sur ses ergots, petit coq à queue de paon.

Je rappelle en peu de mots les faits essentiels, les grandes lignes de sa biographie.

Il est né à Paris en 1675, de Claude de Saint-Simon, qui avait bel et bien soixante-huit ans, qui d'un premier mariage avait une fille, la duchesse de Brissac, âgée déjà de vingt-neuf ans, et qui avait trente-sept ans de plus que sa seconde femme Charlotte de l'Aubespine. C'est une forte race que la sienne, en dépit de sa petite taille ; son père a vécu quatre-vingt-six ans, sa mère quatre-vingt-cinq, son grand-père et sa grand-mère maternels quatre-vingt-quatre et quatre-vingt-six ; il en a lui-même vécu quatre-vingts.

Son père Claude avait été un des favoris de Louis XIII, après Baradas et avant Cinq-Mars ;

il avait conquis les bonnes grâces du roi chasseur en lui dressant des faucons et en l'aidant à la chasse à sauter vivement d'un cheval fatigué sur une monture fraîche ; et puis, observe Talle-
 mant des Réaux, il soufflait dans le cor de
 chasse de Louis XIII « sans baver dedans ». Voilà
 des talents appréciables. En peu d'années, il
 devint premier écuyer, premier gentilhomme de
 la Chambre, et enfin duc et pair en 1635. En
 fait, il était d'une famille noble et ancienne,
 mais sans grande illustration. Quand il fut en
 faveur, des généalogistes s'empressèrent de lui
 faire leur cour en démontrant qu'il descendait
 de Charlemagne par une héritière des comtes de
 Vermandois ; il les crut sur parole, et pour son
 fils cette descendance était article de foi. Ce qui
 est plus certain, c'est que le père et le grand-père
 de Claude avaient été tous deux d'enragés ligueurs,
 et que Claude lui-même avait la tête un peu
 chaude ; il se battit en duel un jour avec le mar-
 quis de Vardes en plein faubourg Saint-Honoré ;
 un autre jour, comme venaient de paraître les
Mémoires de La Rochefoucauld et que l'auteur
 lui prêtait dans les troubles de la Fronde un
 rôle qu'il jugeait n'avoir pas été le sien, il entra
 chez le libraire, prit un à un les exemplaires de
 l'ouvrage, et en marge du passage qui l'offusquait
 écrivit d'une belle écriture bien lisible : « L'au-

teur en a menti. » C'était un de ces grands seigneurs orgueilleux et remuants contre qui avait tant lutté Richelieu. Mais vite il s'était amendé, et pendant la Fronde il servit de son mieux la cause royale par fidélité à la mémoire de son bon maître Louis XIII. Il lui avait voué un véritable culte ; il allait tous les ans à Saint-Denis, le 14 mai, assister à la messe funèbre célébrée en son honneur. Il n'avait gardé, à la fin de sa vie, d'autres amis que quelques survivants du règne de Louis XIII ; sa femme même, élevée chez la vieille duchesse d'Angoulême, ne s'entretenait guère avec lui que de ces temps déjà lointains.

Tout cela explique en partie le tempérament et les idées de Saint-Simon ; tout cela a laissé trace en lui. On sait en effet combien son cas est bizarre : il est un contemporain de Louis XIV, il est le grand peintre de sa cour ; mais c'est sous Louis XV, entre 1740 et 1750, qu'il a rédigé ses *Mémoires*, et c'est avec l'âme, les préjugés et presque dans la langue d'un Français du temps de Louis XIII qu'il les a rédigés.

Elevé jusqu'à seize ans chez ses parents, et fort bien élevé, sérieusement, pieusement, dans le respect de la religion et le culte de l'honneur, en 1691 Saint-Simon, qui s'appelait alors M. le Vidame de Chartres, entre à l'académie des sieurs de Mesmon et Rochefort. L'académie, au

xvii^e siècle, c'est l'école où les jeunes gentilshommes apprennent l'équitation, l'escrime et la danse, tous exercices dans lesquels excellait Saint-Simon ; il a été un des brillants danseurs de son époque jusqu'à trente-quatre ans, âge à partir duquel il a jugé les entrechats et les jetées-battues trop frivoles pour lui. A la fin de la même année il entre au service dans la première compagnie des mousquetaires, est envoyé à l'armée de Flandre, assiste au siège et à la prise de Namur, et obtient une compagnie de cavalerie dans le régiment de Royal-Roussillon. L'année suivante, il fait de nouveau campagne, charge trois fois à la bataille de Neerwinden, et en descendant de cheval écrit bien vite une lettre à sa mère pour qu'elle ne s'inquiète pas. Le roi lui permet d'acheter un régiment de cavalerie, et il passe à l'armée d'Allemagne sous les ordres du maréchal de Lorges.

Entre temps, M. le Vidame de Chartres a la douleur de perdre son père. Il lui succède dans tous ses gouvernements et dans tous ses titres, et lorsqu'il pénètre dans la chambre du roi pour le remercier, il entend Monsieur, frère du roi, s'écrier : « Ah ! voilà M. le duc de Saint-Simon. »

Il a une très grosse fortune ; il a dès ce temps-là cent dix mille livres de rentes, ce qui en repré-

senterait bien trois cent mille aujourd'hui. Mais cette grosse fortune est momentanément embarrassée. Sa mère l'engage à se marier pour mettre de l'ordre dans ses affaires ; à vingt ans, en 1695, il épouse une fille du maréchal de Lorges, et compte sur la protection de son beau-père pour être bientôt nommé brigadier.

Son espoir ne se réalise pas ; quelque temps après la paix de Ryswick, son régiment est supprimé ; il reste mestre de camp à la suite ; une promotion de brigadiers a lieu dans laquelle il ne figure pas, mais où il voit figurer six officiers moins anciens que lui. De dépit il quitte le service en 1702, et jusqu'à la mort de Louis XIV il n'est plus rien qu'un courtisan et un courtisan en demi-disgrâce. Tout en conservant à Paris son hôtel du faubourg Saint-Germain, il a désormais un logement au château de Versailles, où jusque-là il ne se montrait que de temps à autre. Il y réside de 1702 à 1709, dans l'appartement du maréchal de Lorges, ensuite dans celui du chancelier Pontchartrain, qui a mis une chambre à sa disposition ; enfin, à dater de 1710, à dater du jour où sa femme devient dame d'honneur de la duchesse de Berry, il a tout un appartement à lui, plusieurs chambres, plus le petit réduit qu'il appelle sa boutique et où sont entassées ses paperasses, au premier étage de l'aile du Nord,

sur les jardins. Pendant treize ans, de 1702 à 1715, il vit dans le château, mêlé à toutes les querelles de préséance, à toutes les cabales, à toutes les intrigues, d'abord attaché au parti du duc de Bourgogne, puis, après la mort de celui-ci, dévoué corps et âme au duc d'Orléans, neveu du roi.

En 1715, à la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans devient régent, et Saint-Simon entre au conseil de régence. En 1721, il est nommé ambassadeur de France en Espagne. Il en revient l'année suivante et reprend sa place au conseil. Mais en 1723, le régent étant mort, il perd sa place et son crédit ; on l'invite discrètement à s'éloigner de la cour. Il tombe dans le vide, dans le néant, ce sont ses propres expressions ; il va et vient de Paris à la Ferté, ce beau domaine de la Ferté-Arnauld ou la Ferté-Vidame, près de Chartres, où subsistent à présent encore le parc seigneurial, les larges avenues, les étangs, la forêt de quatre mille hectares, mais où rien ne reste du château. Il se résigne enfin à reprendre ses papiers, il les classe, les remanie et travaille à ses *Mémoires* presque jusqu'à ce que la mort lui fasse tomber des mains la plume en 1755.



Voilà le sommaire des événements de sa vie.

Mais des faits ne signifient rien par eux-mêmes. Derrière ces faits, qu'y a-t-il, quel tempérament, quel caractère, quelle âme ?

Consultons les portraits que nous avons de lui.

Dans celui qui est au musée de Chartres, il a dix-sept ans ; cuirasse, large nœud de cravate sous le menton, vaste perruque frisée ; là-dessous, une figure encore presque enfantine, ronde, mais pétillante de vie et de malice, de grands yeux hardis et francs, une bouche rieuse, spirituelle, un nez assez long qui se retrousse légèrement, un peu le nez de Gavroche. Est-ce qu'il n'y aurait pas du gamin de Paris en M. le duc de Saint-Simon ? Un détail me revient. Le cardinal Dubois, premier ministre à la fin de la régence, était une de ses bêtes noires et méritait du reste tout son mépris. Qu'on devine où il avait remisé son portrait, J'ouvre l'inventaire dressé au château de la Ferté-Vidame après la mort de Saint-Simon : « Dans une petite chambre à côté servant de garde-robe, chaise percée à dossier de velours cramoisi, et un tableau en estampe sous verre blanc représentant le cardinal Dubois. »

Les descendants de Saint-Simon possèdent un autre portrait de lui qui a été reproduit dans le charmant petit livre de Gaston Boissier. Il y porte le manteau ducal doublé d'hermine et le

cordon du Saint-Esprit par-dessus la cuirasse ; or il n'a eu le cordon tant souhaité qu'en 1728, et il est probable que dès qu'il l'a eu, il s'est fait peindre avec. En 1728 il avait cinquante-trois ans. Ce portrait est très beau. On y retrouve les grands yeux francs et curieux, des yeux qui ne clignent pas, le sourire de malice, le nez impertinent ; mais quelle intensité de vie, quelle flamme d'esprit dans tout le visage, quel air de se moquer du monde ! Il veut paraître majestueux, imposer le respect, et il a l'air de retenir avec peine un éclat de rire, et l'envie de rire nous gagne à le regarder. Il raconte qu'on n'appelait pas M. de Nogaret autrement que : « Son Impertinence ». C'est le nom qu'il faudrait inscrire au bas de ce portrait : « Son Impertinence le duc de Saint-Simon. »

Au surplus, aucun portrait ne saurait valoir celui qu'il a tracé de lui-même, presque sans le faire exprès, en écrivant ses *Mémoires*. On va répétant que Jean-Jacques Rousseau est le premier écrivain qui ait mis tout son *moi* dans son œuvre. Qu'avait donc fait Montaigne et que faisait donc Saint-Simon ? Certes, ses confessions à lui ne ressemblent guère à celles de Jean-Jacques ; l'humeur qui s'y trahit n'est pas la même, ni le procédé ; Jean-Jacques est un poète, un rêveur, Saint-Simon est un homme d'action et un réa-

liste ; l'un a des bassesses de laquais en même temps que des élans sublimes, l'autre est un gentilhomme auprès de qui on se sent toujours en parfaitement bonne compagnie. Mais si nous connaissons Rousseau après avoir lu les *Confessions*, nous ne connaissons pas moins bien Saint-Simon après lecture de ses *Mémoires*, et je rendrai en deux mots l'idée que nous y prenons de lui en disant qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer, ni de le trouver extraordinairement amusant.

On l'aime, on ne peut pas ne pas l'aimer, parce que c'est un très honnête homme, et même au fond, un très bon homme. Honnête, il l'est foncièrement, et de là ses haines vigoureuses, la sévérité de ses jugements, son dégoût des mœurs de la cour et des scandaleuses amours de Louis XIV ou du régent ; de là son horreur de la fausse dévotion, de la flatterie, de tout mensonge et de toute corruption. On trouve des crudités dans son œuvre, l'énergique peinture des vilenies dont il a été témoin, des historiettes un peu gauloises, une gaîté qui n'est pas bégueule ; on n'y trouve nulle complaisance au vice, nulle trace de sensualité. Il était entré dans la vie avec une solide armature de croyances et de principes, dont quelques-uns peuvent bien nous sembler aujourd'hui pré-

jugés de caste, mais qui étaient une force, et qui l'ont soutenu, qui l'ont toujours fait marcher bien cambré, tête haute. Qu'on y regarde de près : à la base, si je puis dire, de ses plus folles exagérations ou de ses plus étonnantes manies, on verra qu'il y a un sentiment honorable. Par exemple, on sait de reste que sa manie dominante est son souci de la dignité ducale et des prérogatives qu'elle confère. Il a passé sa vie à les défendre ou à les pleurer. Il y a dans ses *Ecrits inédits* un opuscule intitulé : *Etat des changements arrivés à la dignité de duc et pair* ; ce doit être le « Mémoire de nos pertes », qu'il dit avoir rédigé pour le duc de Bourgogne. Il y énumère et y déplore toutes les atteintes portées sous le règne de Louis XIV à cette dignité ; il en compte quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix plaies par où il saigne, il souffre dans les quatre-vingt-dix prérogatives qu'on lui a retranchées, il est l'homme des quatre-vingt-dix douleurs. Permis à nous de sourire en songeant à l'origine de son duché-pairie, aux faucons de Claude de Saint-Simon et à ce cor de chasse dans lequel il soufflait si proprement. Mais après tout, les faveurs royales ont eu souvent des motifs moins innocents, et ne valait-il pas mieux s'élever à la dignité ducale, comme Claude de Saint-Simon, en dressant des faucons et en sonnant de la

trompe, que d'y parvenir comme Gabrielle d'Estrées ou M^{lle} de la Vallière, ou encore comme d'Antin, fils de M^{me} de Montespan ? N'oublions pas surtout que si le culte de son nom et de son rang est devenu chez Saint-Simon une espèce de monomanie où il entre beaucoup d'humeur batailleuse et de vanité, en son point de départ, en son origine, ce culte n'était chez lui autre chose qu'une forme de sa piété filiale, de sa religion domestique. Il respectait en son titre de duc et pair l'héritage paternel, il en défendait les prérogatives comme son père les avait déjà défendues en 1660 contre les empiétements de la maison de Lorraine, et pour faire comme lui.

C'est le même sentiment qui le conduisait chaque année à Saint-Denis le 14 mai, à ce service célébré en mémoire de Louis XIII auquel n'avait jamais manqué d'assister son père, et auquel depuis longtemps personne sauf lui n'assistait plus ; il n'y allait pas seulement par esprit d'opposition et de taquinerie, pour donner aux gens de cour une leçon de fidélité ; il y allait pour acquitter la dette de Claude de Saint-Simon et pour honorer sa mémoire en honorant celle de son bienfaiteur ; il y allait parce qu'il était un fils pieux.

Oui, Saint-Simon est un très honnête homme,

sincèrement, ingénument chrétien, chrétien sans grimaces, ni jésuite ni janséniste, quoique plus près de Port-Royal que de Loyola, ami excellent, zélé, presque trop zélé, fidèle à ses amis dans la disgrâce, fidèle avec un peu de faste et de brouhaha, en goûtant ici encore le plaisir de se distinguer, // de narguer le roi et de braver l'opinion, — c'est sa manière, — mais fidèle à Chamillart tombé du ministère comme au duc d'Orléans odieusement accusé d'avoir empoisonné le duc et la duchesse de Bourgogne. La touchante page de ses *Mémoires* qu'il a consacrée à son ami le duc de Montfort, tué à l'armée en 1694, serait digne d'être comparée à celles que de semblables deuils d'amitié ont dictées à Montaigne, à Vauvenargues et à Xavier de Maistre.

Il a été très aimé d'un des hommes les plus saints et les plus vénérables de son temps, de M. de Rancé, abbé de la Trappe ; des vieillards, des sages, tels que le duc de Beaufort et le chancelier Pontchartrain, l'ont recherché dès sa jeunesse et ont mis en lui toute leur confiance. Ils l'ont recherché pour sa droiture et sa rude sincérité autant que pour son esprit. Louis XIV lui-même, qui avait de bonnes raisons de n'être pas fort content de lui, s'est réconcilié avec lui chaque fois qu'il lui a donné audience, tant il

force la sympathie et l'estime par sa façon de se livrer, d'aller droit au fait, de toujours parler franc. Et il ne parle pas moins franc à ses amis qu'à ses ennemis. Il était attaché depuis son enfance au duc d'Orléans, bien longtemps avant que celui-ci devînt régent du royaume, dès le temps où il ne s'appelait encore que M. le duc de Chartres. Sitôt qu'il le voit s'engager dans une vie de honteuses débauches, il s'écarte, lui tourne le dos, et s'il consent à se rapprocher de lui, c'est à la condition que le duc ne lui soufflera mot de ses fredaines ou plutôt de ses orgies. Pacte auquel n'a garde de manquer le duc d'Orléans, même lorsqu'il devient régent et maître tout-puissant ; pacte auquel il obéit, parce qu'il tient à garder l'affection de Saint-Simon et qu'il ne la peut garder qu'à ce prix ; mais pacte auquel Saint-Simon lui-même manque sans cesse, dans sa douleur de voir le prince se dégrader et s'avilir, dans son désir ardent de l'arracher à d'indignes plaisirs et de mettre un terme au scandale ; et il le harangue, il le gourmande, il le sermonne... Il fallait vraiment qu'il eût l'âme bien saine, pour traverser comme il l'a fait toute la régence et fréquenter chaque jour pendant huit ans le Palais royal, sans que la corruption environnante pût l'entamer.

Non que ce fût un Aristide ou un Caton. Il a eu ses petites faiblesses. Il désapprouvait la constitution *Unigenitus*, et évitait de se rendre au conseil de régence le jour où il fallait voter pour ou contre. A la fin d'un beau discours au régent, après lui avoir bien reproché de prodiguer les grâces à de misérables courtisans, il lui arrivait d'en demander une pour lui-même : « Parmi une telle prodigalité de grâces, je crus en pouvoir demander une qui durant le dernier règne avait été si rare et si utile et par conséquent si chère : ce fut les grandes entrées chez le roi, et je les obtins aussitôt. » Une autre fois, alors que le régent distribue à pleines mains et de droite et de gauche les pensions ou les dons de cent, deux cent, six cent mille livres : « Voyant tant de déprédations, avoue-t-il, je demandai à M. le duc d'Orléans d'attacher 12.000 livres en augmentation d'appointements à mon gouvernement de Senlis, qui ne valait que mille écus et dont mon second fils avait la survivance. » Évidemment, c'est une plaisante façon de protester contre les « déprédations », c'est une défaillance ; mais elle n'est pas sans excuse, et il n'en reste pas moins vrai que Saint-Simon, dont le fameux financier Law avait en vain essayé d'acheter la protection, est sorti du conseil de régence les mains nettes. On pourrait

presque dire : les mains vides, car son ambassade d'Espagne l'avait plus qu'à moitié ruiné, et à peine eut-il rendu le dernier soupir qu'une nuée de créanciers s'abattit sur son hôtel de la rue de Grenelle et sur son château de la Ferté-Vidame.

Mais si nous voulons l'aimer comme il le mérite, c'est à son foyer qu'il faut le regarder, dans l'intimité de sa vie, auprès de celle qu'il appelait « sa très chère épouse », la duchesse de Saint-Simon. L'intimité de sa vie, il a évité autant qu'il a pu de nous l'ouvrir et de nous y faire entrer ; vrai gentilhomme, je l'ai dit, il avait cette pudeur du foyer qui a malheureusement fait défaut, par la suite, à beaucoup d'autres grands écrivains. Lorsqu'il relate son mariage, presque au commencement de ses *Mémoires*, après avoir dessiné en peu de mots le portrait de M^{lle} de Lorges, « blonde avec un teint et une taille parfaits, un visage fort aimable, l'air extrêmement noble et modeste, et je ne sais quoi de majestueux par un air de vertu et de douceur naturelle », il s'empresse d'ajouter : « Comme elle est devenue ma femme, je m'abstiendrai ici d'en dire davantage, sinon qu'elle a tenu infiniment au delà de ce qu'on m'en avait promis par tout ce qui m'était revenu d'elle, et de tout ce que j'en avais moi-même espéré. » Il n'a pu s'empêcher, cependant, de

laisser quelquefois déborder son cœur. Il l'aimait tant, sa bonne duchesse, il était si fier d'elle ! Il était si content, quand à un bal de cour, le roi le complimentait sur la toilette et le bon goût de M^{me} de Simon ! Sa joie n'eut plus de bornes, lorsqu'en 1706 il fut un moment question de lui pour l'ambassade de Rome, et que trois de ses amis les plus considérables, trois ministres, Torcy, Chamillart et le duc de Beauvilliers, vinrent l'un après l'autre lui dire : Surtout, si vous allez à Rome, emmenez votre femme ! « Ils me conseillèrent tous trois, et tous trois avec force, de n'avoir rien de secret pour elle dans toutes les affaires de l'ambassade, de l'avoir au bout de ma table quand je lirais et ferais mes dépêches, et de la consulter sur tout avec déférence. J'ai rarement goûté aucun conseil avec tant de douceur, et je tiens le mérite égal de l'avoir mérité et d'avoir toujours vécu depuis comme si elle l'eût ignoré ; car elle le sut, et par moi, et après d'eux-mêmes. Je n'eus pas lieu de le suivre à Rome, où je ne fus point, mais je l'avais exécuté d'avance depuis longtemps, et je continuai toute ma vie à ne lui rien cacher. Il faut encore me passer ce mot. Je ne trouvai jamais de conseil si sage, si judicieux, si utile, et j'avoue avec plaisir qu'elle m'a paré beaucoup de petits et de grands inconvénients. Je m'en

suis aidé en tout sans réserve, et le secours que j'y ai trouvé a été infini pour ma conduite et pour les affaires, qui ne furent pas médiocres dans les derniers temps de la vie du roi et pendant toute la régence. »

M^{me} de Simon avait droit à ces louanges. Dans les situations les plus difficiles, et c'en était une que d'être dame d'honneur de la plus qu'extravagante duchesse de Berry, elle sut s'attirer le respect de tous, imposer respect à l'impudent entourage de la princesse. Quant à son mari, elle fut sa providence, son ange gardien, en même temps que son habile et prudent homme d'affaires. C'est elle qui administrait leur commune fortune, choses auxquelles il n'entendait rien, et quand elle mourut, en 1743, ce ne fut pas seulement pour lui une douleur sans nom, ce fut la ruine. Il avait tremblé toute sa vie à l'idée de la perdre. Il y a ça et là dans ses *Mémoires* des cris qui trahissent cette peur et qui touchent. A la date de 1714, notant la mort du duc de la Rochefoucauld, il écrit : « La duchesse de Liancourt, sa grand'mère, était morte le 14 juin précédent, à soixante-treize ans, et le duc de Liancourt le 1^{er} août de la même année, à soixante-quinze ans. Grand Dieu ! quel bonheur de ne survivre que six semaines ! » Un peu plus loin, il raconte que,

le roi d'Espagne ayant perdu sa femme, « on l'obligea à chasser et à aller tirer pour prendre l'air. Il se trouva à une de ces promenades lors du transport du corps de la reine à l'Escorial, et à portée du convoi. Il le regarda, le suivit des yeux, et continua sa chasse. Ces princes sont-ils faits comme les autres humains » ?

Il avait, lui, un cœur humain, et il n'eut pas ce bonheur qu'il enviait de ne survivre que de six semaines à celle qu'il chérissait si tendrement. A sa mort, il chercha un refuge dans le travail ; c'est à partir de 1743 qu'il paraît avoir travaillé le plus passionnément à ses *Mémoires*. Mais il se souvenait, il cherchait autour de lui l'amie si douce, si bonne, si sage ; il la pleurait. J'extrais de son testament les lignes suivantes :

... Je prie M^{me} la maréchale de Montmorency de vouloir bien recevoir comme une marque de ma vraie amitié... un portrait de poche de ma très chère épouse qui n'est jamais sorti de la mienne depuis notre mariage, quoique beaucoup moins bien qu'elle n'était alors, et ses tablettes que j'ai toujours portées depuis que j'ai eu l'affreux malheur de la perdre...

... Je veux que de quelque lieu que je meure, mon corps soit apporté et inhumé dans le caveau de l'église paroissiale dudit lieu de la Ferté auprès de celui de ma très chère épouse, et qu'y soient faits et mis anneaux, crochets et liens de fer qui attachent nos deux cercueils si étroitement ensemble et si bien rivés, qu'il soit impossible de les séparer l'un de l'autre sans les briser tous deux. Je veux aussi et ordonne très expressément qu'il soit mis et

rivé sur nos deux cercueils une plaque de cuivre, sur chacune desquelles soient respectivement gravés nos noms et âges, le jour trop heureux pour moi de notre mariage et celui de notre mort ; que sur la sienne, autant que l'espace le pourra permettre, soient gravées ses incomparables vertus, la piété inaltérable de toute sa vie, si vraie, si simple, si constante, si uniforme, si solide, si admirable, si singulièrement aimable, qui l'a rendue les délices et l'admiration de tout ce qui l'a connue, et sur toutes les deux plaques la tendresse extrême et réciproque, la confiance sans réserve, l'union intime, parfaite, sans lacune, et si pleinement réciproque dont il a plu à Dieu bénir singulièrement tout le cours de notre mariage...

Il avait prévu la fin de la monarchie absolue ; il était un observateur clairvoyant. Il n'avait cependant pas prévu ce que serait cette fin de la monarchie, ce que serait la Révolution. En 1794, les paysans de la Ferté-Vidame entrèrent dans l'église, ouvrirent le caveau, brisèrent les deux cercueils jumeaux si fortement rivés l'un à l'autre, et jetèrent à la fosse commune les restes de ce duc et de cette duchesse qui avaient été les bienfaiteurs de la contrée et, entre autres fondations charitables, y avaient fait bâtir à leurs frais un hospice pour les pauvres (1).

*
* *

Mais, si tout ce que je viens de dire de Saint-

(1) Armand Baschet, *le Duc de Saint-Simon*.

Simon est vrai, ce n'est pourtant pas là tout Saint-Simon. Saint-Simon n'est ni attristant ni édifiant. -C'est un très bon homme, mais un très bon homme qui a de l'esprit comme un diable et qui a le diable au corps. Il a un tempérament d'une fougue, d'une vivacité inimaginable, un sang toujours en ébullition, et par là-dessus une imagination ardente, dévorante, une imagination balzacienne qui lui grossit tout et, comme disait son ami le duc de Beauvilliers, lui fait en toute chose « passer démesurément le but ». Lorsqu'il avait huit ans et demi, son précepteur lui remit pour le jour de sa fête un petit cahier d'*Instructions* où il est dit, entre autres choses, que M. le Vidame de Chartres est « sujet à la colère ». Il est resté toute sa vie l'enfant qu'il avait été, une créature nerveuse, coléreuse, impétueuse, excessive, un petit homme passionné, bavard, imprudent, frondeur, glorieux, agressif et processif, insolent à ravir. « Tenez votre langue », lui conseillait Louis XIV. Il ne pouvait pas la tenir ; il ne pouvait se maîtriser, demeurer en repos. Il a vécu dans un mouvement perpétuel, en perpétuel état de paroxysme. Et c'est pour cela qu'il est si amusant, amusant comme tous ceux en qui la vie surabonde, comme Voltaire ou Beaumarchais.

Il est amusant par ses outrances de toutes sortes. Tout sentiment, affection ou haine, joie ou douleur, tout est chez lui passion. Entreprend-il en 1770, d'accord avec le maréchal de Besons, de séparer le duc d'Orléans de M^{me} d'Argenton ? Il lui livre de tels assauts que Besons croit que le plancher va fondre. Dans toute discussion on le voit aller, venir, reculer soudain, soudain bondir vers son interlocuteur. En 1696, il soutient de compte à demi avec d'autres ducs un procès contre le maréchal de Luxembourg, sur une question de préséance ; il assiste aux débats dans la grande salle du Parlement : sur un mot malheureux qui échappe à l'avocat du maréchal et qui a quelque chose de blessant pour les ducs, le voilà qui se dresse en criant : « Justice contre l'imposteur ! » et il veut s'élancer de sa place, et il faut que son voisin le retienne à mi-corps. Il faut toujours que quelqu'un le retienne à mi-corps. Un peu plus tard, en querelle avec le duc de La Rochefoucauld pour une question du même genre, et attendant au château de Versailles que le roi ait tranché le débat, il voit son ami le chancelier sortir de la chambre du roi ; il se précipite, l'accable de questions ; l'autre s'amuse à lui répondre des choses vagues d'un ton bas et d'un air un peu triste : « De grâce, Monsieur, lui dis-je, suis-je

mort ? Apprenez-moi mon sort. — Il se prit à rire, m'embrassa et me dit que j'avais gagné en plein en tout et partout. Il est difficile d'ôter en un instant à quelqu'un une meule plus pesante. Je l'embrassai encore, et le baisai comme on baise une maîtresse. »

A dix-neuf ans, avant de songer à épouser M^{lle} de Lorges, il a formé le projet de devenir le gendre du duc de Beauvilliers, qu'il estime beaucoup. Il n'a jamais vu aucune de ses nombreuses filles ; n'importe. Il va le trouver, lui met sous les yeux un état bien clair, bien net, de sa fortune, et lui fait lui-même sa demande. Le duc lui objecte que l'aînée de ses filles veut être religieuse et que les autres sont encore des enfants. Il ne se tient pas pour battu, et l'apercevant le soir chez le roi, il se glisse derrière lui : « Je ne pus me contenir de lui dire à l'oreille que je ne me sentais point capable de vivre heureux avec une autre qu'avec sa fille. » Le lendemain, il accourt chez M^{me} de Beauvilliers, qui lui oppose aussi la vocation de sa fille aînée : « J'y répondis donc comme j'avais fait là-dessus à M. de Beauvilliers. J'ajoutai qu'elle se trouvait entre deux vocations ; qu'il n'était plus question que d'examiner laquelle des deux était la plus raisonnable, la plus ferme, la plus dangereuse à ne pas suivre :

l'une, d'être religieuse, l'autre, d'épouser sa fille ; que la sienne était sans connaissance de cause, la mienne, après avoir parcouru toutes les filles de qualité ; que la sienne était sujette au changement, la mienne stable et fixée ; qu'en forçant la sienne on ne gâtait rien, puisqu'on la mettait dans l'état naturel et ordinaire, et dans le sein d'une famille où elle trouverait autant ou plus de vertu et de piété qu'à Montargis ; que forcer la mienne m'exposait à vivre malheureux et mal avec la femme que j'épouserais et avec sa famille », *etc.* Tant d'éloquence et d'éloquence si pressante n'aboutit encore qu'à un refus plein d'estime, mais formel, et de désespoir il va s'enfermer quinze jours à la Trappe.

Dans ses inimitiés, il est le même, toujours excessif et débordant. Il est lié en 1710 avec le duc de Bourgogne, et par conséquent brouillé à mort avec la cabale opposée, celle de Monseigneur. Tout à coup il apprend que Monseigneur est très malade et va peut-être mourir ; joie, joie délirante, joie qu'il se reproche, qu'il sent peu chrétienne, mais joie plus forte que tout : « La joie perçait à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler... Je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade en réchappât, et j'en avais une extrême honte. »

Quand enfin Monseigneur a rendu le dernier soupir, à peine peut-il composer son visage, dissimuler son allégresse. Après avoir passé la nuit dans la grande galerie de Versailles, il va se coucher : « La raison plutôt que le besoin nous fit coucher, mais avec si peu de sommeil qu'à sept heures du matin j'étais debout ; mais il faut l'avouer, de telles insomnies sont douces et de tels réveils sont savoureux. »

Dans ces moments-là, on pourrait le prendre pour une espèce de cannibale, et ces moments-là reviennent fréquemment. La scène la plus caractéristique est celle du lit de justice qui se tint aux Tuileries en 1718 et qui fut pour lui un jour de triomphe, d'éclatante revanche. Il avait deux revanches à prendre, l'une du duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV, qui cherchait sans cesse à s'élever au-dessus des ducs, l'autre du premier président de Mesmes, qui s'était permis de recueillir leurs suffrages au Parlement sans soulever son bonnet ; c'est là ce « scandale du bonnet », cette « énormité du bonnet », cette « infamie du bonnet », qui le mettait hors de lui et dont il a tant parlé. Il dit son attente enfiévrée le matin, pendant le conseil de régence, sa crainte que le Parlement ne refuse de venir aux Tuileries, son battement de cœur en voyant les robes rouges apparaître

sous la grande porte de la cour ; il dit toutes les péripéties de la séance, la lecture de la déclaration qui ruine le duc du Maine et de celle qui humilie le Parlement ; il dit la stupeur, l'effondrement de M. de Mesmes ; alors vient l'explosion, la danse du scalp :

Moi, cependant, je me mourais de joie. J'en étais à craindre la défaillance ; mon cœur dilaté à l'excès ne trouvait plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser échapper était infinie, et néanmoins ce tourment était délicieux... Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance ; je jouissais du plein accomplissement des désirs les plus véhéments et les plus contenus de toute ma vie...

Je promenais mes yeux doucement de toutes parts, et si je les contraignais avec constance, je ne pus résister à la tentation de m'en dédommager sur le premier président ; je l'accablai donc à cent reprises dans la séance de mes regards assénés et forlongés avec persévérance. L'insulte, le mépris, le dédain, le triomphe, lui furent lancés de mes yeux jusqu'en ses moelles ; souvent il baissait la vue quand il attrapait mes regards ; une fois ou deux il fixa le sien sur moi, et je me plus à l'outrager par des sourires dérobés, mais noirs, qui achevèrent de le confondre. Je me baignais dans sa rage et je me délectais à le lui faire sentir.

Ce cannibale est pourtant moins terrible qu'il n'en a l'air. Si je ne me trompe, Saint-Simon n'a fait de sa vie qu'une seule victime, le secrétaire d'État Pontchartrain, fils du chancelier, qui, à vrai dire, ne méritait pas grande pitié ;

il avait contre lui une vieille rancune qu'il satisfît sous la régence en lui faisant perdre sa place. Sauf ce cas, ses furieuses colères ont toujours fait plus de bruit que de mal, et cela pour deux raisons, grâce d'une part à sa générosité native et à ses sentiments chrétiens, et grâce d'autre part à M^{me} de Saint-Simon, à la bonne et sage duchesse, constamment attentive à le retenir, à l'apaiser. De ses petites mains douces elle domptait le lion rugissant et « froncé », elle en faisait un mouton. En vain il essayait de rester fâché ; il finissait tôt ou tard par se soumettre en souriant et en baisant les petites mains qui l'avaient soumis. Quelques-unes des victoires qu'elle remporta sur lui sont bien piquantes. En 1720, il apprit que M^{lle} de Mesmes, fille du président, fille de celui qu'il qualifiait « d'infecte pourriture », allait épouser son beau-frère le duc de Lorges ; il fit « grand vacarme », déclarant que si le mariage avait lieu, il ne verrait jamais ni la femme de son beau-frère ni sa belle-mère la maréchale de Lorges. Il avait compté sans M^{me} de Saint-Simon. « Elle ne cessait de répandre des larmes en silence, elle ne mangeait et ne dormait plus » ; elle fit si bien qu'au bout de six à sept semaines la réconciliation était un fait accompli, et un beau jour le président vint chez lui « en

robe de cérémonie ». — « Je fus sec. » Il fut sec, mais il le reçut et lui rendit sa visite. Comme toutes les natures passionnées, il est à la merci de ceux qu'il aime.

Il n'eût pu faire beaucoup de mal, d'ailleurs, l'eût-il voulu ; car ce qu'il y a de plus comique en lui, ce sont ses illusions sur lui-même, sur ses aptitudes, son importance et son pouvoir. Il était très ambitieux et se croyait grand politique. Jusqu'à la mort de Louis XIV, il n'a cessé de s'agiter, d'intriguer dans la coulisse et de bâtir des plans de gouvernement pour le duc d'Orléans ou pour le duc de Bourgogne. Le roi mort, il a poussé un soupir de soulagement, convaincu que tout désormais marcherait par ses soins et qu'il allait sauver l'État. En réalité, même à partir de 1715, même pendant la régence, son influence a été très faible ; il n'en a eu que dans les petites choses, dans la nomination d'un capitaine des gardes ou la mise en scène d'un lit de justice. Toutes les graves décisions se prenaient en dehors de lui, et il n'en avait connaissance qu'après coup. Il peut sembler fâcheux, en un certain sens, que le régent n'ait pas écouté davantage le plus honnête de ses conseillers ; mais quel homme moins fait que l'impétueux, brouillon et bavard petit duc pour présider aux destinées d'un royaume !

Quand cet inoffensif mégalomane eut perdu, en 1723, jusqu'à l'ombre du pouvoir, quand il ne fut plus rien, il se désespéra. Une page de lui en dit long sur sa déception et ses regrets. Elle prouve qu'on peut être un grand observateur et se connaître bien mal. Sa mission n'était pas d'être le restaurateur de la monarchie, mais le peintre sans égal de la vie de cour. Ce qui eût été défauts chez le premier ministre, cette sensibilité si vive, cette impressionnabilité extraordinaire, cette verve, cet esprit endiablé, tout cela pouvait être qualités, et qualités infiniment précieuses, chez l'artiste ; et il se trouve en somme que ses trente dernières années, ces années de retraite et d'isolement qui lui semblaient du temps perdu, ont été la période féconde de sa vie ; car c'est alors que pour tromper son ennui et par manière de pis-aller il a créé une œuvre immortelle.

II

Cette œuvre nous est parvenue dans des conditions bien singulières, que précise l'excellent ouvrage de M. Armand Baschet.

Le 21 mars 1755, à sept heures du matin, juste une heure après la mort de Saint-Simon, et tandis que son corps reposait sur un lit à grands rideaux de damas jaune en son hôtel de la rue de Grenelle, un commissaire du Châtelet, agissant au nom de ses créanciers, vint apposer partout les scellés. Ses créanciers étaient innombrables, ils formaient une espèce de corporation avec « syndics » et « directeurs ». L'inventaire fut dressé, des procédures compliquées s'engagèrent.

D'après le testament, ses manuscrits et lettres devaient passer à son cousin Claude de Saint-Simon, évêque de Metz. Les créanciers s'y opposèrent, résolus à faire argent de tout, et les manuscrits et lettres furent inventoriés : il y fallut plus de sept jours. Ils furent classés et répartis sous cent-soixante-quinze numéros qui

représentent cent vingt-trois volumes manuscrits, cent-soixante-deux portefeuilles bourrés d'autres manuscrits parmi lesquels il y en a onze qui contiennent les *Mémoires*, trois cartons remplis de lettres ou cahiers, et quatre grosses liasses étiquetées « pièces de correspondance ». Le tout fut remis le 2 juillet 1756, en cinq grandes caisses à triple serrure, au notaire Delaleu.

Et les procédures continuaient. L'évêque de Metz mourut...

Le 21 décembre 1760, ordre du roi de livrer le contenu des cinq caisses à un délégué de M. de Choiseul. Le tout est transporté au dépôt des Affaires étrangères, sous le prétexte que ces papiers peuvent renfermer des secrets d'État. Le plus probable est que Choiseul, d'accord avec la maréchale de Montmorency, sœur de l'évêque de Metz, voulait ainsi les soustraire à la rapacité des créanciers qui eussent tout vendu et dispersé ; et jusqu'ici il n'y a qu'à louer l'administration qui les prenait sous sa garde. Mais le plaisant est que, les ayant pris, elle ne voulut plus s'en dessaisir, et que la captivité de Saint-Simon a duré bien plus longtemps que celle de Latude.

Seuls, au XVIII^e siècle, l'abbé de Voisenon, protégé de M^{me} de Pompadour, puis Duclos et Marmontel, historiographes, furent admis à con-

sulter les précieux manuscrits et à en prendre même quelques extraits ; extraits incohérents, copies inexactes, sur lesquels furent faites de 1781 à 1791 plusieurs informes éditions des *Mémoires*.

En 1829, un arrière-petit cousin du duc, le général marquis de Saint-Simon, réussit à se faire restituer le manuscrit des *Mémoires*, et ce manuscrit-là seulement, sans même la *Table analytique* ni les *Pièces annexées*. Alors parut la première édition complète, 1829-1830 ; d'autres suivirent, encore plus ou moins défectueuses, jusqu'au jour où, la maison Hachette ayant acheté le manuscrit des *Mémoires* au général pour la somme de cent mille francs, Chéruel put établir et publier de 1856 à 1858 le texte définitif.

Mais ce qu'on a peine à croire, c'est que les autres écrits ou papiers de Saint-Simon sont restés prisonniers, prisonniers d'État, jusqu'en 1880. Ils ont maintes fois changé de domicile dans l'intervalle, ils ont suivi le ministère des Affaires étrangères dans tous ses déménagements, mais toujours ils restaient prisonniers, et toujours sous le prétexte du « secret d'État ». En 1843, Villemain étant ministre, un souffle de liberté passa, la porte du dépôt s'entr'ouvrit, et Feuillet de Conches fut autorisé à publier un

des plus volumineux manuscrits, le *Journal de Dangeau* annoté par Saint-Simon. Après quoi, la porte se referma pour une quarantaine d'années. En 1880, M. de Freycinet estima enfin que la plaisanterie avait assez duré, il ordonna de lever le sequestre. Des curieux se précipitèrent; M. Edouard Drumont publia l'*Ambassade d'Espagne*. Mais quand il voulut publier autre chose, il rencontra encore des résistances. Le directeur Faugère entendait se réserver la primeur de ces publications. Bref, de tant de richesses accumulées jadis dans le cabinet de travail de Saint-Simon, de tant de pages qu'il avait noircies de sa petite écriture pressée et nerveuse, de tant de documents qu'il avait réunis, classés avec ordre et avec amour, nous ne possédons que le volume publié par M. Drumont et les huit volumes publiés ensuite par Faugère sous le titre général d'*Écrits inédits de Saint-Simon*. C'est quelque chose, c'est peu en comparaison de ce qui reste enseveli aux archives des Affaires étrangères, et dispersé maintenant dans les diverses sections de ces archives. Certes, dans ce qui reste là, tout ne doit pas être d'égale valeur et tout n'est pas de lui. On sait, par l'inventaire dressé après sa mort, qu'il s'y rencontre des recueils d'arrêts du Parlement, des recueils de chansons, une copie des

Mémoires de M^{lle} de Montpensier, etc. Mais assurément il y a encore là beaucoup de lui ; il y a d'innombrables notes amassées par lui sur les institutions, les dignités, les généalogies, les coutumes, le cérémonial, les questions diplomatiques ; il y a les matériaux dont il a fait son œuvre, il y a les esquisses, les « cartons » du grand peintre. Et il faudrait avoir tout cela sous les yeux pour savoir de façon précise comment il a composé ses *Mémoires*.

*
* *

On peut toutefois l'entrevoir. Il paraît certain qu'il a tâtonné assez longtemps avant de trouver son plan, l'ordre dans lequel il présenterait ses souvenirs, l'ordre dans lequel il ferait passer sous nos yeux tant de scènes et de figures différentes. Peut-être avait-il songé primitivement à peindre ses contemporains en les groupant d'après leur rang ou leurs fonctions, famille royale, ducs, secrétaires d'État, et ainsi de suite. Dans les *Écrits inédits* se trouvent des notices biographiques intitulées *Confesseurs du roi, Gouverneurs et précepteurs des Fils de France, Surintendants de la maison de la reine* ; il s'y trouve des *Notes sur les duchés-pairies* qui forment à elles seules trois volumes de l'édition Faugère, et qui sont la biographie un par un de tous les ducs, y com-

pris le père de Saint-Simon et Saint-Simon lui-même. Un grand nombre des portraits qui figurent dans ces notices et dans ces notes sont par la suite entrés dans les *Mémoires*.

Pendant qu'il travaillait ainsi un peu au hasard, il apprit que son ami le duc de Luynes possédait un exemplaire (manuscrit, bien entendu) du *Journal de Dangeau*. Il en fit faire une copie et se mit à la lire en l'annotant, en y ajoutant sur des feuillets intercalés ses remarques, ses souvenirs personnels, ses propres jugements sur les faits ou les personnes que mentionnait Dangeau ; quelques-unes de ces additions ont jusqu'à 70 et 80 pages, et la plupart ont passé depuis dans le texte des *Mémoires*. C'est cette copie annotée du *Journal de Dangeau* qu'a publiée Feuillet de Conches.

Rien de plus aride et de plus fastidieux, Saint-Simon l'a dit et avec raison, que le *Journal de Dangeau*, journal d'un courtisan qui n'était que courtisan et même sot courtisan, journal d'un homme pour qui rien n'existait en dehors du roi et de son entourage immédiat, et qui chaque soir en rentrant chez lui enregistrerait avec une conscience d'honnête comptable, mais avec la sécheresse la plus désespérante, les faits et gestes du roi et des princes, les incidents notables de la journée et les nouvelles, — morts, mariages,

victoires, signature d'un traité, — dont il avait été parlé ce jour-là dans la chambre du roi. On connaît le passage : « Ce matin, on m'a dit que le bonhomme Corneille était mort. Il avait été fameux par ses comédies ». Veut-on un autre échantillon ?

Juin 1684.

Lundi 19. Le roi donna à souper aux dames dans l'appartement bas avec la musique. Monseigneur commença à se baigner dans la rivière...

Jeudi 22. Monseigneur continua à se baigner dans la rivière. Le roi se promena le soir avec la Dauphine.

Samedi 24. Le bain de Monseigneur continua...

Dimanche 25. Monseigneur continua à se baigner. Le roi alla tirer...

Lundi 26. Monseigneur continua de se baigner. Le roi se promena sur le canal..

Et le bain continue le mercredi 28, le jeudi 29. « Il est difficile, s'écrie Saint-Simon en parlant de Dangeau, de comprendre comment un homme a pu avoir la patience et la persévérance d'écrire un pareil ouvrage tous les jours pendant plus de cinquante ans. »

En effet. Mais cet ouvrage si sec, si froid, qui n'est qu'une nomenclature de grands ou petits faits tous relatés aussi brièvement, lui fournissait cependant la trame nécessaire, le fil conducteur, l'exacte chronologie des faits ; et on a pu s'assurer, en comparant ses *Mémoires* au

Journal de Dangeau, qu'il l'avait pris pour guide, car il omet tel petit fait, par exemple la mort de Bourdaloue, parce que Dangeau l'avait omis. Et dès lors, son plan était trouvé, et c'était le plus simple de tous, mais la chose la plus simple est souvent la dernière à laquelle on songe. Son plan consistait tout bonnement à suivre l'ordre chronologique, année par année, depuis le jour de 1691 où il avait fait ses débuts à la cour jusqu'au jour de 1723 où il s'en était à jamais éloigné.

On peut même fixer avec certitude l'époque de la rédaction définitive des *Mémoires* ; on le peut, grâce à la date que porte l'introduction, juillet 1743, et grâce à des allusions très nettes, vers la fin de l'ouvrage, à l'année 1751. Entre ces deux dates a été rédigé le texte qui est maintenant en la possession de la maison Hachette, texte écrit tout entier de la même écriture, de la main de Saint-Simon lui-même, et tout d'un trait, sans divisions en livres ni en chapitres, avec seulement en marge quelques mots qui résument le contenu des pages.

Entendons bien, néanmoins, que cette rédaction définitive, postérieure de tant d'années aux faits qu'il raconte, suppose une énorme quantité de notes prises autrefois, au moment même,

de notes prises sur le vif et de croquis dessinés d'après nature.

— Saint-Simon avait une mémoire merveilleuse, ceux qui l'ont connu dans sa vieillesse, comme le duc de Luynes, l'attestent ; il avait en particulier la mémoire des yeux. Il lui arrive souvent, en nommant quelqu'un qu'il a connu quarante ou cinquante ans auparavant, de s'écrier : « Je le vois d'ici aussi distinctement qu'alors. » Mais si puissante que fut sa mémoire, elle ne suffirait pas à expliquer la précision de ses peintures, leur minutie, leur air d'actuelle et vivante réalité ; elle n'expliquerait pas qu'il puisse, par exemple, quand il raconte les deux audiences qu'il a eues du roi, répéter toutes les paroles échangées entre le roi et lui, et qui ne sont pas, cela est de toute évidence, propos inventés après coup. Il est manifeste qu'il a rédigé ses *Mémoires* de 1743 à 1751 d'après des notes prises au jour le jour et tenues en réserve. Sur ce point, du reste, nous avons son propre témoignage. Un passage des *Mémoires* nous dit qu'il les avait ébauchés dès 1694, au camp de Guinsheim sur le Vieux-Rhin ; et une lettre de lui à M. de Rancé nous apprend même qu'en 1699 ils étaient « assez poussés ». Cela signifie, si je ne me trompe, que dès ce temps-là il accumulait les matériaux, sans bien savoir encore ce que serait

l'édifice, mais parce que déjà, dès sa jeunesse, presque dès son enfance, il avait senti s'éveiller en lui une curiosité insatiable, l'instinct et, disons le vrai mot, le génie de l'observation.

Les *Écrits inédits* renferment un texte bien significatif à cet égard. C'est une relation écrite par lui en 1690 des funérailles de la Dauphine, femme de Monseigneur. En 1690, il avait tout juste quinze ans. Cet enfant de quinze ans voit tout et sait déjà tout décrire, la vieille église de Saint-Denis, sa disposition intérieure, l'emplacement et la forme du catafalque, tout le cérémonial des obsèques, l'attitude et le costume des assistants, leurs allées et venues réglées par un inflexible protocole :

Le roi d'armes, voyant les prélats placés, se détacha le premier, revêtu comme nous avons décrit, et sortant de sa place avança jusqu'auprès des prélats et fit une révérence de cérémonie à l'autel et aux célébrants qui faisaient corps avec ledit autel. Révérence de cérémonie est croiser les deux pieds et les deux jambes, puis, sans baisser le corps ni la tête, plier les genoux comme font ordinairement les femmes... Ensuite ce roi d'armes la fit au clergé, s'étant tourné devers lui en marchant trois pas fort gravement et doucement, puis en fit une semblable à la représentation du corps du feu Roi Louis le Juste, de triomphante mémoire, puis au corps de feu M^{me} la Dauphine, puis aux Princesses, puis aux Princes, puis au Parlement, puis au duc de Gesvres et au grand Conseil, puis à la Chambre des comptes, puis à la Cour des aides,

puis à celle des monnaies, puis à la Ville et à l'Université, ensuite alla quérir le sieur de Sainctot à sa place (lequel faisait fonction de grand maître des cérémonies, le sieur Colbert, marquis de Blainville, étant à la guerre), et lui fit une semblable révérence ; et tous deux ensemble firent celles ci-dessus sans en oublier une seule et dans le même rang qu'il a été dit ; lesquelles étant finies, ils allèrent quérir à sa place Mgr le duc de Bourgogne et lui en firent une particulière ; et tous quatre (ce Prince était accompagné de Mgr de Saint-Aignan, duc de Beauvilliers...) firent les mêmes révérences de cérémonie aux mêmes personnes et corps et au même rang qu'il est ci-dessus dit ; lesquelles parachevées, Mgr le duc de Bourgogne, accompagné seulement dudit seigneur son gouverneur, alla quérir Madame à sa place et lui en fit une semblable toute particulière pour elle ; et cette Princesse ayant reçu un cierge de cire blanche allumé et rempli de quantité de demi-louis d'or des mains d'un de ses aumôniers, alla menée par mon dit seigneur duc de Bourgogne accompagné seulement dudit seigneur Duc son gouverneur, et étant arrivée aux pieds de l'évêque de Meaux célébrant, après avoir fait avec Mgr le duc de Bourgogne les mêmes révérences et au même rang que ci-dessus, elle se mit à genoux avec Mgr le duc de Bourgogne sur un carreau de velours noir préparé à cet effet aux pieds dudit seigneur évêque célébrant, et cette Princesse, ayant baisé la pierre de son anneau épiscopal, lui présenta son cierge que ledit sieur évêque ayant reçu donna derrière lui à un de ses aumôniers. Là-dessus il s'éleva une dispute entre les aumôniers et les moines, voulant les uns et les autres avoir l'argent attaché au cierge, et la dispute s'échauffa tellement que ces gens pensèrent se battre, et rompirent le cierge à deux ou trois endroits pour avoir l'argent y attaché, tellement que dans ce débat la mitre de l'évêque de Glandèves tourna dessus sa tête, et fut tombée si ce prélat n'y eût porté les mains.

A travers ce style enfantin et embrouillé, déjà Saint-Simon se révèle, avec sa curiosité, sa vue perçante et son sens si vif du comique. La même année, il était à Versailles le jour où Louvois mourut : « Quoique je n'eusse guère que quinze ans, dit-il dans les *Mémoires*, je voulus voir la contenance du roi à un événement de cette qualité. J'allai l'attendre, et le suivis toute sa promenade. Il me parut avec sa majesté accoutumée, mais avec je ne sais quoi de leste et de délivré... Je remarquai encore qu'au lieu d'aller voir ses fontaines et de diversifier sa promenade comme il faisait toujours dans ses jardins, il ne fit jamais qu'aller et venir le long de la balustrade de l'orangerie, d'où il voyait, en revenant vers le château, le logement de la surintendance où Louvois venait de mourir. »

/// Ce génie de l'observation qui était en lui, les circonstances en ont merveilleusement favorisé l'essor. Il a vécu au sein d'une cour qui offrait le spectacle le plus piquant et le plus varié, et s'y est trouvé en mesure de tout voir, de tout écouter, de tout apprendre « d'original ». Il habitait le château, il était duc et pair, libre par conséquent d'approcher du roi presque à toute heure, et

toujours aux meilleures places pour suivre la comédie qui se jouait là ; lié avec le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, avec le chancelier Pontchartrain, avec plusieurs ministres, Beauvilliers, Chevreuse, Torcy, Chamillart, par qui il savait ce qui s'était dit dans le cabinet du conseil ; instruit par sa femme, dame d'honneur de la duchesse de Berry, par son amie la duchesse de Villeroy, par M^{lle} de la Chausseraye, par les filles de Chamillart, dont l'une avait épousé son beau-frère le duc de Lorges, de tout ce qui se passait ou se chuchotait à Versailles et à Marly chez M^{me} de Maintenon, chez la duchesse de Bourgogne et chez Mesdames les princesses, ou à Meudon dans la chambre de M^{lle} Choin ; par elles il n'ignorait aucune des nouvelles, aucune des historiettes ou des médisances qui circulaient parmi les belles dames de la cour. Tous les soirs, entre onze heures et minuit, il allait causer avec les filles de Chamillart et faisait son butin. Il pouvait tout savoir et voulait savoir tout. Il était un questionneur infatigable et impitoyable. Il se risquait à demander à son saint ami M. de Rancé des détails sur la mort de M^{mo} de Montbazon, sur cette mort qui avait jeté Rancé à la Trappe. Un jour, Louville arrive à la cour, à Fontainebleau, revenant d'Espagne. Il se jette sur cette proie, il emmène Louville

dans le parc, le promène autour du canal, l'interrogeant sur tout ce qu'il a vu à Madrid ; puis, il lui offre obligeamment de le ramener à Paris, le fait monter dans son carrosse, et là l'accable encore de tant de questions qu'en arrivant à Paris Louville était sans voix et ne pouvait plus proférer un son.

On comprend, dès lors, quelle peut être la valeur documentaire de ses *Mémoires*. Il n'existe aucune œuvre, dans aucune littérature, — sauf la *Comédie humaine*, — qui sur une époque donnée apporte autant de renseignements précis. Nul détail ne lui paraît négligeable, si ce détail éclaire une physionomie et contribue à la résurrection du passé. Son réalisme a toutes les minuties et toutes les hardiesses de celui de Balzac. Il s'inquiète peu d'effaroucher les délicats en écrivant par exemple dans le portrait de M. le Duc : « Il était parfaitement bien fait, avait un air et les manières fort nobles, et une physionomie si spirituelle qu'elle réparait sa laideur et le jaune et les bourgeons dégoûtants de son visage. » Il craint moins encore de s'attarder à des questions d'usage ou de cérémonial, de toilette ou d'étiquette, et à la description du décor où se sont passées les choses qu'il raconte. Parfois même, dans son besoin d'exactitude et de clarté, il introduit dans son texte des dessins,

des plans explicatifs, le plan de la Grand'-Chambre du Parlement, celui de la salle du Palais royal où se tenait le conseil de régence, avec le dessin de la table autour de laquelle s'asseyaient les membres du conseil et le nom de chacun d'eux à la place qu'il occupait. Il y a quatre de ces plans dans les *Mémoires*, il y en a un cinquième dans les *Ecrits inédits*.

Mais qu'il dessine un plan ou qu'il se contente de peindre avec des mots, la description est toujours aussi nette et aussi scrupuleusement vraie.

Il obéissait en cela, je l'ai dit, à une sorte d'instinct, mais d'instinct qui était devenu pleinement conscient à l'époque où il a donné à ses *Mémoires* leur forme définitive.

Il savait ce qu'il devait et voulait faire, ce que doit faire un peintre d'histoire, un peintre de mœurs, et plusieurs passages des *Mémoires* peuvent être regardés comme la profession de foi de l'artiste. A propos d'une *Histoire de France* publiée en 1713 et dont la cour s'engoua un moment, celle du père Daniel, il écrit :

Cette surprenante vogue eut un inconvénient : on s'aperçut que toute cette vaste histoire, qui semblait éplucher de si près les temps ténébreux, ne s'attachait dans les autres qu'à la partie purement militaire, aux camps, aux marches, à tout exploit de guerre, jusqu'à un détail d'un parti de quarante et de cinquante chevaux ou

d'autant de gens de pied qui en rencontrait un autre... En s'étendant de la sorte, on se donne un vaste champ, et c'est aussi ce qui remplit les trois volumes. Mais de négociations, de cabales et d'intrigues de cour, de portraits de personnages, de fortunes, de chutes, de ressorts des événements, pas un mot en tout l'ouvrage que sèchement, courtement et précisément comme les gazettes, souvent encore plus superficiellement. De choses de lois, de cérémonies publiques, de fêtes des divers temps, même silence, tout au plus même laconisme ; et sur les matières de Rome, puis de la Ligue, c'est un plaisir de le voir courir sur ses glaces avec ses patins de jésuite.

De même, au moment de nous introduire dans l'appartement de M^{me} de Maintenon et de nous exposer, comme il dit, « la mécanique » de chacune de ses journées :

Je me trouve, avoue-t-il, entre la crainte de quelques redites et celle de ne pas expliquer assez en détail des curiosités que nous regrettons dans toutes les histoires et dans presque tous les Mémoires des divers temps. On voudrait y voir les princes avec leurs maîtresses et leurs ministres dans leur vie journalière. Outre une curiosité si raisonnable, on en connaîtrait bien mieux les mœurs du temps et le génie des monarques, celui de leurs maîtresses et de leurs ministres, de leurs favoris, de ceux qui les ont le plus approchés, et les adresses qui ont été employées pour les gouverner... C'est ce qui m'enhardit sur l'inconvénient des redites. Tout bien considéré, j'estime qu'il vaut mieux hasarder qu'il m'en échappe quelque chose que de ne pas mettre sous les yeux un ensemble si intéressant.

Voulons-nous connaître l'emploi du temps à

Versailles et suivre le roi pas à pas de son lever jusqu'à son coucher ? Voulons-nous connaître les traits, la toilette, et jusqu'aux tics et aux ver-rues de ceux qui lui font cortège, savoir à quels jeux de cartes ils se divertissent, entendre les propos qu'ils tiennent, démêler les secrets in-térêts qui les rapprochent par petits groupes attentifs et chuchotants ? Voulons-nous ap-prendre comment on vit à Versailles, com-ment on mange, comment on cause, com-ment on aime, comment on prie, comment on meurt ? Nous le pouvons, et c'est le sujet de cette étude ; nous le pouvons, et rien n'est plus aisé, grâce au soin qu'a pris Saint-Simon de noter des « bagatelles », grâce à cette abon-dance de menus détails, grâce à cet art de peindre qui fait la valeur documentaire des *Mé-moires* ; et les textes cités prouvent assez que le grand peintre avait pleine conscience de son originalité.

*
* *

Je dis le grand peintre et non le grand histo-rien. S'il est un très remarquable et très péné-trant psychologue, s'il sait démêler le secret des cabales de cour et lire jusqu'au fond des cœurs, il n'a pas la largeur et la hauteur d'esprit, les

vues d'ensemble, que nous sommes en droit d'attendre de l'historien. Il a tendance, et une tendance presque irrésistible, à expliquer tous les événements, même les plus considérables, par de toutes petites causes, questions de personnes, rivalités mesquines, rancunes personnelles. Ainsi, la guerre de 1688, qui rassembla contre nous toutes les grandes nations de l'Europe inquiètes de notre esprit de conquête et avides de nous faire expier notre trop long bonheur, cette guerre inévitable et qui est la conséquence fatale de toute la politique de Louis XIV, il l'explique par l'anecdote de la fenêtre de Trianon, le dépit de Louvois à qui le roi avait cherché querelle à propos d'une fenêtre mal construite, et qui se serait juré de susciter une guerre assez terrible pour que désormais le roi ne songeât plus à la truelle et se vît obligé de se réconcilier avec son ministre de la guerre. Il explique de même la fin de la guerre de succession d'Espagne par la brouille de la reine Anne et de la duchesse de Marlborough, et cette thèse, on la reconnaît, c'est celle que Scribe mettra au théâtre dans sa comédie historique du *Verre d'eau*, c'est la philosophie de l'histoire comme la comprendra Scribe, ou, si le rapprochement est trop peu flatteur pour Saint-Simon, comme la comprendra Voltaire, fort entêté lui

aussi des « petites causes ». Les petites causes ne sont point négligeables, mais elles ne suffisent pas à expliquer tout, et il en est d'autres plus générales, plus profondes, qui peuvent bien échapper à Voltaire ou à Saint-Simon, qui n'échappent pas aux yeux d'un Mignet ou d'un Michelet.

Mais ce qui surtout empêche Saint-Simon d'être un historien, c'est la passion, qui le rend souvent partial, injuste, et fausse ses jugements.

Je ne parle pas des erreurs de fait qu'il a pu commettre, en racontant par exemple la disgrâce de Racine ou la mort de Santeuil ; elles sont en somme assez rares et ont peu d'importance. Ce qui est plus grave, c'est qu'il ne peut aimer ni haïr à demi, c'est qu'il est sensible à l'excès, toujours vibrant, bouillonnant et frémissant, fort exposé à voir en beau tous ceux qu'il aime et à calomnier tous ceux qu'il déteste. Il le sentait, et étant un très honnête homme il fut sur le point, en 1699, de renoncer à son entreprise et de jeter au feu les premiers brouillons de ses *Mémoires*. Pour sortir d'embarras, il eût recours à celui qui était son ami, son consolateur aux jours de désespoir, son bon conseiller, sa conscience vivante, M. de Rancé. Il lui dit son scrupule, son doute ; il lui montra ce qu'il avait écrit, et lui dit : Je puis renoncer

à écrire mes *Mémoires*, mais ce que je ne peux pas, c'est les écrire de sang-froid, en dissimulant mes préférences et mes antipathies, en parlant modérément de ceux que je regarde comme des coquins, en empêchant mon sang de bouillir et mon cerveau de s'échauffer. Et Rancé, le sage, le vertueux Rancé lui répondit : Continuez votre œuvre, et achevez-la. Car il avait bien senti, d'une part, qu'une nature si impétueuse ne pouvait demeurer oisive ; il fallait qu'elle pût déborder, se répandre, et mieux valait apparemment que ce fût en paroles, en écritures, qu'en actions. Et peut-être avait-il senti, d'autre part, que si Saint-Simon est souvent injuste, il est toujours sincère, toujours de bonne foi, et que ses antipathies ou ses préférences se montrent, se dénoncent elles-mêmes avec une telle candeur, que le lecteur suffisamment averti n'a nulle peine à mettre les choses au point.

Qui sait même ? Rancé n'était pas seulement un saint, c'était un grand esprit. Qui sait s'il n'a pas compris, en lisant les pages qui lui étaient ainsi soumises, que cet historien trop peu maître de lui-même, que cet historien imparfait était un admirable artiste ? Il en faut bien venir là, en effet ; après avoir dit la valeur documentaire de son œuvre, après avoir indiqué ce qui en limite la portée historique, il en faut recon-

naître et proclamer l'éclatante beauté. La passion qui fausse parfois les jugements de Saint-Simon malgré son grand désir de vérité, la passion qui brûlait en lui anime de son souffle l'énorme récit, elle en fait la beauté et l'intérêt continu ; elle fait l'éclat de ce style inimitable ; partout elle répand la vie, et tantôt la gaîté, la verve étincellante, le comique moliéresque, tantôt la colère, l'indignation, — la vie toujours, toujours l'intérêt, l'intérêt que Saint-Simon lui-même prend à ses récits et qui par là se communique au lecteur.

Il peut nous arriver aujourd'hui, à nous qui avons si volontiers aux lèvres le mot du scepticisme et du découragement, le terrible : « A quoi bon ? » — il peut nous arriver de le regarder avec un peu de surprise amusée, ce Saint-Simon qui à soixante-dix ans s'échauffait tant sur des histoires déjà si vieilles, sur des événements déjà vieux d'un demi-siècle, et qui rugissait de joie ou de douleur au souvenir de ce qui s'était passé cinquante ans plus tôt. En effet, il y a là une espèce de prodige. Saint-Simon ne s'est jamais dit : Qu'importe, puisque tout cela est *le passé*, puisque tous ces rêves que j'avais formés se sont évanouis, puisque toutes ces illusions dont je vivais se sont dissipées, puisque ceux par qui j'ai souffert et que j'ai haïs sont depuis longtemps couchés dans le tombeau ? Le

sentiment du passé, ce sentiment qui est la poésie des *Confessions* et des *Mémoires d'outre-tombe*, lui est inconnu ; le passé pour lui reste le présent. Il revit toute son existence à mesure qu'il en écrit le détail, il renaît à toutes ses illusions et à toutes ses espérances, à tous ses enthousiasmes et à toutes ses haines ; et quand il en arrive à la catastrophe qui a renversé ses projets en 1712, à la mort soudaine du duc de Bourgogne, il est aussi abasourdi et accablé que s'il était encore à ce matin du 18 février où la foudroyante nouvelle vint le frapper au cœur.

Qu'on imagine un survivant du premier empire qui, en racontant la bataille de Waterloo, se retrouve successivement dans tous les états d'esprit par où il a passé le 18 juin 1815, qui croit à la victoire presque jusqu'au coucher du soleil et s'enivre de la victoire, qui attend Grouchy, croit déjà le voir paraître à l'horizon, vibre, palpète, oubliant qu'il sait d'avance le dénouement du drame, et criant, pleurant, grinçant des dents, lorsque au lieu des soldats de Grouchy débouchent les hussards noirs de Zieten.

Tel Saint-Simon, et c'est pourquoi ce peintre d'histoire est un des plus puissants romanciers qui aient existé, de ceux qui auront éternellement prise sur nous parce qu'ils croient eux-mêmes à ce qu'ils disent. Il ne se contente pas

d'appliquer à l'histoire les procédés du roman réaliste ; il y introduit la passion, la flamme de vie, et la grande imagination qui élargit le réel.

C'est après avoir lu ses *Mémoires* en 1833 que Balzac a conçu le plan de sa *Comédie humaine* ¹.

Chez l'un comme chez l'autre une société tout entière revit en d'innombrables figures qui reparaissent de volume en volume, modifiées par l'âge et les épreuves, par les petits ou grands événements du siècle, de sorte qu'en arrivant à la fin de l'ouvrage le lecteur a la sensation d'avoir vécu la vie de toute une génération humaine. Et chez l'un comme chez l'autre ces figures reflètent tout ce qui peut fermenter de désir ou de crainte, de joie ou de douleur, d'infâme ou sublime ambition dans le cœur de l'homme. Chez l'un comme chez l'autre, beaucoup de ces figures, empreintes de la plus forte vérité individuelle, atteignent à la vérité supérieure du symbole ; ce sont des individus, et ce sont des espèces sociales ou des forces de la nature, des passions, des instincts, ce sont des géants devant qui le peintre lui-même frémit et s'épouvante. On se rappelle la tirade de Gobseck, l'homme d'argent, l'usurier lyrique : « Mon regard est comme celui de Dieu, je vois dans

1. Balzac, *l'homme et l'œuvre*, p. 118-119.

les cœurs », etc., et l'effarement, le cri de Balzac : « Je retournai chez moi stupéfait. Ce petit vieillard sèc avait grandi. Il s'était changé à mes yeux en une image fantastique où se personnifiait le pouvoir de l'or. La vie et les hommes me faisaient horreur. » Qu'on écoute après cela Saint-Simon narrer son entrevue avec le formidable père Tellier, en 1713, dans l'arrière-cabinet du château qu'il appelait « sa boutique » :

Nous nous enfermâmes vis-à-vis l'un de l'autre, mon bureau entre-deux, avec deux bougies allumées dessus.

Là, il se mit à me paraphraser les excellences de la constitution *Unigenitus*, dont il avait apporté un exemplaire qu'il mit sur la table. Je l'interrompis pour venir à la proposition de l'excommunication. Nous la discutâmes avec beaucoup de politesse, mais avec fort peu d'accord. Tout le monde sait que la proposition censurée est : *qu'une excommunication injuste ne doit point empêcher de faire son devoir* ; par conséquent qu'il résulte de la censure : *qu'une excommunication injuste doit empêcher de faire son devoir*. L'énormité de cette dernière frappe encore plus fortement que ne fait la simple vérité de la proposition censurée...

Il évita toujours de me rien dire de personnel, mais il rageait ; et plus il se contenait à mon égard, moins il le put sur la matière ; et comme pour se dédommager de sa modération à mon égard, plus il s'emporta et se lâcha sur la manière de forcer tout le royaume à recevoir la bulle sans en modifier la moindre chose.

Dans cette fougue, où, n'étant plus maître de soi, il s'échappa à bien des choses dont je suis certain qu'il aurait après racheté très chèrement le silence, il me dit tant de choses sur le fond et sur la violence pour faire

recevoir, si énormes, si atroces, si effroyables, et avec une passion si extrême, que j'en tombai en véritable syncope. Je le voyais bec à bec entre deux bougies, n'y ayant du tout que la largeur de la table entre-deux (j'ai décrit ailleurs son horrible physionomie) ; éperdu tout à coup par l'ouïe et par la vue, je fus saisi, tandis qu'il parlait, de ce que c'était qu'un jésuite, qui, par son néant personnel et avoué, ne pouvait rien espérer pour sa famille, ni, par son état et par ses vœux, pour soi-même, pas même une pomme ni un coup de vin plus que tous les autres, qui par son âge touchait au moment de rendre compte à Dieu, et qui, de propos délibéré et amené avec grand artifice, allait mettre l'Etat et la religion dans la plus terrible combustion, et ouvrir la persécution la plus affreuse pour des questions qui ne lui faisaient rien, et qui ne touchaient quel'honneur de leur école de Molina.

Ses profondeurs, les violences qu'il me montra, tout cela ensemble me jeta en une telle extase, que tout à coup, je me pris à lui dire en l'interrompant : « Mon père, quel âge avez-vous ? » Son extrême surprise, car je le regardais de tous mes yeux qui la virent se peindre sur son visage, rappela mes sens, et sa réponse acheva de me faire revenir à moi-même : « Hé ! pourquoi, me dit-il en souriant, me demandez-vous cela ? »...

Je le fis sortir par la petite porte de mon cabinet, en sorte que personne ne l'aperçut ; et dès que je l'eus refermée, je me jetai dans une chaise comme un homme hors d'haleine, et j'y demeurai longtemps seul dans mon cabinet, à réfléchir sur le prodige de mon extase et sur les horreurs qui me l'avaient causée.

UNE JOURNÉE DE LA VIE DE LOUIS XIV

L'autre figure de premier plan dans les tableaux de Saint-Simon, c'est Louis XIV.

Il est sans cesse question de lui dans les *Mémoires*, il les remplit, il les domine jusqu'à l'année 1715, et à cette date s'ouvre toute une série de chapitres qui lui sont entièrement et uniquement consacrés. A lui encore est consacrée plus de la moitié de ce long *Parallèle des trois premiers rois Bourbons*, daté de mai 1746, dont, à vrai dire, le meilleur a passé dans les *Mémoires*, et qui forme maintenant le tome I^{er} des *Ecrits inédits*.

Dans tant de pages il n'y a pas que des louanges. Saint-Simon est un « important » et un mécontent, il se croit méconnu, il se plaint de n'avoir pas les emplois, le rôle dont il se juge digne ; il est, de plus, un très honnête homme ; enfin il n'a pas vu les années les plus glorieuses du règne, il n'a vu que la vieillesse du roi. Autant de raisons pour lui de le juger avec sévérité, et il ne s'en fait pas faute. Il dénonce les

excès de son orgueil, son amour de l'adulation, des flatteries, des « fadeurs les plus vomitives qu'il avalait avec délectation », son esprit despotique et en même temps sa faiblesse qui faisait de lui le jouet de son confesseur, de M^{me} de Maintenon et des enfants qu'il avait eus de ses favorites. Il n'a rien caché des misères et des hontes de cette fin de règne, les choix absurdes, des sots nommés ministres comme Chamillart pour avoir su plaire au roi en jouant au billard avec lui, l'espionnage et la délation partout, dans tous les coins du château et dans tous les rangs de la société, les gens de mérite disgraciés s'ils ne font pas élever leurs enfants chez les jésuites, les gens d'église persécutés si leur nom est inscrit « en lettres rouges » chez les jésuites, toutes les vilaines pratiques du despotisme, et autour de cette cour si brillante la détresse des paysans, du tiers état, la nation accablée d'impôts, affamée, misérable, la populace criant jusque sous les fenêtres de Louis XIV : « Du pain !... »

Et pourtant ce despote, Saint-Simon l'a profondément respecté, parce que la monarchie était alors une religion, et il l'a profondément admiré. Ses fautes n'ont pu le rendre insensible à ses qualités, à son génie de la représentation, à l'ascendant de l'homme habitué à com-

mander aux autres et fait pour leur commander, à l'ascendant du « surhomme ». Il n'a pas pu ne pas sentir la grandeur de Louis XIV, cette grandeur qui se communiquait en quelque sorte à son entourage et à toute la société environnante. On a souvent remarqué comme l'intérêt des *Mémoires* décroît à partir de 1715 ; non que le talent de Saint-Simon ait baissé, il est toujours le même, mais il semble que tout se rapetisse, événements et caractères, à dater du jour où le grand roi n'est plus là. Et Saint-Simon lui-même était un trop grand artiste, il avait un sens trop vif de la beauté, pour ne pas voir et ne pas admirer ce qu'il y avait d'art dans la personne et la vie du roi, de beauté dans son attitude. Il condamnait ses fautes, et il admirait sa personne, l'attitude de ce roi qui était roi toujours et jusque dans le train quotidien de sa vie.

C'est dans le train quotidien de sa vie qu'il nous l'a montré, et c'est ce qui fait l'inappréciable valeur du portrait qu'il a tracé de lui. Le règne, d'autres ont pu le juger aussi bien ou mieux ; seul, il nous a conservé la vivante image du roi.

Cette image, comment l'extraire de l'œuvre où elle est faite de mille petits traits, de mille détails épars ?

Il y a un moyen peut-être.

Il a souvent insisté sur la constante régularité que présentait la vie extérieure de Louis XIV : « Avec un almanach et une montre on pouvait à trois cents lieues de lui dire avec justesse ce qu'il faisait. » Cet ordre immuable dans l'emploi du temps est ce qu'il appelle « la mécanique des journées du roi ». Tirons parti de l'indication qu'il nous fournit, et amusons-nous, en feuilletant les *Mémoires*, à revivre une journée de la vie de Louis XIV depuis le lever jusqu'au coucher.

*
* *

Entrons donc dans la chambre que j'ai décrite et que partage en deux le balustre doré. Il n'est pas tout à fait huit heures du matin, il fait encore assez sombre dans la chambre, les rideaux des fenêtres étant fermés. Le château est silencieux ; le roi dort. Si difficile qu'il soit de se le figurer sans sa perruque, le fait est qu'il a un bonnet de nuit.

Huit heures. Le premier valet de chambre « en quartier », qui a couché là et s'est habillé sans bruit, éveille le roi : « Sire, voilà l'heure », et va ouvrir la porte de l'Œil-de-Bœuf. Entrent, avec des valets et des garçons de service

ou « garçons bleus », le premier médecin et le premier chirurgien qui vont frictionner le roi et lui changer de chemise, attendu qu'en vieillissant il est devenu « sujet à suer ». Tant qu'a vécu sa vieille nourrice, elle pénétrait dans la chambre à la même minute et allait l'embrasser.

Huit heures et quart. On appelle le grand chambellan ou en son absence le premier gentilhomme de la chambre « en année », et avec lui les « grandes entrées ». Elles sont peu nombreuses : Monsieur, le duc d'Orléans, les fils et petits-fils de France légitimes ou légitimés, Lauzun, La Feuillade, Boufflers, Villars, et, outre le grand chambellan et le premier gentilhomme, le grand maître de la garde-robe et le maître de la garde-robe « en année. »

Ils demeurent en dehors du balustre.

Le grand chambellan ou, à défaut de lui, le premier gentilhomme ouvre les rideaux du lit et présente au roi avec l'eau bénite le livre de l'office du Saint-Esprit. Ceux qui étaient là depuis quelques minutes à peine s'en vont, passent dans le cabinet du roi et reviennent dès qu'il a fini de lire cet office fort court. Le même qui lui a donné le livre et l'eau bénite lui donne sa robe de chambre, tandis qu'on appelle les « secondes entrées », fort restreintes, réservées

aux quatre secrétaires du roi, à ses deux lecteurs (dont l'un fut Racine), et à quelques seigneurs de marque, — peu après, les « entrées de la chambre » concédées à quiconque remplit une charge de la maison royale, — puis tout ce qui est là de personnes « distinguées » attendant dans l'Œil-de-Bœuf, — et enfin « tout le monde », c'est-à-dire encore une élite, les courtisans les plus assidus, qui trouvent le roi en train de se chausser, « car il fait presque tout lui-même avec adresse et grâce ». De deux jours l'un, un valet le rase. Il a une petite perruque courte, sans jamais, en aucun temps, même malade et alité, paraître autrement en public. Tout à l'heure, on lui apportera deux ou trois grandes perruques parmi lesquelles il choisira, et il en changera dans le cours de la journée aussi souvent que d'habits. Il a un jeu complet de perruques, elles remplissent tout un de ses cabinets.

Il achève de se vêtir, on tient devant lui un miroir ; point de toilette à portée de lui. Quand se débarbouille-t-il ? Ni les *Mémoires* de Saint-Simon, ni aucun texte que je sache, ne permettent de le deviner. *L'Etat de la France* dit seulement qu'au réveil un valet lui verse de l'esprit de-vin sur les mains.

Habillé, il prie Dieu à la ruelle de son lit, pendant quoi tous les ecclésiastiques pré-

sents s'agenouillent ; les laïques restent debout.

Il passe alors dans son grand cabinet qui est celui du conseil, et où le suivent ceux qui sont là. Ils en ressortent promptement, le laissant avec le duc du Maine et le comte de Toulouse, leurs deux anciens gouverneurs, le surintendant des bâtimens, et des valets intérieurs. La cour attend dans la grande galerie. Cet « entre-temps » est réservé aux audiences.

Profitons-en, maintenant qu'il a fini de s'habiller, pour le regarder un peu.

On le connaît quand on est allé à Versailles et qu'on y a vu son portrait par Antoine Benoist. C'est un médaillon de cire qui représente son visage de profil, grandeur nature, et qui date de 1706. Il y a donc soixante-huit ans. Il y est coiffé d'une de ses perruques dont les cheveux sont gris ; il porte la tête un peu renversée en arrière. Profil très accusé, beau front, grand nez recourbé ; la lèvre inférieure avance et remonte comme dans les portraits de son oncle Philippe IV peints par Vélasquez, et forme une lippe dédaigneuse, terrible, d'autant plus marquée qu'à cet âge et depuis plusieurs années il n'avait plus de dents. Le visage est un peu jaune ; le rasoir a laissé sa trace bleue au bas des joues, au menton et au-dessus de la bouche ; l'aile du nez est légèrement teintée de rouge, les lèvres

sont pâles ; l'œil d'émail, à prunelle d'un gris verdâtre, luit sous d'épais sourcils et sous la peau plissée des paupières où sont plantés des cils. La tête se dégage d'un col de dentelle qui laisse entrevoir un bout de ruban bleu, le ruban du Saint-Esprit. Portrait saisissant, intimidant ; vrai chef-d'œuvre d'art réaliste.

Tel était Louis XIV au temps où Saint-Simon vivait près de lui à Versailles ; tel il est peint dans les *Mémoires*.

Il est grand ; auprès de lui, la duchesse de Bourgogne a l'air « de sortir de sa poche », et pour parler à Saint-Simon il se baisse. Il a « les plus belles jambes et les plus beaux pieds du royaume ». Jadis il excellait dans tous les exercices du corps : danse, mail, paume, billard. Il est encore « admirable à cheval » quand il n'a pas la goutte ; quand il l'a, il circule dans une chaise roulante que pousse le valet de chambre en quartier. Il est « toujours vêtu de couleur plus ou moins brune avec une légère broderie », et, par-dessous l'habit, « d'une veste de drap ou de satin rouge, ou bleue, ou verte, fort brodée ». « Jamais de bague, et jamais de pierreries qu'à ses boucles de souliers, de jarretières et de chapeau ». Son chapeau est « bordé de point d'Espagne, avec un plumet blanc ». Toujours le cordon bleu sous l'habit, excepté aux noces et

autres fêtes pareilles, où il le porte par-dessus.

Il a « grande mine » ; il est élégant, majestueux avec naturel, dans son port, sa démarche, sa contenance et, au gré de ses courtisans, jusque dans ses plaisanteries, lorsqu'il daigne plaisanter. Aujourd'hui, ses plaisanteries ne sembleraient pas toutes d'un excellent goût. Il lui arrive de faire mettre des cheveux dans le beurre et les tourtes destinées à Mademoiselle et à la vieille M^{me} de Thianges, et celle-ci « lui chante pouille » en faisant mine de lui jeter l'assiette au nez ; mais il sourit avec dignité. Il est si imposant que devant lui ses enfants tremblent et sont près de s'évanouir. On vit « dans le tremblement » à Versailles, de même qu'à Port-Royal ; seulement, là c'est devant Dieu, et ici devant le roi. La majesté est dans son langage comme dans sa tenue. Il « n'apparente personne » que Monsieur, le duc d'Orléans et Mademoiselle. Il parle peu et conte bien.

Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, et dans ses réponses quand elles passaient le « je verrai », et dans ses manières. Ces étages divers se marquaient exactement dans sa manière de saluer et de recevoir les révérences, lorsqu'on partait ou qu'on arrivait. Il était admirable à recevoir différemment les saluts à la tête des lignes à l'armée ou aux revues. Mais surtout pour les femmes rien n'était pareil. Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son cha-

peau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connaissait pour telles, comme cela arrivait souvent à Marly. Aux dames, il ôtait son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin ; aux gens titrés, à demi, et le tenait en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués. Aux seigneurs, mais qui l'étaient, il se contentait de mettre la main au chapeau. Il l'ôtait comme aux dames pour les princes du sang. S'il abordait des dames, il ne se couvrait qu'après les avoir quittées. Tout cela n'était que dehors, car dans la maison il n'était jamais couvert. Ses révérences plus ou moins marquées, mais toujours légères, avaient une grâce et une majesté incomparables, jusqu'à sa manière de se soulever à demi à son souper pour chaque dame assise qui arrivait, non pour aucune autre ni pour les princes du sang ; mais sur les fins cela le fatiguait, quoiqu'il ne l'ait jamais cessé, et les dames assises évitaient d'entrer à son souper quand il était commencé. C'était encore avec la même distinction qu'il recevait le service de Monsieur et de M. le duc d'Orléans, des princes du sang ; à ces derniers, il ne faisait que marquer, à Monseigneur de même, et à Messeigneurs ses fils par familiarité ; des grands officiers, avec un air de bonté et d'attention...

Au milieu de tous les autres hommes, sa taille, son port, les grâces, la beauté, et la grande mine qui succéda à la beauté, jusqu'au son de sa voix et à l'adresse et à la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne *le faisaient distinguer jusqu'à sa mort comme le roi des abeilles.*

*
* *

Cependant la matinée s'avance, l'heure de la messe a sonné. Le roi sort par la porte des cabinets dans la grande galerie et se dirige vers la chapelle ; on peut lui parler pendant le trajet.

Il se place au centre de la tribune, excepté les jours de grandes fêtes où il va en bas. La famille royale, jusqu'aux petits-fils de France inclusive-ment, se met près de lui, « à la rangette et de suite », sur son tapis de pied. Seul, il a un « carreau » par-dessus la banquette que ce tapis de pied recouvre. Il reste à genoux jusqu'à la fin de la messe, si ce n'est à l'évangile, et récite son chapelet, ne sachant pas d'autres prières.

Il n'a de sa vie manqué la messe qu'une fois, à l'armée, un jour de grande marche.

Il revient de la chapelle par le même chemin ; même permission de lui parler. Alors, on appelle le conseil, sauf en général le jeudi qui est le jour des audiences publiques, et le vendredi qui est celui du confesseur. La séance du conseil se prolongeant jusqu'au dîner, les courtisans peuvent aller à leurs affaires ; la matinée est finie.

Mais souvent, entre le retour de la messe et le conseil, le roi donne des audiences particulières. Saint-Simon a eu deux audiences, l'une à cette heure-là, l'autre après le dîner, il les a racontées toutes deux, et il y a peu de pages dans les *Mémoires* qui peignent mieux Louis XIV et Saint-Simon lui-même. Relisons-les.

Grand psychologue de cour, le duc avait fort bien compris le caractère de son maître ; il

savait que le vrai moyen de rentrer en grâce auprès de lui était de l'aborder et de lui parler avec respect, avec flatterie même, mais franchement et fermement ; soit faiblesse secrète, soit naturelle franchise, le roi ne résistait pas à une attaque ainsi conduite. Saint-Simon le savait, il le faisait comprendre à ses amis, Chamillart, Beauvilliers, qui souvent purent ainsi se rétablir dans la faveur du roi ; il le savait et en a profité pour lui-même à deux reprises.

Une première fois en 1703. Il avait depuis un an quitté le service, et le roi lui faisait grise mine. Survient l'affaire de la quête : une grande dame que désignait chaque jour la duchesse de Bourgogne, devait quêter à la chapelle pour les pauvres ; les princesses de Lorraine évitent la corvée pour s'en faire une « distinction » ; sur quoi les duchesses se dérobent aussi, et entre autres M^{me} de Saint-Simon. Le roi en parle avec irritation chez M^{me} de Maintenon, puis à Chamillart : « ... que c'était une chose étrange que, depuis que j'avais quitté son service, je ne songeasse qu'à étudier les rangs et à faire des procès à tout le monde, que j'étais le premier auteur de celui-ci, et que, s'il faisait bien, il m'enverrait si loin que je ne l'importunerais de longtemps ». L'orage grondait. Saint-Simon s'approche du roi après le dîner, lui demande à le

suivre dans son cabinet, et le roi l'écoute debout dans l'embrasure de la fenêtre.

L'autre fois, en 1710, l'orage était plus menaçant encore. Il était accusé non sans raison de faire une guerre sourde aux fils légitimés du roi, d'être attaché au parti du duc de Bourgogne et d'avoir une correspondance chiffrée avec le duc d'Orléans, bref, d'intriguer du matin au soir. Il sentait que la colère du roi était près d'éclater : pour la première fois depuis quatre ans il n'était pas du voyage de Marly. Il lui demande audience par l'intermédiaire de Maréchal, premier chirurgien, et n'obtient qu'une vague promesse. Quatre jours se passent. Le 3 janvier, pendant le dîner, « vers la fin du fruit », il s'avance et renouvelle sa prière ; le roi se retourne et « d'un air honnête » lui répond : « Quand vous voudrez. Je le pourrais bien à cette heure, mais j'ai des affaires, et cela serait trop court... mais demain matin, si vous voulez. » Et le lendemain matin, après la messe, dans le cabinet du conseil, il trouve le roi seul, assis sur le bas bout de la table, ce qui était sa façon de faire « quand il voulait parler à quelqu'un à son aise et à loisir ».

La merveilleuse beauté de ces deux récits, beaucoup trop longs pour que je les puisse transcrire, est dans l'opposition des deux figures

qui apparaissent là si vraies, si réelles. On distingue les gestes, les jeux de physionomie, on entend les voix.

D'une part, le petit duc qui ne se laisse jamais intimider, parlant avec sa facilité ordinaire, son abondance de paroles, sa fougue, sa verve, sa rude franchise, et aussi avec infiniment d'habileté, car il y voit clair et sait comment il faut parler pour être écouté ; déclarant que si sa femme n'a pas quêté, c'est parce qu'il a cru que le roi ne se souciait nullement de cela ; que s'il avait pu croire le contraire, il aurait lui-même « plutôt quêté dans un plat comme un marguillier de village » ; qu'il ne peut vivre avec la pensée d'avoir déplu ; que lui et tous les ducs regardent le roi comme leur bienfaiteur, comme le maître absolu de leurs dignités ; qu'ils sont une chose à lui et « absolument dans sa main... » Et il va, il va, il va.

En face de lui, dans l'embrasement de la fenêtre ou sur le bas bout de la table, c'est Louis XIV, Louis XIV qui d'abord l'accueille et l'écoute « avec un air sévère et rengorgé », l'interrompant de temps à autre par des phrases brèves : « Mais, Monsieur, vous avez tenu des discours... Mais aussi, Monsieur, c'est que vous parlez et que vous blâmez, voilà ce qui fait que l'on parle de vous... Vous parlez sur tout, sur les affaires,

avec aigreur », — et peu à peu, vaincu par l'évidente bonne foi du petit duc, amusé de sa faconde, se radoucissant, prenant « un air de père », l'engageant à ne plus se nuire par son humeur agressive et ses intempérances de langue, à ne plus donner prise sur lui, répondant à ses protestations de dévouement par un : « Cela est bien, — c'est comme il faut penser et parler », le congédiant enfin avec une demi-révérance gracieuse, et, tandis que Saint-Simon s'en va fier comme Artaban, rentrant à pas majestueux dans sa chambre.

Ce n'est pas que Louis XIV ne se départît jamais de ce calme. Cela était très rare, mais enfin cela pouvait arriver. Saint-Simon en cite quatre ou cinq exemples. Un jour, alors que le duc du Maine commandait l'armée de Flandre et y faisait sottise sur sottise, le roi, exaspéré des fautes commises par ce fils cher entre tous et de la joie qu'en ressentaient les cabales adverses, apercevant à la fin de son souper un valet qui dérobaît un biscuit, se jette sur lui et lui casse sa canne sur le dos, tandis que les courtisans stupéfaits se regardent en silence. Un autre jour, apprenant de Louvois que malgré ses ordres formels celui-ci a fait incendier villes et villages du Palatinat, il empoigne les pincettes, et M^{me} de Maintenon n'a que le temps de lui

arrêter le bras en criant : « Ah ! Sire, qu'allez-vous faire ? » Grande indignation aussi, certain soir, à Marly, au souper, lorsqu'il voit que M^{me} de Torcy se trouve assise à une place au-dessus d'une duchesse ; mais il se contient et n'éclate qu'une fois rentré chez M^{me} de Maintenon. La scène la plus violente que Saint-Simon rapporte est celle où le roi apostrophe Courtanveaux, capitaine des Cent-Suisses, pour s'être permis de déplacer d'autres Suisses, ceux du premier valet de chambre Bontemps, qui faisaient office d'espions la nuit dans tous les couloirs du château :

Il envoya chercher Courtanveaux. Dès qu'il parut dans le cabinet, le roi lui parla d'un bout à l'autre sans lui donner loisir d'approcher, mais dans une colère si terrible et pour lui si nouvelle et si extraordinaire, qu'il fit trembler non seulement Courtanveaux, mais princes, princesses, dames, et tout ce qui était dans le cabinet. On l'entendait de sa chambre. Les menaces de lui ôter sa charge, les termes les plus durs et les plus inusités dans sa bouche, plurent sur Courtanveaux, qui, pâmé d'effroi et prêt à tomber par terre, n'eut ni le temps ni le moyen de proférer un mot. La réprimande finit par lui dire avec impétuosité : « Sortez d'ici ! »

On croirait entendre Napoléon dans les instants où il sentait « trembler son mollet gauche ». Mais ces explosions étaient tout à fait exceptionnelles, « extraordinaires », comme dit Saint-

Simon. En général, Louis XIV savait demeurer absolument maître de lui. Il est le roi qui, bravé, insulté par Lauzun, jetait sa canne par la fenêtre pour ne pas céder à la tentation de frapper un gentilhomme. Les *Mémoires* nous ont conservé un curieux exemple de cet empire sur soi. On constate un beau matin que dans le grand appartement, depuis la galerie jusqu'à la tribune de la chapelle, toutes les crépines et franges d'or ont été volées, et les perquisitions faites restent sans résultat. Cinq ou six jours plus tard, au souper du roi, un gros paquet tombe sur la table, sans que personne sache d'où il vient. « Le roi, au coup que cela fit, tourna la tête à demi, et sans s'émouvoir en aucune sorte : Je pense, dit-il, que ce sont mes franges. C'en était, en effet, un paquet plus large qu'un chapeau de prêtre. » — Voilà qui est bien insolent, ajouta-t-il, « d'un ton tout uni et comme historique », et le souper continue sans un mot de plus de l'étrange incident.

*
* *

Nous l'avons laissé dans le cabinet du conseil avec ses ministres ; la séance se prolonge jusque vers une heure. A une heure, c'est le dîner.

Le dîner est toujours « au petit couvert »,

dans la chambre du roi. « Au petit couvert », cela signifie qu'il mange seul, ou tout au plus avec Monsieur. Si Monsieur survient, en effet, il lui dit : « Mon frère, asseyez-vous », et fait apporter un couvert de plus.

D'ordinaire, Monsieur, au lieu d'accepter, le sert à table ; sinon, il est servi par ses fils ou petits-fils, ou, plus généralement encore, par le premier gentilhomme ou le grand chambellan. Les princes, cardinaux et principaux courtisans qui assistent au dîner, se tiennent debout. Lui seul et Monsieur sont assis.

Sur la table est son « cadenas », coffret de métal précieux qui contient son couvert et la tasse de vermeil destinée à « l'essai ». Il est gros mangeur ; il y a bataille entre Fagon qui le voudrait plus sobre, et les officiers de la bouche qui répondent : « A vous de le purger ; à nous de le faire manger le plus possible. » Il ne boit que du vin de Bourgogne avec moitié d'eau ; point de liqueurs, de café, de thé ou de chocolat.

Il ne prononce que de rares paroles en mangeant ; Monsieur bavarde.

Le dîner fini, il passe dans son cabinet, donne de ces courtes audiences dont une fut pour Saint-Simon, va voir ses chiennes couchantes pour qui il a mis dans sa poche « force biscotins », change de costume et de perruque, et sort

par le petit escalier qui descend à la cour de marbre.

L'heure de la promenade est arrivée.

Il aime extrêmement l'air, seul remède à ses maux de tête qu'il attribue aux parfums dont naguère il abusait. Il sort par tous les temps, insensible au froid et à la pluie comme à l'ardeur du soleil.

La promenade est flânerie dans les jardins, sortie en carrosse, ou chasse.

Il chasse à tir et à courre. Dans ce dernier cas, il est à cheval ou dans une petite voiture, « manière de soufflet tiré par quatre petits chevaux » qu'il conduit lui-même et à toutes brides, mieux que le meilleur cocher.

S'il sort en carrosse, il va jusqu'à Trianon ou Marly, ou suit les bords du grand canal. Son carrosse est rouge et traîné par six ou huit chevaux. Il est à six places, et il y a cinq dames avec le roi, une dans le fond à côté de lui, deux sur le devant, deux aux portières, celles-ci en grand risque d'attraper le torticolis, car les glaces sont toujours baissées. On sert une collation dont aucune d'elles n'a le droit de refuser sa part ; elles ne l'ont pas davantage de descendre en cours de route, sous quelque prétexte que ce soit, et allât-on jusqu'à Fontainebleau. Saint-Simon conte à ce propos une

bien bonne histoire sur M^{me} de Chevreuse ; mais elle est de celles que lui seul peut conter.

Pour les flâneries dans les jardins, le roi est soit à pied, soit dans un petit chariot à roues que quelqu'un pousse. Il va voir travailler aux jardins ou aux bâtiments ; il donne à manger aux carpes du parterre d'eau. Autour de lui est groupée l'élite des courtisans ; l'accompagner est un grand honneur. Tous sont tête nue, à la différence de Marly, où le roi les invite à se couvrir en disant : « Le chapeau, Messieurs. »

Saint-Simon nous a conservé le souvenir de plusieurs de ces promenades, celle du 16 juillet 1691, au cours de laquelle, en faisant les cent pas sur la terrasse du côté de l'Orangerie, le roi regardait avec un si visible plaisir la fenêtre de la chambre où Louvois était étendu sur son lit de mort ; celle aussi du 6 mai 1708, à Marly, où il fit les honneurs de son parc au banquier Samuel Bernard et, en flattant sa vanité, obtint de lui les millions dont l'Etat avait grand besoin.

A la tombée de la nuit, il rentre, se rhabille, s'entretient une heure et plus dans ses cabinets avec le duc du Maine et le comte de Toulouse, puis se rend chez M^{me} de Maintenon, dont les appartements font suite aux siens, au sud de la cour de marbre.

Elle a joué un si grand rôle dans les dernières années du règne qu'on ne peut séparer ce que Saint-Simon dit de Louis XIV de ce qu'il dit d'elle,

Il la détestait, et il n'y a rien qu'il ait plus âprement reproché au roi que de l'avoir épousée, dès que la mort de la reine Marie-Thérèse l'eut fait libre, en 1683. M^{me} de Maintenon, c'est l'ancienne gouvernante, la fidèle amie et dévouée protectrice du duc du Maine, de celui pour qui le roi a humilié les ducs en lui donnant le pas sur eux : grief impardonnable aux yeux de Saint-Simon, qui rapproche dans la même haine le duc du Maine et M^{me} de Maintenon. Il faut voir dans les *Ecrits inédits* comme il parle de l'avilissement de Louis XIV tombé jusqu'à la veuve de Scarron, tombé, « noyé dans le borbier infâme de la Scarron », « dans la funeste fange de la Scarron », « dans l'abîme de ce fumier de la Scarron. » Ces violences de langage, dont il est coutumier, trahissent trop ses partis pris pour que nous en soyons dupes, et je laisse de côté le récit plus que malveillant qu'il nous a donné de la jeunesse de M^{me} de Maintenon. Il s'y rencontre pourtant de bien amusantes méchancetés, par exemple lorsqu'il la montre au début de son veuvage essayant de se faufiler dans la bonne compagnie, à l'hôtel

d'Albret, à l'hôtel de Richelieu : « Elle y était à tout faire, tantôt à demander du bois, tantôt si on servirait bientôt, une autre fois si le carrosse de celui-ci ou de celle-là était revenu, et ainsi de mille petites commissions dont l'usage des sonnettes, introduit longtemps depuis, a ôté l'importunité. » Divers historiens ont de notre temps pris sa défense. Libre à eux de la chérir, et de la glorifier, malgré ce que son influence a eu de néfaste, malgré sa fausse dévotion et ses airs empruntés de vieille dame de compagnie. En lui reprochant la part qu'elle eut aux plus grandes fautes politiques de Louis XIV, en la raillant de s'être crue « une mère de l'Eglise », Saint-Simon a rendu justice aux qualités de son esprit et à son indéniable talent d'écrivain ; il dit même que c'est en lisant des lettres écrites par elle que le roi, qui jusqu'alors ne pouvait la souffrir, revint de cette première impression et prit du goût pour elle. En tout cas, et qu'il l'ait bien ou mal jugée, il a peint admirablement l'extérieur de sa vie.

« Toujours très bien mise, noblement, proprement, de bon goût, mais très modestement et plus vieillement alors que son âge. Depuis qu'elle ne parut plus en public, on ne voyait que coiffes et écharpe noire quand par hasard on l'apercevait. » A sa suite trotte la

vieille Nanon, habillée et coiffée comme elle.

Chez elle, le roi a son fauteuil à un coin de la cheminée ; elle est assise à l'autre coin, dans un fauteuil fermé de trois côtés, sorte de « niche » en damas rouge. Elle lit ou fait de la tapisserie, tandis qu'il travaille avec un de ses ministres, celui-ci assis sur un tabouret en face de lui, une table entre eux deux. Elle affecte de ne jamais intervenir, ou de répondre fort discrètement si le roi la consulte ; en réalité, avant d'entrer chez elle, le ministre a pris ses ordres et ne dit rien qui n'ait été d'avance combiné avec elle.

Le hasard a fait une fois ou deux que le roi s'en est aperçu ; il a découvert par exemple que Chamillart lui dissimulait par ordre de M^{me} de Maintenon les mauvaises nouvelles arrivées de l'armée. Au lieu de se fâcher, il s'est attendri, soupirant : « La pauvre femme ! la tête lui tourne dès qu'il s'agit de moi ! » C'est à peu près le mot d'Orgon dans *Tartuffe*.

Il est, du reste, avec elle ce qu'il était avec tous, avec ceux ou celles même qu'il a le plus aimés, avec ses enfants : féroce égoïste. En quelque état qu'elle soit, grelottât-elle de fièvre, il entre chez elle chaque jour à l'heure accoutumée, et pendant que ses femmes la déshabillent et la couchent, cause avec un de ses

ministres ou sourit des gamineries de la duchesse de Bourgogne. Son premier soin en entrant, l'hiver comme l'été, c'est de faire ouvrir toutes les fenêtres : il aime l'air. Et s'il doit y avoir musique ce jour-là chez M^{me} de Maintenon, la fièvre ou le mal de tête n'empêchera rien, et elle aura « cent bougies dans les yeux ».

C'est alors sans doute qu'elle regrettait le temps où elle n'était que M^{me} Scarron ; c'est alors que se promenant à Maintenon avec sa nièce M^{me} de Caylus, et voyant des canes dépayées dans une basse-cour trop propre, elle murmurait : « Elles regrettent leur bourbe. »

Reine seulement dans le particulier, dit Saint-Simon, ailleurs elle s'effaçait devant les princesses et les duchesses. Il est arrivé quelquefois néanmoins que le roi la traitât publiquement en reine, au grand scandale de toute la cour. Des coûteuses parades militaires qui eurent lieu en 1698 à Compiègne et auxquelles la cour fut conviée, Saint-Simon avait gardé dans ses yeux cette vision :

Le samedi 13 septembre fut destiné à l'assaut ; le roi, suivi de toutes les dames, et par le plus beau temps du monde, alla sur ce rempart... M^{me} de Maintenon y était en face de la plaine et des troupes, dans sa chaise à porteurs, entre ses trois glaces, et ses porteurs retirés. Sur le bâton de devant, à gauche, était assise M^{me} la duchesse de Bourgogne ; du même côté, en arrière et en demi-cercle,

debout, M^{me} la Duchesse, M^{me} la princesse de Conti, et toutes les dames, et derrière elles des hommes. A la glace droite de la chaise, le roi, debout, et un peu en arrière un demi-cercle de ce qu'il y avait en hommes de plus distingué. Le roi était presque toujours découvert, et à tous moments se baissait dans la glace pour parler à M^{me} de Maintenon, pour lui expliquer tout ce qu'elle voyait et les raisons de chaque chose. A chaque fois, elle avait l'honnêteté d'ouvrir sa glace de quatre ou cinq doigts, jamais de la moitié, car j'y pris garde, et j'avoue que je fus plus attentif à ce spectacle qu'à celui des troupes. Quelquefois elle ouvrait pour quelques questions au roi, mais presque toujours c'était lui qui, sans attendre qu'elle lui parlât, se baissait tout à fait pour l'instruire, et quelquefois qu'elle n'y prenait pas garde, il frappait contre la glace pour la faire ouvrir. Jamais il ne parla qu'à elle, hors pour donner des ordres en peu de mots et rarement, et quelques réponses à M^{me} la duchesse de Bourgogne qui tâchait de se faire parler, et à qui M^{me} de Maintenon montrait et parlait par signes de temps en temps, sans ouvrir la glace de devant, à travers laquelle la jeune princesse lui criait quelques mots. J'examinais fort les contenance ; toutes marquaient une surprise honteuse, timide, dérobée ; et tout ce qui était derrière la chaise et les demi-cercles avait plus les yeux sur elle que sur l'armée, et tout dans un respect de crainte et d'embarras. Le roi mit souvent son chapeau sur le haut de la chaise pour parler dedans, et cet exercice si continuel lui devait fort lasser les reins...

Il y avait, vis-à-vis la chaise à porteurs, un sentier taillé en marches raides, qu'on ne voyait point d'en haut, et une ouverture au bout qu'on avait faite dans cette vieille muraille pour pouvoir aller prendre les ordres du roi d'en bas, s'il en était besoin. Le cas arriva : Crenan envoya Canillac, colonel de Rouergue, qui était un des régiments qui défendaient, pour prendre l'ordre du roi sur je ne sais

quoi. Canillac se met à monter, et dépasse jusqu'un peu plus que les épaules. Je le vois d'ici aussi distinctement qu'alors. A mesure que la tête dpassait, il avisait cette chaise, le roi et toute cette assistance qu'il n'avait point vue ni imaginée, parce que son poste était en bas, au pied du rempart, d'où on ne pouvait découvrir ce qui était dessus. Ce spectacle le frappa d'un tel étonnement qu'il demeura court à regarder, la bouche ouverte, les yeux fixes, et le visage sur lequel le plus grand étonnement était peint. Il n'y eut personne qui ne le remarquât, et le roi le vit si bien qu'il lui dit avec émotion : « Eh bien ! Canillac, montez donc. » Canillac demeurait, le roi reprit : « Montez donc ; qu'est-ce qu'il y a ? » Il acheva donc de monter, et vint au roi, à pas lents, tremblant et passant les yeux à droite et à gauche avec un air éperdu. Je l'ai déjà dit, j'étais à trois pas du roi. Canillac passa devant moi, et balbutia fort bas quelque chose. « Comment dites-vous ? dit le roi ; mais parlez donc. » Jamais il ne put se remettre ; il tira de soi ce qu'il put. Le roi, qui n'y comprit pas grand'chose, vit bien qu'il n'en tirerait rien de mieux, répondit aussi ce qu'il put, et ajouta d'un air chagrin : « Allez, Monsieur. Canillac ne se le fit pas dire deux fois, et regagna son escalier et disparut. A peine était-il dedans, que le roi, regardant autour de lui : « Je ne sais pas ce qu'a Canillac, dit-il, mais il a perdu la tramontane, et n'a plus su ce qu'il me voulait dire. » Personne ne répondit.

Un dernier mot sur M^{me} de Maintenon avant de sortir de sa chambre. Comme le roi allait mourir, il lui dit que « ce qui le consolait de la quitter était l'espérance, à l'âge où elle était, qu'ils se rejoindraient bientôt ». Le compliment « ne lui plut guère », elle n'y répondit rien.

*
* *

A dix heures du soir, le roi sort de chez elle, et le capitaine des gardes lui annonce que le souper est servi.

Le souper est toujours « au grand couvert », soit dans la chambre, soit dans la première antichambre, avec la famille royale, Monsieur, Madame, fils et petits-fils, filles et petites-filles de France. Aux soupers de noces sont admis, en outre, les princes du sang ; à Trianon, à Marly, les dames qui sont du voyage soupent avec le roi. Un grand nombre de courtisans, de « dames assises ou debout », remplissent la salle. Le souper est un spectacle public, et des badauds viennent de Paris le contempler, mais ils doivent se tenir en dehors du balustre. En général, du commencement à la fin du repas, c'est un silence de mort, à moins que les deux bouffons de la cour, Bapaume et M^{me} Panache, ne soient là. Il se peut toutefois que le roi soit en belle humeur et se plaise à égayer ses convives. En 1701, le jour des Rois, il en fut ainsi. Barbezieux, fils et successeur de Louvois, venait de mourir, et Louis XIV, qui entendait ne dépendre de personne, éprouvait toujours une grande satisfaction à la mort d'un de ses ministres. Il se mit à crier : « La reine boit ! »

frappa sur son assiette avec sa cuiller et sa fourchette, « comme en un franc cabaret », et voulut que chacun en fît autant, « ce qui causa un charivari fort étrange, et à reprises dura tout le souper ».

En se levant de table, il reste un moment debout, adossé au balustre ; toutes les dames viennent lui faire la révérence et former le cercle. Il s'amuse « à regarder les habits, les contenance et la grâce des révérences », dit quelques mots aux princes et aux princesses, puis fait la révérence aux dames à droite, à gauche, et la refait encore une ou deux fois en s'en allant, « avec une grâce et une majesté non pareilles ».

Il passe environ une heure dans son cabinet avec sa famille, Monsieur dans un fauteuil comme lui, les princesses sur des tabourets, les princes debout ; puis, après avoir donné une fois encore du biscuit à ses chiennes, il dit bonsoir aux princesses et rentre dans sa chambre, où, après avoir fait sa prière, il se déshabille, saluant de la tête les courtisans qui se retirent. Le petit coucher commence où demeurent seulement les grandes entrées et les secondes entrées. Le roi fait donner le bougeoir à celui qu'il veut distinguer. Au bout de quelques minutes, au moment où il se met au lit, tous

sortent. Et il peut enfin enlever sa perruque pour remettre son bonnet de nuit.

*
* *

Telle était la journée de Louis XIV, en toute saison et en tout lieu ; le décor seul différait, s'il était à Fontainebleau ou à Marly. Ainsi se sont passées toutes ses journées jusqu'à sa mort. Ni l'âge ni les revers et les deuils qui l'accablèrent dans les derniers temps de sa vie n'y purent rien changer. Après la mort de Monseigneur, son propre fils, il blâmait la duchesse de Bourgogne de négliger son ajustement ; malade, presque mourante, il exigeait d'elle qu'elle tînt salon comme d'habitude ; et le matin qui suivit la mort de la charmante princesse, le lever du roi fut ce qu'il était tous les jours : le duc de Bourgogne lui-même, que cette mort navrait et qui déjà était mortellement atteint, y dut assister comme les autres jours.

Saint-Simon s'est parfois étonné de ces choses, il y a vu une preuve d'insensibilité chez Louis XIV. Est-ce juste ? Dans bien des cas sans doute, il a raison de dénoncer l'insensibilité ou l'égoïsme du roi ; on ne peut qu'admirer ce roi, en revanche, et d'ordinaire Saint-Simon lui-même ne s'en fait pas faute, en le voyant jouer son

rôle jusqu'au bout, et quoi qu'il arrive, en grand acteur que ses misères privées n'empêchent pas de rester sur le théâtre et d'y soutenir son personnage. En vain l'ennemi envahissait son royaume, en vain la mort, une mort soudaine et mystérieuse, frappait tour à tour son fils, son petit-fils, la femme de son petit-fils et l'aîné de leurs enfants : jusqu'au bout il voulut, selon le mot de Molière :

Garder le décorum de la divinité,

et il le garda.

Une heure vint cependant où se détraqua la « mécanique » si bien réglée. Emouvantes pages que celles où Saint-Simon raconte les derniers jours de Louis XIV, et où les mots : « dernier », « dernière fois », ... se répètent et sonnent comme un glas. Le 10 août 1715, il revint de Marly « pour la dernière fois ». Le 12, il y eut musique chez M^{me} de Maintenon, et « ce fut la dernière fois qu'il marcha ». Le 13, il donna « sa dernière audience », présida « son dernier souper au grand couvert ». Le 14, il entendit la messe à la chapelle « pour la dernière fois ».... Les rouages s'arrêtent l'un après l'autre.

Il fallut s'aliter. Alité, il continuait à recevoir la cour aux heures habituelles, à travailler aux

mêmes heures que de coutume avec ses ministres. Le 25, jour de la Saint-Louis, jour de sa fête, il reçut la visite des dames, écouta sa musique. Le 26, il fit ses adieux à la cour, au petit Dauphin qui n'était qu'un enfant :

« Mon enfant, vous allez être un grand roi ; ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu pour les bâtimens, ni dans celui que j'ai eu pour la guerre ; tâchez au contraire, d'avoir la paix avec vos voisins. Rendez à Dieu ce que vous lui devez ; reconnaissez les obligations que vous lui avez, faites-le honorer par vos sujets. Suivez toujours les bons conseils, tâchez de soulager vos peuples, ce que je suis assez malheureux pour n'avoir pu faire. N'oubliez point la reconnaissance que vous avez à M^{me} de Ventadour. Madame (s'adressant à elle), que je l'embrasse », et en l'embrassant lui dit : « Mon cher enfant, je vous donne ma bénédiction de tout mon cœur. » Comme on eut ôté le petit prince de dessus le lit du roi, il le redemanda, l'embrassa de nouveau, et levant les mains et les yeux au ciel, le bénit encore.

Tout cela est très beau ; très beau, ce mot de lui à deux garçons de sa chambre qu'il voyait pleurer dans un coin : « Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que vous m'avez cru immortel ? Pour moi, je n'ai point cru l'être, et vous avez dû, à l'âge où je suis, vous préparer à me perdre. »

Quelques jours avant sa mort, qui survint le 1^{er} septembre, se sentant à bout de force, incapable de tenir plus longtemps son rôle, il avait

laissé échapper cette noble et mélancolique parole : « Du temps que j'étais roi »... La vérité est qu'il a été roi jusque dans la mort, qu'il a même été plus grand alors qu'à aucune autre heure. Car à ce moment-là, à la majesté royale s'en ajoutait une autre plus auguste infiniment : la majesté de la mort.

LA FAMILLE ROYALE

Les princes et princesses de la famille royale tremblent devant le roi, devant lui ils ne sont rien ou très peu de chose ; mais devant le reste des hommes, devant la cour, ils sont des demi-dieux ; ils sont le centre de puissantes cabales en lutte les unes avec les autres, en sorte qu'ils tiennent beaucoup de place dans les *Mémoires*. Même en laissant de côté ceux d'entre eux qui ne sont que des parents éloignés du roi, cousins ou arrière-cousins, et qu'on appelle les princes du sang, c'est-à-dire les Condé, les Conti et les Vendôme, à nous en tenir seulement aux fils et petits-fils de France, ils sont assez nombreux.

La grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans et petite-fille d'Henri IV, est morte en 1693, presque le jour où Saint-Simon faisait ses débuts à la cour, et il a conté ses funérailles au commencement des *Mémoires*. Mais à peine l'avait-il entrevue, et il ne nous apprend rien d'elle que nous ne sachions par ailleurs.

Il a eu tout le temps, en revanche, d'observer

le frère du roi, Monsieur, qui a vécu jusqu'en 1701. Monsieur habitait ce joli château de Saint-Cloud qu'on venait de rebâtir, et dont les hommes de ma génération se rappellent avoir vu dans leur enfance, après la guerre de 1870, les ruines affreuses noircies par l'incendie. Monsieur y vivait au milieu de ses étranges favoris, duc de Châtillon, chevalier de Lorraine, et de grandes dames « qui n'auraient guère été reçues ailleurs ». Quoiqu'il fût brave, qu'il eût brillamment commandé les armées du roi et battu le prince d'Orange à Cassel, ses mœurs étaient telles que je n'en puis rien dire. Quant à sa silhouette de sexe indécis, Saint-Simon l'a magistralement dessinée en trois coups de crayon :

C'était un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque tout étalée en avant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums, et en toutes choses la propreté même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. Le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein, mais fort long.

En rappelant son premier mariage avec Henriette d'Angleterre et la mort si soudaine de la jeune princesse, Saint-Simon n'a pas manqué de dire qu'elle était morte empoisonnée. C'était l'opinion générale à la cour, et il précise, nomme

les complices, explique que le poison fut versé dans un verre d'eau de chicorée. On sait à présent que la santé de Madame était dès longtemps ruinée, qu'elle « ne vivait depuis quatre ans que par miracle », souffrant d'une douleur au côté, et le mal auquel elle succomba en quelques heures s'appellerait probablement de nos jours choléra morbus ou appendicite. Saint-Simon tenait ses renseignements de M^{me} de Clérambault, il ne parlait que par ouï-dire, et s'il est le plus sûr des témoins quand il dit ce qu'il a vu de ses yeux, il en va tout autrement lorsqu'il se borne à rapporter des propos de cour.

Un an après la mort d'Henriette d'Angleterre, Monsieur avait épousé en secondes noces la princesse palatine Charlotte-Elisabeth de Bavière ; chaque fois que Saint-Simon dit : « Madame », c'est d'elle qu'il s'agit :

Madame dînait avec les dames et Monsieur, se promenait quelquefois en calèche avec quelques-unes, boudait souvent la compagnie, s'en faisait craindre par son humeur dure et farouche et quelquefois par ses propos, et passait toute la journée dans un cabinet qu'elle s'était choisi, où les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, à considérer les portraits des palatins et d'autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, et à écrire des volumes de lettres tous les jours de sa vie et de sa main, dont elle faisait elle-même les copies qu'elle gardait.

Tous ces traits sont exacts, et l'on peut s'en

assurer par les lettres mêmes de Madame qui se sont conservées et ont été traduites de l'allemand en français. Madame est une des physionomies les plus originales de la cour. Etrangère, habituée à une vie tout autre, à la bonhomie bourgeoise des petites cours d'Allemagne, elle était au supplice à Saint-Cloud comme à Versailles, enrageant de ne pouvoir prendre ses repas qu'avec vingt valets autour d'elle, ou à la table du roi, à ce souper au grand couvert d'habitude si morne et silencieux où elle pouvait tout au plus dire un mot à voix basse à ses voisines. Sa vie se passait, ainsi que le dit Saint-Simon, à écrire des lettres à ses parentes d'Allemagne, à y médire très imprudemment de tout ce qui se faisait ou disait à la cour, à soupirer après sa chère Allemagne, à rêver de « choucroute », de « saucissons fumés » et de « soupe à la bière ». Sa seule consolation était la chasse et les chiens ; elle en avait jusqu'à sept dans son carrosse. Un jour, le carrosse versa, une des dames fut un peu blessée, mais aucun des chiens n'ayant eu de mal, Madame ne fit qu'en rire. Au demeurant, une originale qui étonnait par sa brusquerie et ses bizarreries, mais une femme de beaucoup d'esprit et même une très bonne femme.

A peine arrivé à Versailles, Saint-Simon eut l'occasion de noter une de ses incartades. Elle

avait de son mariage avec Monsieur une fille qui épousa le duc de Lorraine, et un fils, le duc de Chartres, qui après la mort de Monsieur s'appela le duc d'Orléans et fut régent de France. En 1692, le roi, toujours préoccupé de faire la fortune des enfants qu'il avait eus de ses favorites, se met en tête de marier la seconde M^{lle} de Blois, fille de M^{me} de Montespan, au duc de Chartres. Monsieur « renifle », puis se soumet. Madame, hors d'elle, fait promettre à son fils qu'il refusera. Mais appelé dans la chambre du roi, en présence du roi et de Monsieur, le jeune prince se trouble, n'ose plus tenir sa promesse, et dit oui. Le soir, après la musique, tandis que les grands appartements sont pleins de monde, le duc de Chartres et M^{lle} de Blois sont mandés chez le roi, et aussitôt la nouvelle circule. Madame, accompagnée de sa bonne amie M^{me} de Châteauthiers, marche à grands pas dans la galerie des glaces, son mouchoir à la main, pleurant, parlant haut, gesticulant. Au souper, ses larmes continuent à couler, elle refuse tous les plats que le roi affecte de lui offrir avec un air d'attention et de politesse; à la fin du « cercle debout » dans la chambre du roi, qui suit toujours le souper, le roi lui faisant une révérence « très marquée et basse », elle fait une pirouette si juste

qu'en se redressant il ne trouve plus « que son dos et elle avancée d'un pas vers la porte ». Et le lendemain, à l'heure de la messe, comme les courtisans attendent le passage du roi et que le duc de Chartres s'approche d'elle pour lui baiser la main, elle lui applique un soufflet si sonore qu'il est entendu de toute l'assistance.

Ce mariage causa par la suite la mort de Monsieur.

Le 8 juin 1701 à Marly, le roi lui cherche querelle et lui reproche la conduite scandaleuse du duc de Chartres qui délaisse sa jeune femme pour courtiser M^{lle} de Sery ; il lui répond que lui-même ne se conduisait pas mieux naguère à l'égard de la reine. Ils se disent l'un à l'autre leurs vérités, et parlent « à pleine tête ». Le roi met fin à la discussion en menaçant Monsieur de lui retrancher ses pensions. Monsieur arrive au souper les yeux étincelants de colère, la face empourprée ; quelques heures après il a une attaque, et c'en est fait de lui.

Ici une excellente scène de comédie. Par son contrat de mariage, Madame était obligée, si elle devenait veuve, de se retirer soit au couvent, soit au château de Montargis, et il était à craindre que, sans lui en laisser le choix, le roi ne lui fit expier au couvent plus d'une parole imprudente. Elle se résigne à intercéder auprès de M^{me} de

Maintenon : cruelle humiliation, car elle l'exécrait et ne l'appelait dans ses lettres que « la vieille dame » ou « la vieille ordure ». Son embarras eût été pire, si elle avait su que toutes ses lettres étaient décachetées à la poste, et que ni le roi ni « la vieille dame » n'ignoraient comment elle y parlait d'eux. Elle commence donc par se plaindre à M^{me} de Maintenon de l'indifférence que lui a toujours témoignée le roi, affirme qu'elle n'a jamais rien dit ni fait qui pût déplaire et « enfile des plaintes et des justifications ». L'autre la laisse dire, puis lui met sous les yeux une de ses lettres à la duchesse de Hanovre où elle ne s'était pas gênée pour critiquer la vie privée et la politique du roi. « La voilà à pleurer, M^{me} de Maintenon à lui représenter modestement l'énormité de toutes les parties de cette lettre. » Elle se rabat à protester que du moins M^{me} de Maintenon n'a eu de sa vie aucun sujet de se plaindre d'elle ni de douter de ses sentiments. De nouveau celle-ci se donne le plaisir de la laisser aller et débiter ses tendres reproches ; après quoi elle lui répète « mille choses plus offensantes les unes que les autres qu'elle avait dites d'elle à M^{me} la Dauphine » et dont, bien entendu, le secret n'avait pas été longtemps gardé. Second coup de foudre, second effondrement, nouveaux cris,

nouvelles larmes. En fin de compte, après avoir froidement triomphé, après avoir bien savouré sa vengeance, M^{me} de Maintenon se laissa toucher, « comme elle l'avait bien résolu » ; elles s'embrassèrent, et au lieu d'aller au couvent ou à Montargis, Madame continua de vivre comme avant son veuvage, tantôt à Versailles et tantôt à Saint-Cloud.

*
* *

Dix ans plus tard, la mort va frapper presque aussi subitement un autre fils de France, le plus grand personnage de la cour après le roi, son successeur désigné, son propre fils, le seul enfant qu'il ait eu de son mariage avec la reine Marie-Thérèse, celui que toute la France appelle Monseigneur.

Monseigneur est un gros homme qui a une noble prestance, mais sans aucune physionomie, blond avec des joues rouges ; il aurait une figure assez agréable si le prince de Conti ne lui avait pas cassé le nez en jouant, alors qu'ils étaient enfants tous les deux. Ses jambes sont belles, ses pieds « singulièrement petits et maigres » ; il « tâtonne en marchant » et met le pied à deux fois, toujours en risque de tomber. « Noyé dans la graisse et l'apathie », il reste des heures à

Marly sans mot dire, « sifflant et frappant des doigts sur sa tabatière ». Nullité complète. Est-ce, comme le croit Saint-Simon, la faute de ses maîtres, maîtres éminents qui s'appelaient Montausier, Fléchier, Bossuet ? L'ont-ils trop bien élevé, avec trop de vigilance et d'austérité, au point de le dégoûter de l'étude ? Affranchi de leur tutelle, il n'a « lu de sa vie que l'article *Paris* de la *Gazette de France*, pour y voir les morts et les mariages ». Il est indifférent même aux désastres de nos armées ; en 1708, pendant le siège de Lille et alors qu'à Versailles l'attente des courriers colle tous les visages aux fenêtres, il s'en va dîner à Meudon en disant qu'à son retour il saura toujours bien les nouvelles.

Comme Monsieur, il s'échappe le plus qu'il peut de Versailles. Meudon lui appartient, il y a une petite cour, où M^{me} la Duchesse, la princesse de Conti, M^{me} et M^{lle} de Lislebonne, M^{me} d'Espinoy, les Noailles, Luxembourg, Vendôme et Vaudemont forment cabale. Autour de lui, autour du Dauphin, on seremue, on intrigue. Intrigues dont il ne se soucie guère. Ce qui l'attire à Meudon, c'est M^{lle} Choin, qui est sa M^{me} de Maintenon ; fils pieux, il imite en tout son père. Mais il l'imité gauchement ; sa M^{me} de Maintenon est « une grosse fille écrasée, brune, laide, camarde, avec de l'esprit ». Très effacée

d'abord et toujours d'allures discrètes, M^{lle} Choin en est venue peu à peu à présider les « Parvulo » de Meudon ; elle est familière avec le duc et la duchesse de Bourgogne ; c'est une puissance, une puissance redoutée et adulée, et tous les matins le maréchal d'Huxelles lui envoie des têtes de lapins pour sa petite chienne. Le lendemain de la mort de Monseigneur l'envoi cessera.

L'état de sujétion dans lequel le roi tient Monseigneur n'a pas peu contribué à son engourdissement. Son père l'oblige à avoir le même confesseur que lui et à communier comme lui cinq fois par an. Il est suspect parce qu'il est l'héritier présomptif, d'autant plus suspect qu'en dépit de son incapacité il est populaire. Pour la nation il est l'avenir. Accablé d'impôts, affamé, misérable, le peuple espère tout d'un nouveau règne, et a les yeux fixés sur lui. A deux reprises, dans les *Mémoires*, nous voyons les harengères venir jusqu'à sa chambre et lui débiter de beaux compliments. Une première fois, en 1701 : il avait une terrible indigestion, il était au plus mal, pour s'être « crevé de poisson ». Les harengères accourent, non parce que c'est le poisson qui l'a rendu malade, mais parce que sa vie est en danger et que sans le connaître elles l'adorent. Une d'elles lui saute « au collet » et l'embrasse des

deux côtés. On les régale, on leur donne de l'argent, et elles s'en vont faire chanter un *Te Deum* à Saint-Eustache. Elles reviennent en 1711, la veille de sa mort, s'agenouillent au pied du lit, où il râle défiguré par la petite vérole, baisent les couvertures...

Soixante-dix-huit ans plus tard, par une grise journée d'octobre, d'autres poissardes, filles peut-être ou petites-filles de celles-là, reprendront le chemin de Versailles.



De son mariage avec une princesse de Bavière, morte en 1690, Monseigneur avait trois fils : le duc de Bourgogne ou petit Dauphin, le duc d'Anjou et le duc de Berry.

Le duc de Bourgogne est plutôt petit ; il a le visage long et brun, des cheveux châtons, crépus et bouffants, de beaux yeux, un sourire assez déplaisant, parce que chez lui la mâchoire supérieure avance trop et emboîte celle d'en bas, « les plus belles jambes, dit Saint-Simon, et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vus à personne », mais la taille à demi tournée, malgré le collier et la croix de fer qu'on lui a fait porter pendant ses années d'enfance.

Saint-Simon a fait grand éloge, un éloge

dithyrambique, de ses qualités intellectuelles et morales. Il l'a loué, il l'a idolâtré pour son sincère désir de remédier à la misère publique, pour son amour de l'esprit et de l'instruction, et par-dessus tout pour son respect de la naissance et des prérogatives attachées à la naissance, en particulier à celle des ducs. Il a cru trouver en lui tout ce qu'il se plaignait tant de ne pas rencontrer en Louis XIV ; il a, en tout cas, trouvé en lui un auditeur docile qui s'intéressait à ses projets de réformes sociales, à ses plans de gouvernement. Ils avaient ensemble de longs conciliabules, et il est certain que si le petit Dauphin était devenu roi de France, Saint-Simon eût été un de ses principaux conseillers, sans doute même un de ses ministres. Il résulte de là non seulement qu'il pleura sa mort, mais qu'en traçant son portrait il l'a involontairement embelli. Les historiens qui ont depuis consulté les papiers laissés par le duc de Bourgogne, sont arrivés à des conclusions plus sévères, et il semble bien que cet élève de Fénelon, de celui que Louis XIV appelait finement « un bel esprit chimérique », fut lui-même moins une forte tête qu'une tête confuse et, au total, un assez pauvre esprit.

L'auteur des *Mémoires* nous en dit d'ailleurs assez pour que malgré lui ce soit bien là l'im-

pression qui nous reste. Il y a cela d'admirable chez Saint-Simon qu'il est toujours de bonne foi et toujours désireux d'être vrai. Il aime, il admire le jeune prince, il ne s'en cache pas, et il donne les raisons de la haute estime où il le tient, des grandes espérances qu'il fonde sur lui. Mais en même temps, et quelque peine qu'il éprouve à avouer les erreurs ou les insuffisances de son idole, il les avoue par respect de la vérité. En 1708, pendant cette campagne de Flandre où le duc de Bourgogne commandait l'armée et où il voudrait tant n'avoir qu'à le louer, il nous le montre occupé à jouer au volant à l'heure où ses troupes se font battre sous les murs de Lille. Il nous le montre ailleurs s'amusant à des niaiseries comme un enfant quelconque, à « étouffer des mouches dans l'huile », à « crever des crapauds avec de la poudre », ou bien s'absorbant dans les pratiques dévotes, refusant d'aller au bal le jour des Rois et débitant de vrais sermons. Son instinct de peintre est plus fort que toutes ses sympathies, et si expressive, si vivante est sa peinture qu'elle parle plus haut que lui. Cela ne nous empêche pas, du reste, de sentir ce qu'il y eut de touchant et de pitoyable dans la destinée de ce Dauphin, mort à trente ans, en si peu de jours et de façon si mystérieuse ; ni même de penser

que, s'il eût régné à la place de son fils Louis XV, la France n'eût pas perdu au change.

Sa femme est la plus gracieuse figure que nous montre Saint-Simon : laide et charmante, « le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue... une marche de déesse sur les nuées ». Destinée bien brève aussi que la sienne, et dont le dénouement fut aussi bien tragique ! Fille du duc de Savoie, elle arrive en France à douze ans, en 1697, pour épouser le petit-fils du roi ; elle meurt en 1712, quelques jours avant son mari, non moins rapidement, non moins mystérieusement, âgée de vingt-sept ans à peine. Elle n'a passé que quinze années à la cour, mais durant ces quinze années elle a été l'enfant gâté du vieux roi, la joie de la maison. Elle avait été accueillie au milieu des fêtes, de fêtes si splendides que Saint-Simon et sa femme à eux seuls y dépensèrent vingt mille livres pour leur toilette, et toute sa courte vie ne fut qu'une fête. Le pavillon de la Ménagerie était pour elle ce que fut le Petit Trianon pour Marie-Antoinette, le séjour des plaisirs, des jeux, des libres causeries avec ses dames d'honneur. Mais jusque chez M^{me} de Maintenon, jusque dans la chambre du roi, tout lui était permis, on trouvait bon tout ce qui venait d'elle, et au lieu de ces « airs rengorgés », de ces « secouements de perruque »

devant lesquels tremblait toute la famille royale, le vieux roi n'avait pour elle que des sourires de grand-père.

Ses gamineries étaient pourtant un peu fortes, à en juger par celles que cite Saint-Simon et dont la victime était la vieille princesse d'Harcourt, une des favorites de M^{me} de Maintenon. Elle lui faisait partir des pétards dans les jambes, elle entraît la nuit dans sa chambre et la criblait de boules de neige, au risque, dit énergiquement Saint-Simon, de « la faire crever ». N'importe, ni le roi ni M^{me} de Maintenon n'avaient le courage de la gronder. La délicieuse page que celle des *Mémoires* qui nous la peint entre elle et lui !

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec M^{me} de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire...

Dans ses tableaux de vie familiale, Hugo lui-même n'a pas plus de grâce et d'esprit.



Le duc d'Anjou devint roi d'Espagne en 1701 sous le nom de Philippe V ; nous le retrouverons à Madrid, quand Saint-Simon nous y mènera.

Le troisième fils de Monseigneur, le duc de Berry, était assez gros, blond, bienveillant, et encore plus sot que son père. « Il ne sut jamais guère que lire et écrire. » En 1713, il est forcé de paraître à la séance du Parlement où va être officiellement enregistrée la renonciation de Philippe V à tous ses droits à la couronne de France, condition de la paix d'Utrecht. Le premier président doit le haranguer et il devra répondre. Saint-Simon lui rédige un petit discours qu'il apprend par cœur. La séance s'ouvre, le premier président prononce sa harangue, le prince soulève son chapeau, dit : « Monsieur »... et encore : « Monsieur »... et une troisième fois : « Monsieur »..., puis demeure court. « Le premier président, voyant qu'il n'y avait plus de ressource, finit cette cruelle scène en ôtant son bonnet à M. le duc de Berry, et s'inclinant fort bas comme si la réponse était finie. » Là-dessus, le pauvre prince s'en retourne, toujours muet, à Versailles et va faire visite à la duchesse de Tallart, mariée de la veille.

La princesse de Montauban, qui se trouvait là, s'élança vers lui, et sans savoir un mot de ce qui vient de se passer au Parlement, lui dit qu'elle est charmée de la grâce et de la divine éloquence avec laquelle il a parlé, et « paraphrase ce thème de toutes les louanges dont il est susceptible ». Il rougit de dépit, va tout en larmes se réfugier chez la bonne duchesse de Saint-Simon et, retrouvant la parole, s'écrie qu'on n'a cherché à faire de lui qu'un sot et une bête, parce qu'il était le cadet et pour qu'il ne pût porter ombrage à son frère aîné. « M^{me} de Saint-Simon en mourait de compassion et n'oublia rien pour lui remettre l'esprit. »

C'était Saint-Simon qui avait fait son mariage ; aussi était-il très avant dans son intimité. Il l'avait marié à la fille du duc d'Orléans et avait cru faire un coup de génie : n'était-ce pas le moyen de rapprocher du roi ce duc d'Orléans qu'il aimait et que le roi n'aimait guère ? Il ne fut pas long à se repentir de son zèle. A peine le mariage fut-il décidé que le roi nomma M^{me} de Saint-Simon dame d'honneur de la nouvelle duchesse de Berry : un « second rang » ! quelle épreuve ! Il fit tout pour détourner le calice ; il fallut le boire. Par surcroît, ce mariage tourna aussi mal que possible. Fille du duc d'Orléans, de celui que l'histoire appelle le

régent, la duchesse de Berry avait de qui tenir et ne démentit pas son origine. Dès le surlendemain de ses noces, elle s'enivrait en compagnie de son père. Elle réussit à scandaliser par sa conduite cette cour du régent dont la morale était si peu exigeante. Elle avait pour principe que les personnes de son rang pouvaient tout se permettre et que nul n'avait le droit de les juger. Son mari d'autre part croyait avoir celui de lui donner parfois de vigoureux coups de pied, et il en usait. Il est mort à vingt-huit ans, de la même mort rapide et inexpliquée que le duc et la duchesse de Bourgogne, et quant à elle, mariée à quinze ans, elle est morte à vingt-quatre ; peut-être ces chiffres sont-ils une excuse.

*
* *

Voilà toute la descendance directe de Louis XIV. Par suite de ces morts soudaines et survenues coup sur coup, quand il mourut à son tour en 1715, il ne lui restait d'autre héritier direct que le petit duc d'Anjou, le seul des enfants du duc de Bourgogne qui eût survécu.

Mais il avait une autre lignée d'enfants dont on ne peut faire semblant d'ignorer l'existence, tant ils ont compté dans sa vie et dans l'histoire de cette fin de règne. Il n'avait pas eu moins de

treize enfants de M^{lle} de La Vallière, de M^{me} de Montespan et de M^{lle} de Fontanges, dont huit morts en bas âge ou très jeunes ; il lui en restait cinq, deux fils et trois filles, qu'il préférait infiniment à son fils et à ses petits-fils légitimes, et dont il était parvenu, à force de scandaleux décrets, à faire au moins les égaux de ceux-ci. C'est la faute que Saint-Simon lui a le plus violemment et le plus constamment reprochée.

Du duc du Maine et du comte de Toulouse, tous deux nés de M^{me} de Montespan, le second était plus estimable que le premier, toujours occupé d'intrigues et qui en vint à conspirer avec l'ambassadeur d'Espagne Cellamare ; au fond, ni l'un ni l'autre ne sont bien intéressants.

« Mesdames les Princesses », au contraire, sont extrêmement amusantes.

L'une est la première M^{lle} de Blois, la fille de M^{lle} de La Vallière ; mariée au prince de Conti en 1680 et veuve cinq ans plus tard, elle porte le titre de princesse douairière de Conti. Les deux autres sont M^{lle} de Nantes et la seconde M^{lle} de Blois, toutes deux filles de M^{me} de Montespan ; la première, par son mariage avec le petit-fils du grand Condé, est devenue M^{me} la Duchesse ; la seconde, par son mariage avec le fils de Monsieur, est devenue duchesse d'Orléans.

« Mesdames les Princesses », ainsi que les

nommait toute la cour, ont donné bien du tracas à leur auguste père. Elles étaient d'humeur difficile. \ -

La princesse de Conti eut de galantes aventures, qui obligèrent plus d'une fois Louis XIV à la mander dans sa chambre et à la tancer vertement. Elle avait peu d'esprit.

Les deux autres avaient tout l'esprit de leur mère, cet esprit des Mortemart que Saint-Simon a vanté comme quelque chose d'imitable et d'exquis. M^{me} la Duchesse, jolie, très brune, intrigante et méchante, excellait à tourner un couplet et à chansonner les gens qu'elle n'aimait pas. La duchesse d'Orléans, blonde, moins belle, était tout aussi orgueilleuse et tout aussi spirituelle, mais avec des airs nonchalants, une voix traînante, cette « voix de lendore » dont parle M^{me}. de Caylus. Madame la maltraite dans ses *Lettres* ; elle l'accuse de passer sa vie sur une chaise longue, de n'en pas bouger même pour les repas et de s'enivrer trois ou quatre fois par « semaine comme un sonneur ». Mais Madame était sa belle-mère.

Mesdames les Princesses ont longtemps mis le trouble au château. Dans leur jeunesse, elles n'étaient occupées qu'à se moquer de tout le monde. Ou bien c'étaient des escapades comme

celle que conte Saint-Simon et qui est demeurée fameuse : des pipes dérobées au corps de garde des Suisses et fumées le soir porte close, mais trop mal close pour que l'odeur du tabac ne se répandît pas dans les corridors. Plus tard, elles se brouillèrent ; M^{me} la Duchesse et la princesse de Conti furent piquées de voir leur sœur devenir par son mariage avec le duc d'Orléans petite-fille de France. Le roi exigeait d'elles qu'elles l'appelassent « Madame », tandis qu'elle les appelait « ma sœur » ; M^{mo} la Duchesse essaya d'éviter cette humiliation en appelant la duchesse d'Orléans « mignonne », quoique, selon Saint-Simon, « rien ne fût moins mignon que son visage, sa taille et toute sa personne » : le roi le trouva mauvais, et il fallut bien obéir. Plus ordinairement, d'ailleurs, M^{me} la Duchesse et la duchesse d'Orléans se trouvaient d'accord pour faire la guerre à la niaise princesse de Conti. Cela dura jusqu'au jour où le roi, à bout de patience, les fit appeler toutes trois et leur déclara que s'il entendait encore parler de semblables querelles, il les enverrait pour longtemps dans leurs maisons de campagne.

*
* *

Je n'ai guère fait que nommer ce petit-fils de France, ce fils de Monsieur, successivement

appelé duc de Chartres et duc d'Orléans, pour qui Saint-Simon avait la plus sincère affection, et qui, devenu régent, fit de lui un membre de son conseil. Bien qu'il eût des qualités militaires, de l'esprit, de la séduction personnelle, il est de ceux dont on n'approche pas volontiers. Usé par la débauche, il était incapable de vouloir. Il faut lire le chapitre où Saint-Simon nous dit comment et au prix de quelles luttes il réussit à le détacher de M^{me} d'Argenton ; c'est encore une de ces scènes qui l'égalent aux plus grands auteurs comiques et aux plus grands romanciers. Il s'était adjoint le maréchal de Besons pour donner assaut au duc d'Orléans. Le maréchal ne le seconda guère, il craignait de se compromettre ; pendant la discussion, qui fut longue, il laissait parler Saint-Simon, tremblait de son audace, et n'avait qu'une idée, qui était de gagner la porte. On voit à plein dans ce récit l'irréremédiable indécision du prince ; après qu'il a promis de rompre, qu'il en a fait serment, il s'échapperait et courrait rejoindre M^{me} d'Argenton, si les deux amis ne montaient la garde auprès de lui. Mais surtout comme on admire en lisant cela l'art de Saint-Simon, cet art de peindre tout ensemble les attitudes, les jeux de physionomie, et le dedans des âmes, le flux et le reflux des sentiments et des pensées, ce don

prodigieux d'exprimer la vie, et cette fougue, cette vie endiablée qui est en lui et qui se communique à son style !

Il est évident que dans tous ces portraits de la famille royale l'intérêt vient surtout du peintre et de ce qu'il nous livre de lui-même en peignant autrui. Mais s'il fallait les examiner en tant que documents historiques et porter un jugement sur ceux ou celles qu'ils représentent, s'il fallait en d'autres termes en déterminer la valeur morale, la tâche ne serait pas trop commode. On pourrait philosopher beaucoup en les contemplant un à un. Voilà bien des faiblesses, semble-t-il, chez ces « enfants de France », chez ces dieux ou déesses d'un autre Olympe devant qui tout s'inclinait ; nous ne rencontrons en eux que des hommes très ordinaires et de très faibles femmes. Nous en étonnerons-nous ? L'étonnant est qu'ils ne fussent pas pires, adulés, flattés comme ils l'étaient dès le berceau, élevés dans la conviction qu'ils étaient au-dessus ou en dehors de l'humanité, qu'ils étaient des êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, et que, selon le mot de la duchesse de Berry, ils pouvaient tout se permettre. Ce mot n'était que l'exagération d'une idée alors généralement admise, l'expression naïve ou cynique d'un état d'esprit dont

témoigne l'œuvre même de Saint-Simon. Très honnête homme et très clairvoyant, Saint-Simon voit toute la médiocrité du prince ou de la princesse, il la voit, il en souffre ; mais Monseigneur a beau être un sot et la duchesse de Berry un peu plus qu'une folle, ce n'en est pas moins un fils et une petite-fille de France, et le préjugé monarchique, le préjugé de naissance, le respect du sang royal demeure inébranlé. L'idée ne vient pas à Saint-Simon de mettre en question la légitimité des honneurs qui leur sont rendus.

Là est la grande différence entre lui et nous. Entre son temps et le nôtre, une révolution s'est accomplie, l'esprit égalitaire s'est éveillé, la naissance n'est plus rien à nos yeux, et nous nous piquons de n'honorer que le mérite. En théorie, cela est excellent ; en pratique, c'est très difficile. On est fort exposé à se tromper. Et je me demande quel puissant de la terre, en quelque pays ou sous quelque régime que ce soit, sortirait indemne de l'épreuve quotidienne à laquelle les « enfants de France » étaient soumis, quelle famille ne nous présenterait que des héros ou des saintes, si elle était condamnée à vivre comme celle de Louis XIV en public toujours, toujours épiée, observée par des milliers de regards, toujours sous le regard perçant d'un Saint-Simon.

LES COURTISANS

Au-dessous du roi et de sa famille il y a la cour, c'est-à-dire plusieurs milliers d'hommes et de femmes, l'élite, la fleur de la société contemporaine, qui ont tout abandonné pour le servir et lui faire cortège. Le prélat a quitté son évêché et le gentilhomme sa terre seigneuriale. Quel sortilège les retient ainsi rassemblés autour du roi, prosternés devant lui et ses enfants, comme devant un dieu et les enfants d'un dieu ?

Rien, il est vrai, n'est plus brillant ni plus séduisant que cette vie de cour vue à distance, telle qu'on la pouvait voir du fond des provinces, ou que nous la voyons aujourd'hui dans le lointain du passé. Elle semble une succession ininterrompue de pompeux tableaux. Saint-Simon nous en montre quelques-uns : les grands appartements, les soirs où toute la cour paraissait en habit de gala à la lueur de mille flambeaux de cire blanche ; la galerie des glaces, le matin, à l'heure où le roi passait pour se rendre

à la chapelle ou pour en revenir ; la chapelle elle-même pendant les offices, quand il occupait la tribune, que les beaux seigneurs et les belles dames se pressaient en bas, et que sa musique jouait quelque motet d'Henri Du Mont ou de Lully. Ou bien qu'on se figure ces soupers au grand couvert, ces promenades dans le parc, cette belle ordonnance en toute chose, en toute chose ce luxe et cet air de grandeur. A l'époque où Saint-Simon a vécu à la cour, il ne s'y donnait plus, il est vrai, des fêtes aussi splendides qu'au commencement du règne ; la dévote M^{me} de Maintenon n'eût pas vu volontiers renaître les tournois, les carrousels et les ballets, tous ces « plaisirs de l'Ile enchantée », naguère imaginés pour M^{lle} de la Vallière ou pour M^{me} de Montespan ; la cour de marbre ne se transformait plus comme autrefois en salle de festin, ou en salle de théâtre pour la représentation d'*Alceste*. Mais que de fêtes encore, que de circonstances où le château tout entier était un théâtre et la vie de cour une merveilleuse parade, à l'occasion, par exemple, d'un mariage, d'une naissance ou d'un enterrement ?

Quand le duc de Bourgogne épousa la jeune princesse de Savoie, « le dimanche, raconte Saint-Simon, il y eut cercle chez M^{me} la duchesse de Bourgogne. Le roi qui les avait vu

tenir avec beaucoup de dignité à la reine sa mère, et les avait vus tomber sur la fin de M^{me} la Dauphine-Bavière, voulut les rétablir. Ce premier fut magnifique par le prodigieux nombre de dames assises en cercle et d'autres debout derrière les tabourets et d'hommes derrière ces dames, et la beauté des habits. Il commença à six heures ; le roi y vint à la fin et mena toutes les dames dans le salon près de la chapelle où elles trouvèrent une belle collation, puis à la musique, après quoi il tint le portique. »

C'est une bien jolie parade aussi que la naissance d'un enfant de France ; Saint-Simon nous y fait assister plusieurs fois, notamment en 1710, le jour où la duchesse de Bourgogne met au monde le petit duc d'Anjou qui sera Louis XV. Les courtisans sont massés derrière la porte, attendant ; la porte s'ouvre, et au milieu d'une rumeur joyeuse l'huissier annonce que l'enfant est un garçon, qu'un arrière-petit-fils de France vient de naître, a daigné naître. Aussitôt le cardinal Janson, grand aumônier, entre dans la chambre avec son escorte de prélats et ondoie le nouveau-né ; puis celui-ci est emporté sur les genoux de la duchesse de Ventadour dans la chaise à porteurs du roi jusqu'à l'appartement de cette duchesse, accompagné par le maréchal de Boufflers, capitaine des

gardes, et par des gardes avec leurs officiers. Quelques instants après, la Vrillière, secrétaire d'Etat, lui porte le cordon bleu, et toute la cour va le voir, ce qui le laisse indifférent, mais a pour résultat de réveiller son frère le duc de Bretagne qui a trois ans, et de le faire beaucoup crier.

Autre parade, plus théâtrale, plus belle encore : l'enterrement d'un enfant de France. J'ai cité quelque chose de la description si précise que Saint-Simon nous a laissée des funérailles de la Dauphine, femme de Monseigneur ; en voici la fin :

Lorsque le corps fut sur la dernière marche du caveau, on l'y posa, le cercueil ne fut couvert d'aucun poêle, mais le plomb demeura nu et à découvert, et les chevaliers de l'Ordre s'étant retirés avec le poêle de dessus l'entrée du caveau, le clergé prit cette place, et l'évêque célébrant qui était M. de Meaux se mit debout vis-à-vis le haut des marches et en chantant des oraisons. On lui mit devant lui un mannequin d'osier rempli de terre avec une pelle de bois, avec laquelle ayant trois fois (toujours chantant) jeté de la terre sur le cercueil, le *De profundis* fut entonné par la musique, et les célébrants se retirèrent un peu vers l'autel ; et le roi d'Armes accompagné des huit héraults qui étaient venus processionnellement avec le corps au caveau, se mit au coin du caveau..., et le psaume fini se mit à crier trois fois de suite ces mots : « Très haute, très puissante et excellente Princesse, Marie Anne Victoire Christine Josephe Bénédictine Rosalie Pétronille de Bavière, épouse de très haut, très puissant et excellent Prince Louis, Dauphin de France, fils de très haut, très

puissant et *très* excellent prince Louis quatorzième du nom, Roi de France et de Navarre, est morte. » Après avoir crié trois fois ces mots d'un ton assez haut, mais triste et lent, il appela ainsi les officiers d'un pareil ton : « Monsieur le maréchal de Bellefonds, qui faites la charge de chevalier d'honneur de Madame la Dauphine, venez faire votre charge, et jetez sa couronne dauphine. » Lequel, vêtu comme nous avons dit, et tenant sur ses deux mains un carreau de velours noir sur lequel était posée la couronne dauphine couverte d'un crêpe comme elle était sur le cercueil, vint à petits pas très lents sans chapeau sous le bras et tête nue, et étant arrivé au bord du caveau l'y jeta avec le carreau et le crêpe, puis s'en retourna. Ladite couronne fut reçue sur les marches par le religieux cédérrier qui y était exprès. Ensuite fut pareillement crié par ledit roi d'Armes : « Marquis de Montchevreuil, qui faites la charge de premier écuyer de Madame la Dauphine, venez faire votre charge et jetez son manteau à la royale. » Lequel à l'instant, revêtu d'un chaperon et du grand collier de l'Ordre dont il est honoré, partit de son siège entaillé dans les marches de l'estrade du mausolée, ayant ledit manteau sans être ni plié ni étalé sur ses bras, et arrivé très lentement au bord du haut du caveau l'y jeta, puis se retira. » Il est à remarquer que le roi d'Armes cria : « Monsieur le maréchal de Bellefonds », etc., et : « Marquis de Montchevreuil », appelant le premier : « Venez, Monsieur », et le second, non, parce que ledit seigneur de Bellefonds étant maréchal de France est officier de la couronne, et non ledit sieur de Montchevreuil. Ce marquis ayant fait sa fonction, ledit roi d'Armes cria pour la troisième et dernière fois : « Maîtres d'hôtel de Madame la Dauphine, venez faire vos charges et rompez et jetez vos bâtons. » Lesquels vinrent, en manteaux jusques à terre et en collets, avec leurs bâtons en mains brisés (faits en sorte que lorsqu'on y donne un certain tour ils se cassent en deux et sont réservés pour ces lugubres céré-

monies) ; lesquels arrivés au bord du caveau les brisèrent et les y jetèrent. Ces bâtons, au reste, sont assez gros et longs jusques à l'épaule, en trois ou quatre endroits il y a des cercles de vermeil avec de pareilles fleurs de lys sur lesdits cercles, et sur le haut dudit bâton est posée perpendiculairement une double fleur de lys d'or ou de vermeil.

Lesquelles cérémonies achevées, toute l'assemblée sortit comme elle était entrée.

Ce sont là, sans conteste, de beaux spectacles, brillants ou grandioses. La vie de cour est une espèce d'opéra. Et qui n'y assistait pas, se trouvait bien à plaindre. Tous les yeux, et de tous les points de la France, étaient tournés de ce côté, vers cet Olympe dont la lueur s'apercevait de loin. Que n'eût pas fait M. Jourdain, que n'eût pas donné la comtesse d'Escarbagnas, pour y être admis ? Le financier Samuel Bernard qui paya de beaucoup de ses millions le bonheur de se promener un jour à Marly ne crut pas l'avoir acheté trop cher.

*
* *

Pour ceux qui vivaient à la cour, l'impression n'était pas tout à fait la même. Il est souvent fâcheux de voir l'opéra de trop près et de pénétrer dans les coulisses du théâtre. « La province, disait La Bruyère, est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paraît une chose

admirable ; si l'on s'en rapproche, ses agréments diminuent. »

Que de déboires, en effet, dans cette vie, en apparence si brillante ! C'est la vie en commun, presque la vie d'hôtel, avec tout ce qu'elle comporte de froissements, d'agacements et de dégoûts : c'est l'obligation de vivre entassés les uns sur les autres, constamment surveillés, espionnés : c'est une vie de perpétuelle contrainte, contrainte physique et morale à la fois ; c'est une vie qui est un défi perpétuel à l'hygiène, car la plupart des chambres concédées aux courtisans sont toutes petites, sans air, sans lumière, basses, les étages ayant été coupés en deux pour que le nombre des logements soit proportionné à celui des hôtes. Monseigneur même couche dans une chambrette qu'on appelle « le caveau » et qui n'a pas de fenêtre, mais seulement une porte ouvrant sur la pièce qui précède ; il préfère son caveau l'hiver, quoique l'air y manque, parce que là du moins il n'a pas trop froid. Encore un inconvénient de Versailles : ou bien des chambres si exiguës qu'on n'y peut respirer, ou bien des salles si vastes qu'aucun brasier ne les réchauffe. En 1695, le vin gèle sur la table du roi pendant ses repas.

Cela n'est rien ; cela ce sont les petites misères. Ce qui est insupportable, c'est précisé-

ment de vivre toujours en représentation, et c'est la monotonie toute mécanique de cette existence. « La mécanique de la cour », la « mécanique du lever et du coucher, du souper et de l'après-souper », « la mécanique de chez M^{me} de Maintenon », voilà des mots qui reviennent cent fois chez Saint-Simon, et il n'en pouvait employer de meilleurs pour caractériser la vie au château. Elle est un mécanisme qui fonctionne avec une régularité impitoyable, et disons-le mot, elle est une servitude, la plus dure servitude qui se puisse concevoir.

S'enfuir, s'isoler, se libérer pour quelques instants, tentation qu'éprouvent tous les courtisans de Louis XIV. Madame ne cesse de dire dans ses lettres combien elle est lasse de prendre ses repas en public, de ne pouvoir manger seule et à sa guise ; et M^{me} de Maintenon n'a pas de plus grand bonheur que de dîner en tête à tête avec une amie, sans même un laquais derrière elle, « la clochette sur la table ». Mais s'enfuir, s'isoler, est impossible ; le roi veille ; il note ceux qui s'absentent : « Il regardait à droite et à gauche à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartements, dans les jardins de Versailles... Il voyait et remarquait tout le monde, aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas même être vus. Il distin-

guait très bien en lui-même les absences de ceux qui étaient toujours à la cour, celles des passagers qui y venaient plus ou moins souvent ; les causes générales ou particulières, il les combinait et ne perdait pas la plus légère occasion d'agir à leur égard en conséquence. C'était un démérite aux uns, et à tout ce qu'il y avait de distingué, de ne pas faire de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, et une disgrâce sûre pour qui n'y venait jamais ou comme jamais. Quand il s'agissait de quelque chose pour eux : Je ne le connais point, répondait-il fièrement. Sur ceux qui se présentaient rarement : C'est un homme que je ne vois jamais ; — et ces arrêts-là étaient irrévocables. »

Il faut être présent ; il faut paraître aux heures habituelles et dans la tenue réglementaire, qu'on soit triste ou gai, eût-on enterré le matin le parent le plus proche, fût-on malade, épuisé. M^{me} de Saint-Simon apprend la mort de la comtesse de la Marck, une amie de toute sa vie ; elle la pleure amèrement : cinq ou six heures après, force lui est d'aller danser chez le roi, et elle danse, le cœur gros et les yeux rouges. M^{me} de Duras est obligée de venir à Marly et d'y danser presque aussitôt après la mort de son mari. Si souffrante que soit une femme, si « inté-

ressant » que son état puisse être, elle doit endosser le « grand habit », mettre un « corps ». Seule, M^{me} de Chevreuse, atteinte d'une grave maladie, obtient la permission de ne pas mettre de « corps » et de ne voir le roi qu'en particulier, chez M^{me} de Maintenon.

Le portrait que Saint-Simon a tracé du duc de La Rochefoucauld, fils de l'auteur des *Maximes*, dit bien ce qu'était la vie du parfait courtisan :

Si M. de La Rochefoucauld passa sa vie dans la faveur la plus déclarée, il faut dire aussi qu'elle lui coûta cher, s'il avait quelques sentiments de liberté. Jamais valet ne le fut de personne avec tant d'assiduité et de bassesse, il faut lâcher le mot, avec tant d'esclavage ; et il n'est pas aisé de comprendre qu'il s'en pût trouver un second à soutenir plus de quarante ans d'une semblable vie. Le lever et le coucher, les deux autres changements d'habits tous les jours, les chasses et les promenades du roi de tous les jours, il n'en manquait jamais, quelquefois dix ans de suite sans découcher d'où était le roi, et sur le pied de demander congé non pas pour découcher, car en plus de quarante ans il n'ajamais couché vingt fois à Paris, mais pour aller dîner hors de la cour et ne pas être à la promenade : jamais malade, et sur la fin rarement et courtement de la goutte. Les douze ou quinze dernières années, il prenait du lait à Liancourt, et un congé de cinq à six semaines. Quatre ou cinq fois en sa vie, il en a pris autant pour aller chez lui à Verteuil en Poitou, où il se plaisait fort, et où la dernière il ne fut pas huit jours qu'il fallut revenir, sur un courrier et un billet du roi qui lui mandait qu'il avait un anthrax, et qui par amitié et confiance le voulut auprès de lui.

Un « esclavage », c'est bien le mot, mais un

esclavage que malgré tout on accepte, qu'on aime en le maudissant. Si tous n'étaient pas aussi dociles que La Rochefoucauld, s'ils avaient parfois des velléités d'évasion, c'étaient de courtes velléités, ils revenaient vite. Les séjours volontaires que Saint-Simon a faits à la Ferté-Vidame n'ont jamais été de longue durée, et l'on voit bien qu'au fond la grande terreur pour lui comme pour tous, c'était d'être renvoyé de Versailles, c'était de recouvrer sa liberté. On s'ennuyait à Versailles, on y était malheureux ; mais quand on y avait mis le pied, on ne pouvait plus vivre ailleurs.

Comment expliquer cette contradiction ? L'expliquerons-nous par le prestige personnel du roi ou par la crainte qu'il inspirait ? Explication bien insuffisante. Le prestige personnel de Louis XIV, aux environs de l'année 1700, était loin d'être ce qu'il avait été vingt ou trente ans plus tôt ; et la preuve en est dans l'analyse clairvoyante, implacable, que Saint-Simon nous donne de toutes ses faiblesses. Quant à la crainte, il n'est pas besoin d'avoir beaucoup pratiqué ce même Saint-Simon pour savoir qu'elle n'a pu être la raison de son assiduité à la cour ; il était hardi, d'humeur frondeuse même, et nombre de ses contemporains lui ressemblaient. On ne réduit pas des Français en esclavage par la

crainte, ou l'on ne les y maintient pas longtemps ; et c'est pendant plus d'un demi-siècle que Louis XIV a tenu ses courtisans rassemblés autour de lui, empressés autour de lui. Il n'a pu apparemment y réussir qu'en flattant en eux un des plus puissants instincts de l'âme humaine. Quel est donc cet instinct que la vie de cour satisfaisait assez pour qu'en étant une prison le château de Versailles fût aussi un lieu de délices, pour qu'on s'y résignât à la servitude, pour qu'on y revînt toujours ?

Est-ce l'intérêt, la cupidité ? Un peu, sans doute. Le roi donne volontiers et volontiers on reçoit ses dons, on les recherche même, on se les dispute. On se dispute les places lucratives, les pensions, les largesses royales. La Rochefoucauld et beaucoup d'autres ont fait plus d'une fois payer leurs dettes par Louis XIV. Mais somme toute, on se ruine à la cour bien plus qu'on ne s'y enrichit ; c'est la vie de cour qui a forcé La Rochefoucauld et la plupart des courtisans à s'endetter. Un seul bal de cour coûte à Saint-Simon vingt mille livres pour sa toilette et celle de sa femme. Toutes les autres dépenses sont à l'avenant. En 1698, à ce camp de Compiègne où la cour vient visiter l'armée, et où durant quelques jours ce ne sont que revues, simulacres d'assauts, et surtout banquets, le roi

donne cent mille livres au maréchal de Boufflers qui commandait en chef : la belle affaire et le beau profit alors que pendant toute la durée des fêtes le maréchal a tenu table ouverte et dépensé des millions !

Non, l'intérêt, l'amour de l'argent, n'est pas toute l'âme du courtisan. Pour que son esclavage lui parût acceptable, pour que même il lui fût cher, il a fallu qu'un autre instinct cent fois plus fort, le plus fort de tous peut-être et en tout temps et principalement en ce temps-là, y trouvât son compte ; et l'on sent bien que cet instinct-là n'est autre que le besoin de paraître, de primer, que cet instinct n'est autre que l'orgueil. Il a fallu que Louis XIV eût l'art de faire de la servitude imposée à ses courtisans un honneur encore plus qu'un profit, qu'il sût faire des moindres fonctions remplies à ses côtés, je dis même des plus humiliantes et des plus ridicules, des « distinctions » pour ceux qui les remplissaient ; il a fallu qu'en se subordonnant toute sa cour il marquât dans cette subordination même d'innombrables degrés, du haut desquels on vît toujours quelqu'un au-dessus de sa tête, mais toujours aussi quelqu'un sous ses pieds, où l'on eût toujours quelqu'un à envier et, si possible, à dépasser, et toujours quelqu'un à mépriser et à refouler ; il a fallu qu'à la cour tout fût disposé

de façon à flatter la vanité, à irriter l'orgueil, à le tenir en éveil, sans cesse sur le qui-vive pour la défense des prérogatives acquises et sans cesse aux aguets pour la conquête de prérogatives nouvelles ; il a fallu, en un mot, que la vie de cour donnât d'inépuisables satisfactions à cet esprit d'inégalité, qui était dans l'ancienne France le fondement même de la vie sociale.

On ne saurait prétendre que l'esprit d'inégalité ait entièrement péri avec l'ancien régime et qu'il n'en reste aucune trace dans la société d'aujourd'hui. Les étrangers disent que la vanité est inhérente au caractère français ; nous pourrions leur répondre avec tranquillité qu'elle est inhérente à la nature humaine. Il ne serait pas difficile de montrer qu'en tout pays du monde et jusque dans ceux qui parlent le plus d'égalité, l'homme ne renonce jamais à la joie pure d'humilier son prochain le plus possible, et que la vanité saura toujours où se prendre. Encore est-il vrai qu'elle a moins d'occasions de triomphe dans un régime égalitaire comme le nôtre, où la loi, l'organisation de la société, au lieu de favoriser ce besoin de se distinguer, le contrarie à chaque instant et de tant de manières. Plus de castes, plus de privilèges réservés à la naissance ; ou du moins, s'il en reste, si peut-être il n'est pas inutile d'être fils de ministre ou gendre de

sénateur, tout le monde peut devenir sénateur ou ministre. Il y a des chefs et des subordonnés, cela va de soi ; mais point de subordonné qui ne puisse aspirer à être chef à son tour. Il y a des riches et des pauvres ; mais en donnant bien des avantages, la richesse ne donne pas un seul droit, et nul pauvre n'est tenu de céder le pas au millionnaire qu'il croise dans la rue. Et surtout, si l'inégalité n'est pas tout à fait supprimée, si elle subsiste dans la société parce qu'elle subsiste et subsistera éternellement dans la nature, parce qu'il y a et y aura éternellement des forts et des faibles, des êtres intelligents et des sots, du moins y a-t-il aujourd'hui très peu de signes extérieurs, visibles et indiscutables, de l'inégalité sociale. Sauf dans les cérémonies publiques et pour quelques fonctionnaires, les rangs sont confondus ; sauf pour quelques professions, le costume de tous est le même.

Il en allait bien autrement au siècle de Louis XIV, alors que la société était une hiérarchie, une pyramide, et que la vie sociale n'était qu'inégalités, inégalités sanctionnées par la loi et affirmées à tous les yeux par une foule de différences et jusque dans le vêtement. Il en allait bien autrement, en particulier, à la cour, la cour étant elle-même, au sommet de cette hiérarchie une petite société hiérarchisée à l'infini, la cour

n'existant que par cet esprit d'inégalité qui en était l'âme, la vie de cour n'étant pour ainsi dire qu'une exaltation de l'esprit d'inégalité.

On s'en rendrait compte en étudiant les complications de l'étiquette à Versailles, et les innombrables conflits d'amour-propre auxquels elle donnait naissance.

L'étiquette de cour, c'est le règlement de la parade quotidienne qui se déroule au château, c'est le code qui prévoit tous les événements grands ou petits, toutes les circonstances imaginables de la vie de cour, et qui pour chacune d'elles détermine d'avance le lieu et le décor de la scène, le nom ou le titre des acteurs, leur rôle, leurs attributions, leur parure, leurs attitudes, leur place. C'est la consécration officielle des inégalités qui sont entre eux ; c'est la multiplication sans fin des « distinctions » qui peuvent émouvoir leur vanité et les rendre jaloux les uns des autres ; c'est le répertoire des mille petits moyens inventés pour tenir leur vanité en haleine, et pour les mieux asservir en faisant de leur asservissement même le triomphe de leur vanité ; c'est l'œuvre d'un metteur en scène tout à fait remarquable, et de quelqu'un qui connaissait à fond le cœur humain.

L'étiquette a tout prévu, depuis le lever du roi jusqu'à son coucher et depuis la naissance jus-

qu'à la mort ; elle a tout réglé, depuis les prérogatives des officiers de la bouche ou des apothicaires du roi jusqu'à celles des ambassadeurs, des souverains étrangers, voire même de Dieu. Car Dieu lui-même n'a au château de Versailles que des droits bien définis, et lorsque quelque grand de la terre est à l'agonie, lorsque le prêtre arrive portant le viatique, le roi va au-devant de lui, il va recevoir Dieu jusqu'au pied de l'escalier, jusque-là, mais pas plus loin.

On ne se figure pas avant d'avoir lu Saint-Simon à quel point l'étiquette était minutieuse et compliquée, combien la vie de cour comportait de rangs et de droits divers ; encore est-il loin de tout dire, souvent il néglige d'entrer dans le détail, tant ce sont là des choses qui lui semblent connues de tous et inutiles à préciser.

Les prérogatives que distingue l'étiquette se divisent en trois grandes classes : celles qui sont attachées à la naissance, celles qui sont inséparables de la fonction, celles enfin qui sont pure faveur royale, octroyée quand et comme il plaît au roi.

Commençons par ces dernières. Saint-Simon en énumère quelques-unes, les principales, dans une page qui est à citer, car elle éclaire et justifie tout ce que je dis ici de la vie de cour et du principe sur lequel elle se fonde :

Les fêtes fréquentes, les promenades particulières à Versailles, les voyages, furent des moyens que le roi saisit pour distinguer et mortifier en nommant les personnes qui à chaque fois en devaient être, et pour tenir chacun assidu et attentif à lui plaire. Il sentait qu'il n'avait pas à beaucoup près assez de grâces à répandre pour faire un effet continuel. Il en substitua donc aux véritables d'idéales, par la jalousie, les petites préférences qui se trouvaient tous les jours et pour ainsi dire à tous moments par son art, les espérances que ces petites préférences et ces distinctions faisaient naître, et la considération qui s'en tirait. Personne ne fut plus ingénieux que lui à inventer sans cesse ces sortes de choses. Marly dans la suite lui fut en cela d'un plus grand usage, et Trianon, — où tout le monde à la vérité pouvait lui aller faire sa cour, mais où les dames avaient l'honneur de manger avec lui et où à chaque repas elles étaient choisies ; — le bougeoir, qu'il faisait tenir tous les soirs à son coucher par un courtisan qu'il voulait distinguer, et toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvaient, qu'il nommait tout haut au sortir de sa prière. Le justaucorps à brevet fut une autre de ces inventions. Il était bleu doublé de rouge avec les parements et la veste rouges, brodé d'un dessin magnifique or et un peu d'argent, particulier à ces habits. Il n'y en avait qu'un nombre, dont le roi, sa famille et les princes du sang étaient ; mais ceux-ci, comme le reste des courtisans, n'en avaient qu'à mesure qu'il en vaquait. Les plus distingués de la cour par eux-mêmes ou par la faveur les demandaient au roi, et c'était une grâce que d'en obtenir.

L'honneur d'être admis dans la chambre du roi les jours où il a pris médecine, honneur extrêmement recherché, est également de ceux qui ne s'obtiennent que par grâce.

Il est d'autres honneurs, en revanche qu'on a

par droit de naissance, et là tout se complique terriblement, car il y a bien des degrés dans la noblesse, et autant de degrés par suite dans les honneurs que la naissance confère. Les uns sont communs à tous les nobles, d'autres n'appartiennent qu'au roi, d'autres qu'aux enfants de France, d'autres qu'aux princes du sang, d'autres qu'aux ducs et pairs, d'autres qu'aux princes étrangers, d'autres qu'aux gens titrés, d'autres qu'aux « gens de qualité » (étage au-dessous) ; d'autres sont abandonnés aux « gens de condition » (dernier étage).

Quelques exemples. L'usage est de « draper » à la mort d'un parent ou d'un membre de la famille royale, c'est-à-dire de voiler les murs des appartements avec des tentures de deuil. Mais seul le roi drape en violet, le reste de la cour drape en noir ; les cardinaux ont essayé de se « distinguer » en prenant le violet, le roi le leur a formellement défendu, et ils s'en tirent en ne drapant plus d'aucune manière. Pour les visites de condoléance, les hommes ne mettent le manteau et les femmes la mante, que si c'est le roi ou un enfant de France qui est en deuil et qui reçoit les visites. Il n'y a que la reine ou les filles de France dont le cercueil doive être gardé par des dames. Il n'y a que les ducs qui, à l'enterrement d'un fils de France ou d'un prince du

sang, aient le droit de recevoir le goupillon des mains de l'huissier et d'avoir un « carreau » pour s'agenouiller près du corps. Chez le roi, il n'y a que les rois, les reines et Monsieur qui aient un fauteuil, et que les duchesses qui aient un tabouret. Il n'y a que la reine, les filles et petites-filles de France, les princesses du sang ou les duchesses, dont la robe de veuve soit bordée et doublée d'hermine et qui arborent le couvre-chef : « C'est une coiffure singulière, basse, de simple toile de Hollande, qui enveloppe la tête sans rien autre par-dessus, qui tombe amplement sur les épaules qu'elle enveloppe aussi, et qui est fort longue, mais plus courte de beaucoup que la queue herminée de la robe, et dont la longueur est proportionnée sur celle de la queue. La queue de la reine est de onze aunes, les filles de France en ont neuf, les petites-filles de France sept, les princesses du sang cinq, les duchesses trois. »

Troisième et dernière espèce de prérogatives : celles qui sont attachées soit à la fonction, — comme pour le capitaine des gardes le droit de porter un bâton d'une forme spéciale, — soit tout ensemble à la fonction et à la naissance, comme le droit pour certains officiers de la couronne, de même que pour certains nobles, de monter dans

les carrosses du roi, et pour eux et leurs femmes celui de pénétrer en voiture jusque dans la cour royale, tandis que les autres courtisans doivent descendre de carrosse dans l'avant-cour et faire le reste du chemin à pied ou en chaise. De même encore, le « service », c'est-à-dire l'honneur de présenter la chemise au roi ou aux enfants de France lorsqu'ils se lèvent ou se couchent, honneur qui peut revenir au premier gentilhomme de la chambre ou au grand chambellan, mais qui appartient en même temps à Monsieur et autres enfants de France ou princes du sang, et qui leur revient de droit s'ils sont là.

Pendant la promenade du roi dans les jardins de Marly, la pluie se met à tomber et mouille son chapeau ; un « porte-manteau » en apporte vite un autre, que le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, présente au roi ; mais M. de La Rochefoucauld proteste et se fâche : en sa qualité de grand veneur, c'est lui qui dans les jardins de Marly devait présenter le chapeau.

*
* *

Il résulte de là, d'abord, qu'il y avait au siècle de Louis XIV un métier encore plus difficile que celui de roi, et c'était le métier de maître des

cérémonies, d'introducteur des ambassadeurs, ou simplement d'huissier. Il fallait être très fort pour ne commettre aucune confusion, aucun impair. Saint-Simon en cite d'assez plaisants. Certain jour, un huissier, oubliant ou ignorant que Lauzun a les grandes entrées, va le tirer par la manche et l'oblige à sortir de la chambre du roi ; Lauzun rougit de dépit, mais étant « peu sûr du roi », il sort en silence, à la grande joie de ses ennemis qui ont vu la méprise et s'en divertissent. Une autre fois, la scène est chez la duchesse de Berry ; sa mère, la duchesse d'Orléans, se présente, et l'huissier, « étourdi et neuf », lui ouvre les deux battants de la porte, ce qui ne doit se faire que pour les fils ou les filles de France ; la duchesse de Berry devient cramoisie, elle tremble de colère ; cet excès d'honneur pour sa mère lui semble une offense pour elle-même, et elle chasserait l'huissier, si la bonne M^{me} de Saint-Simon n'intervenait.

Saintot (*introducteur des ambassadeurs*) en fit bien une autre. Heemskerke, ambassadeur de Hollande, avait amené sa femme et sa fille. Sa femme eut son audience publique de M^{mo} la duchesse de Bourgogne, assise au milieu du cercle, à la droite de la duchesse du Lude, chacune sur leur tabouret comme c'est l'usage. En arrivant, reçue en dedans de la porte par la dame d'honneur, elle la mena par la main à M^{me} la duchesse de Bourgogne, à qui elle baisa le bas de la robe, et dont tout de suite elle fut baisée, comme cela est de droit pour toutes les femmes titrées. En

même temps, elle présenta sa fille qui l'avait suivie avec Sainctot, dont c'est la charge. La fille baisa le bas de la robe, et tout aussitôt se présenta pour être baisée. M^{me} la duchesse de Bourgogne étonnée hésite, la duchesse du Lude fait signe de la tête que non ; Sainctot n'en fait pas à deux fois, et hardiment pousse la fille de la main, et dit à M^{me} la duchesse de Bourgogne : « Baisez, Madame, cela est dû. » A cela (et le tout fut fait en un tour de main), M^{me} la duchesse de Bourgogne, jeune, toute neuve, embarrassée de faire un affront, eut plus tôt fait de déférer à Sainctot, et sur sa périlleuse parole la baisa. Tout le cercle en murmura tout haut, et femmes assises, et dames debout, et courtisans. Le roi qui survient toujours à ces sortes d'audiences pour faire l'honneur à l'ambassadrice de la saluer et ne la recevoir point chez lui, n'en sut rien dans cette foule.

Au partir de là, l'ambassadrice alla chez Madame. Même cérémonie et même entreprise pour la fille. Madame, qui en avait reçu tant et plus en sa vie, voyant la fille approcher son minois, se recula très brusquement. Sainctot lui dit que M^{me} la duchesse de Bourgogne lui venait de faire l'honneur de la baiser : « Tant pis ! répondit Madame fort haut, c'est une sottise que vous lui avez fait faire, que je ne suivrai pas. » Cela fit grand bruit ; le roi ne tarda pas à le savoir. Sur-le-champ il envoya chercher Sainctot, et lui dit qu'il ne savait qui le tenait de ne pas le chasser et lui ôter sa charge ; et de là lui lava la tête d'une manière plus fâcheuse qu'il ne lui était ordinaire quand il réprimandait.

Une autre et plus importante conséquence des complications de l'étiquette, c'est naturellement d'entretenir entre les courtisans une émulation incessante, un incessant désir d'empiéter sur les

droits d'autrui, de s'élever aux honneurs qui appartiennent à d'autres. La vie de cour est une bataille de tous les jours, de toutes les heures, et et il va sans dire que c'est ce qui en fait le charme. Saint-Simon lui-même est le plus beau cas de cette maladie d'orgueil que Louis XIV entretenait si soigneusement chez ses courtisans. Qu'est-ce qui le retient à la cour, lui, le petit duc rageur, l'éternel mécontent ? C'est, dans une certaine mesure, l'ambition, l'espoir de devenir premier ministre à la mort de Louis XIV ; c'est son insatiable curiosité, les exigences de son génie qui ne lui permettent pas de quitter le théâtre avant la fin de la pièce ; mais plus que tout le reste, et pour en douter il faudrait n'avoir rien lu de lui, c'est cet orgueil du rang que la vie de cour exaspère et met constamment à l'épreuve, c'est son besoin, comme le disait si bien Louis XIV, « d'étudier les rangs et de faire des procès à tout le monde ». Son œuvre est pleine du souvenir de ces procès-là ; il ne cessait de batailler pour la défense de la dignité ducale, rédigeant mémoire sur mémoire, déployant une science que le maître des cérémonies eût pu lui envier, affirmant le droit des uns, dénonçant les usurpations des autres. Ah ! certes, il n'avait pas le temps de s'ennuyer. Il pestait, il rageait, mais ne s'ennuyait pas. On ne devinerait pas le moyen

qu'il avait imaginé pour mettre un terme aux empiétements, pour sauvegarder le précieux principe d'inégalité. Le moyen est longuement exposé dans un opuscule que Faugère a publié parmi ses *Ecrits inédits*, et qui est intitulé : *Bâtons à mettre en usage*. Il ne s'agit point de bâtons pour rosser ceux qui empiètent sur les droits des ducs, mais de cannes d'ivoire, à poignée d'or ou d'argent ou d'argent et d'or, cannes destinées au roi, aux princes, aux seigneurs, qui seraient différentes selon le rang du possesseur, et deviendraient le témoignage matériel, le symbole palpable et visible de sa dignité. Il a même dessiné en marge une de ces cannes pour rendre l'explication plus claire.

Son cas n'est pas unique. Il n'était personne à la cour qui ne fût comme lui en proie aux tourments de l'orgueil, comme lui ardemment préoccupé de misérables questions de préséance. Ses *Mémoires* en font foi et presque à chaque page. Voici, à l'enterrement du duc de Bourgogne, les évêques qui murmurent et réclament des chaises à dos, le carreau et le goupillon, au mépris des droits les plus sacrés ; voici, à la mort du prince de Conti, son parent, M. le Duc, qui se met en tête de faire garder le corps par des ducs, et qui, pendant l'office funèbre, fait

mine de refuser le fauteuil à ces mêmes ducs, sur quoi tous déclarent qu'ils s'en iront, et il faut qu'on aille en hâte leur chercher des fauteuils. Voici Vaudemont qui, alléguant de vieilles blessures, s'habitue peu à peu à s'asseoir, et même devant le duc de Bourgogne, sur une chaise à dossier réservée à la duchesse de Bourgogne et à laquelle elle seule a droit, et il faut que le roi parle pour le déloger du siège usurpé. Voici la princesse d'Harcourt qui, à une réception d'ambassadeur, veut prendre le pas sur les duchesses ; l'une d'elles résiste ; la princesse, grande et forte femme, la prend des deux mains, la fait pirouetter et se met à sa place. Et voici que le carrosse de M^{me} de Mantoue se rencontre à la seconde porte du Palais royal avec celui de la duchesse de Montbazon, et veut le contraindre à reculer :

M^{me} d'Elbeuf (*filles de M^{me} de Mantoue*) envoya un gentilhomme dire à M. de Montbazon que c'était M^{me} de Mantoue qui le priait de reculer. M. de Montbazon répondit que, s'il était seul, il le ferait avec grand plaisir, mais qu'il était avec M^{me} de Montbazon, et qu'il ne savait pas que M^{me} de Mantoue eût aucun droit sur elle. Un moment après, le même gentilhomme revint lui dire que M^{me} de Mantoue ne cédait qu'à l'électeur de Bavière qui était lors à Paris, ... et qu'il vît donc ce qu'il voulait faire. M. de Montbazon répondit sagement que c'était à sa maîtresse à voir si elle voulait livrer combat, parce qu'il n'était pas résolu à reculer, qu'il avait beaucoup de respect pour

M^{mes} d'Elbœuf et de Mantoue, mais nulle disposition à leur céder aucun rang

Là-dessus, chamaillis entre les cochers et quelques injures, M^{me} d'Elbeuf, la tête à la portière, criant qu'on fit reculer, et M. de Montbazou qui allait mettre pied à terre et donner cent coups à quiconque oserait approcher. Enfin, à la faveur de la largeur de la route et aux dépens des petites boutiques le long des murs, les deux carrosses passèrent en se frôlant, et finirent la ridicule aventure.

On trouve dans les *Ecrits inédits* une autre rencontre de deux carrosses, celui de M^{me} de Beringhen et de M^{me} de Brissac ; ni l'une ni l'autre ne veut céder le pas ; leurs laquais échangent des coups de poing : « Midi sonne, une heure, deux heures. Les dames envoient chercher des petits pains au premier boulanger, résolues de coucher là. » Un valet alla enfin avertir le vieux Beringhen qui donna tort à sa fille.

Saint-Simon conte de ces historiettes qui se rapportent au règne de Louis XIII, et il est clair, en effet, que l'orgueil du rang n'a pas attendu pour naître que Louis XIV fût roi de France. Mais on voit avec quel soin celui-ci l'a cultivé, développé chez les grands, et quel parti il en a tiré, multipliant pour eux les occasions de se jalouser, et les habituant à le regarder comme le dispensateur de toute grâce, comme celui qui à son gré et selon son humeur maintenait les droits anciens ou les modifiait, comme celui qui

tranchait en dernier ressort toute querelle de préséance et toute question d'étiquette. Il a réussi de la sorte à les retenir auprès de lui et à se faire une cour dont la splendeur était sans égale. Mais il a du même coup contribué à diminuer l'aristocratie du royaume, à l'affaiblir et à la séparer de la nation. Saint-Simon, qui ne lui pardonne pas d'avoir enlevé aux ducs quelques-unes de leurs prérogatives honorifiques pour les transférer aux princes du sang ou aux « légitimés », l'accuse d'avoir par là ruiné la monarchie. Pur enfantillage. Si Louis XIV a préparé la ruine de la monarchie, ce n'est point en ne respectant pas l'étiquette, c'est au contraire en lui donnant trop d'importance, c'est en exaltant la vanité de ses courtisans, c'est en les enivrant de vaine gloriole, et en faisant de la noblesse, jadis si fière de son rôle social, la plus frivole des sociétés mondaines.

En vain Bossuet tonnait dans la chaire ; « l'honneur du monde » était l'idole de la cour et l'âme de la vie de cour.

Voilà pourquoi une pauvre abbaye située à quelques kilomètres de Versailles, où des religieuses et des solitaires vivaient dans l'humilité, le renoncement et la pénitence, semblait comme un vivant reproche à toutes ces folies d'orgueil ; voilà pourquoi Louis XIV ne put

supporter qu'en face de Versailles il y eût Port-Royal des Champs, et pourquoi un jour, après avoir fait démolir l'église, le couvent, la maison des hôtes, il fit même violer les sépultures et jeter au vent les cendres de ces austères et sublimes chrétiens.

MŒURS DE LA VIEILLE FRANCE

On voudrait s'arrêter devant tous les portraits que Saint-Simon a peints ; ils sont pour le lecteur une source inépuisable de jouissances, tant ils sont vivants et tant ils sont divers. Ils sont divers à la fois par les traits du modèle et par les procédés du grand peintre, dont l'art se renouvelle sans cesse comme pour égaler l'infinité variété de la vie. Beaucoup de ces portraits sont de véritables biographies, des études complètes qui expriment en même temps la personne physique et l'être moral, et où il se montre aussi pénétrant psychologue que minutieux réaliste ; tels, par exemple, les portraits fameux de Fénelon, du duc d'Antin, du maréchal de Villars, du chancelier d'Aguesseau, de la princesse des Ursins, et, bien entendu, ceux du roi et de ses enfants ou petits-enfants. D'autres, qui ne sont pas les moins amusants ni les moins expressifs, sont tracés en trois coups de pinceau ; mais c'est le coup de pinceau de

Rembrandt, avec ça et là une pointe d'outrance comique, la touche caricaturale qui accuse le trait essentiel d'une figure ou d'un caractère :

M^{me} de Montchevreuil « était une grande créature, maigre, jaune, qui riait niais, et montrait de longues et vilaines dents, dévote à outrance, d'un maintien composé, et à qui il ne manquait que la baguette pour être une parfaite fée. »

Le premier président Harlay : « Pour l'extérieur, un petit homme vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobee, mais qui, fixés sur un client ou sur un magistrat, étaient pour le faire rentrer en terre ; un habit peu ample, un rabat presque d'ecclésiastique et des manches plates comme eux, une perruque fort brune et fort mêlée de blanc, touffue, mais courte, avec une grande calotte par-dessus. Il se tenait et marchait un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, et rasait toujours les murailles pour se faire faire place avec plus de bruit, et n'avancait qu'à force de révérences respectueuses et comme honteuses à droite et à gauche, à Versailles. »

« M^{me} de Castries était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite, mais bien prise, et aurait passé dans un médiocre anneau ; ni derrière, ni gorge, ni menton ; fort laide, l'air toujours en peine et étonné ; avec cela une physionomie qui éclatait d'esprit et qui tenait encore plus parole .»

La maréchale de Luxembourg « ressemblait d'air, de visage et de maintien, à ces grosses vilaines harengères qui sont dans un tonneau avec une chaufferette. »

Le maréchal d'Huxelles : « Un grand et assez gros homme, tout d'une venue, qui marchait lentement et comme en se traînant,... une grosse tête sous une grosse perruque,... un grand chapeau clabaud toujours sur ses yeux, un habit gris. »

La princesse de Montauban, « fort laide, pleine de blanc, de rouge et de filets bleus pour marquer les veines, de mouches, de parures et d'affiquets, quoique déjà vieille. »

Le marquis de Pompadour, dont la figure « était toute faite pour être crieur d'enterrement. »

Rion, « gros garçon court, joufflu, pâle, qui ne ressemblait pas mal à un abcès. »

La maréchale de Villeroy, « extrêmement petite,... d'une grosseur tellement démesurée qu'à peine pouvait-elle se remuer. Ses bras étaient plus gros qu'une cuisse ordinaire, avec un petit poignet et une petite main au bout la plus jolie du monde. Le visage exactement comme un gros perroquet, et deux gros yeux sortants qui ne voyaient goutte. Elle marchait aussi comme un perroquet. »

Entre tant de portraits si variés, si curieusement individuels, il doit pourtant exister des ressemblances, des traits communs, de ceux qui n'appartiennent pas seulement à un individu, mais à une époque, et qui caractérisent une génération humaine, une société, une race. Il est vrai que Saint-Simon a peint très rarement la province, la bourgeoisie, et encore moins le peuple ; il n'a guère vu que le beau monde de Versailles, et les courtisans n'étaient pas toute la France.

Mais enfin ils en faisaient partie, ils en étaient la partie brillante ; ils sont bien des représentants de la vieille France, des Français assez différents de nous, quoique nous puissions aisément reconnaître en eux, à leurs défauts comme à leurs qualités, des hommes de notre race. Et après avoir remarqué tout d'abord ce qui frappe le regard en approchant d'eux, l'orgueil de la naissance et du rang, la vanité excessive et puérile que Louis XIV sut si bien exploiter pour les asservir, voici qu'une seconde impression se dégage : on est surpris et amusé de voir combien cette humanité d'autrefois était robuste et rude encore ou grossière même sous son faste, combien elle était hardie, aventureuse et gaie, combien, en d'autres termes, cette vieille France était jeune.



On mourait, je n'essaie pas de le nier, au temps de Louis XIV et de Saint-Simon, et quelquefois même à la fleur de l'âge. La petite vérole faisait des rafles terribles et marquait ceux qu'elle ne tuait pas. La phtisie n'était pas inconnue, bien qu'elle fît alors beaucoup moins de ravages en France qu'en Angleterre ; on l'appelait, comme on l'appelle encore de

l'autre côté de la Manche, la « consommation », ou bien l'on disait de ceux qu'elle atteignait qu'ils étaient « pulmoniques ». Nous entrevoyons chez Saint-Simon quelques-unes de ces touchantes victimes vouées à une mort prématurée, la duchesse de la Feuillade, la duchesse de Berwick, profils perdus, ombres légères qui ne font que traverser le théâtre et soudain disparaissent. Je n'oublie pas non plus que les femmes d'alors se plaignaient d'avoir des « vapeurs », mal assez mystérieux, à peu près même chose, j'imagine, que ce que les Françaises du ^{xx}^e siècle appellent « avoir mal aux nerfs », mal peu grave, dont on souffre surtout quand on a envie de se faire envoyer aux eaux ou de se faire donner par son mari une parure nouvelle. Ce qui est certain, c'est que les « vapeurs » n'empêchaient pas les contemporaines de Saint-Simon de vivre très longtemps. On est frappé en lisant ses *Mémoires* du grand nombre d'octogénaires des deux sexes qu'il nous présente. J'ai déjà rappelé qu'il a, quant à lui, vécu quatre-vingts ans, sa mère quatre-vingt-cinq, son père quatre-vingt-six. Que de fois dans ses portraits reparaissent des chiffres semblables ou même plus élevés, et des phrases comme celles-ci : Il ou Elle mourut à quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix ans, « avec toute sa tête, toute

sa santé comme à quarante », — « la tête aussi bonne qu'à quarante ».

Il fallait bien qu'ils fussent robustes, ces Français du xvii^e siècle, pour vivre à Versailles dans les conditions anti-hygiéniques que j'ai indiquées, et pour résister aux soins de leurs médecins, aux saignées et aux purgations dont ils faisaient si grand abus, aux remèdes extravagants alors en usage, entre autres ces « bouillons de vipère » que M^{me} de Sévigné voyait M^{mo} de la Fayette avaler docilement. Des gens que les médecins du xvii^e siècle n'arrivaient pas à tuer étaient des gens solides. Et ils n'avaient pas affaire qu'aux médecins ; ils avaient recours à des empiriques qui les empoisonnaient de cent élixirs, les manipulaient et les torturaient de cent façons. Les plus hauts personnages s'adressaient à des charlatans, à Garus, à Caretti, à frère Jacques toujours encapuchonné de gris. Louis XIV lui-même, dans les derniers jours de la maladie qui l'emporta, fut soigné par un provençal nommé Lebrun, « une espèce de manant », dit Saint-Simon, qui se piquait de guérir la gangrène en un clin d'œil. Parfois le médecin ou le charlatan réussissait à tuer son client ; mais ils y avaient de la peine, et plus ordinairement le client en réchappait. La race était saine et vigoureuse, rompue à tous les

exercices violents, à tous les sports : mail, paume, équitation, chasse à courre. A quatre-vingts ans, le maréchal de Duras dressait des chevaux ; à quatre-vingt-dix, Lauzun faisait « cent passages » au bois de Boulogne sur un poulain qui n'avait pas encore été monté, et surprenait les spectateurs par son adresse et sa fermeté.

Cette belle santé se retrouve dans la vie morale du même siècle ; elle est dans les esprits autant que dans les corps. Il n'y eut jamais d'esprits mieux portants que celui d'un Saint-Simon, d'un Bossuet, ou d'une M^{me} de Sévigné. Nulle trace de malaise, d'inquiétude, de désordre sentimental ; point de subtils et morbides raffinements. Mais si l'on ne s'en tient pas à ces modèles accomplis de l'esprit français au temps de Louis XIV, si l'on embrasse du regard l'ensemble de la société aristocratique, il pourra sembler qu'elle manquait tout de même un peu trop de raffinement, qu'elle était encore assez rude et imparfaitement dégrossie. A la vigueur du tempérament correspondaient une extrême violence des passions, et une grossièreté de langage et de manières qui surprend, quand on est habitué à se figurer la belle société de Versailles d'après les oraisons funèbres de Bossuet, les tragédies de Racine ou les tableaux de Le Brun. Il est probable que d'une façon géné-

rale nous nous représentons cette société sous des couleurs passablement fausses ; nous la croyons plus solennelle, plus compassée et plus élégante qu'elle ne l'était réellement. Nous prêtons aux courtisans de Louis XIV les grâces exquisés de leurs petits-fils, des courtisans de Louis XV ou de Louis XVI, d'un prince de Ligne ou d'un chevalier de Boufflers. C'est une méprise. Peut-être y avait-il plus d'honnêteté foncière chez un courtisan de Louis XIV, cela est possible, cela n'est pas sûr. Mais certainement il était bien éloigné d'être une de ces délicates plantes de serre chaude que le xviii^e siècle a produites, une de ces créatures compliquées, affinées à l'excès et si délicieusement artificielles, qui peuplaient le salon de M^{me} du Deffand ou la cour de Marie-Antoinette.

Les courtisans de Louis XIV ont, selon le mot de Saint-Simon, « l'air fort noble », c'est-à-dire du faste et de la hauteur. Ils ont un code du savoir-vivre et des convenances auquel ils se conforment, et auquel il est nécessaire de se conformer pour frayer avec eux, pour n'être pas qualifié de manant ou de pied-plat. Saint-Simon en fournit une curieuse preuve. Un fripon entreprend certain jour de se faire passer en province pour le marquis de Ruffec, le propre fils de Saint-Simon, et tout d'abord il y réussit, fait

des dupes ; on l'invite. Dinant chez un grand seigneur qui commandait la place de Bayonne, il commet la faute de manger des olives en les prenant avec sa fourchette : c'en est fait, le faux marquis de Ruffec s'est trahi ; le commandant se lève de table et le fait arrêter. Mais ce code du savoir-vivre et des bienséances aristocratiques comporte de singuliers usages, ou tolère de singuliers écarts. On ne saurait être un gentilhomme si l'on mange ses olives avec une fourchette ; on en peut être un, par contre, et avoir « l'air fort noble », tout en s'enivrant chaque soir. La chose est fréquente à Versailles ; l'exemple vient de haut, puisque la famille royale même le donne, puisque le duc d'Orléans, sa femme, sa fille la duchesse de Berry, boivent « à perdre connaissance », et que la charmante duchesse de Bourgogne elle-même n'est guère plus sobre. L'exemple vient de haut, et il est suivi. Tous les Vendôme s'enivrent, y compris le grand prieur qui ne s'est jamais couché le soir pendant trente ans que porté au lit comme une masse inerte par ses laquais, y compris M^{me} de Vendôme qui meurt à quarante-et-un ans « pour s'être blasée de liqueurs fortes dont elle avait un cabinet rempli ». Dira-t-on que Saint-Simon exagère et calomnie ? Mais nous avons pour contrôler son témoignage, sur ce point comme sur

beaucoup d'autres, ceux de La Bruyère, de Bussy-Rabutin, de Courtils de Sandras, de M^{me} de Caylus. A propos de la maréchale d'Albret, qui avait été jadis la protectrice de M^{me} de Maintenon, M^{me} de Caylus, nièce de cette dernière, raconte ceci : « Je me souviens d'avoir ouï conter que, se regardant au miroir et se trouvant le nez un peu rouge, elle dit à elle-même : Mais où est-ce que j'ai pris ce nez-là ? Et M. Matha de Bourdeille de répondre à mi-voix : Au buffet. »

La rudesse qui est dans les âmes et dans les mœurs se manifeste, du reste, de beaucoup d'autres manières. Un mariage à la cour ne s'accomplit pas sans un cérémonial que Saint-Simon expose en détail, et qui paraîtrait aujourd'hui d'une étrange indécatesse. Pour un rien on en vient aux mains ou à des échanges d'injures comme entre portefaix. Le vocabulaire de la bonne compagnie est souvent d'une franchise ou d'une crudité qui déconcerte, et l'aimable M^{me} de Sévigné a des expressions qui font tressaouter le lecteur. Lauzun, querellant M^{me} de Montespan, use de vocables dont Saint-Simon, peu bégueule, n'ose transcrire que la première lettre. Même brutalité souvent dans les actes. Lauzun encore, amoureux de M^{me} de Monaco et croyant avoir à se plaindre d'elle, la trouve

dans la chambre de Madame, assise sur le parquet, une main étalée à terre ; il s'approche, fait de belles révérences, cause avec les dames qui sont là, tout en allant et venant plante son talon dans cette main ouverte, y fait une pirouette qui la broie à moitié, et s'en va, sans cesser de plaisanter et de rire. Marié avec Mademoiselle, il la bat et elle lui rend ses coups. La princesse d'Harcourt bat ses gens jusqu'au jour où une femme de chambre lui tient tête et l'assomme à moitié. Dans le salon de Marly, à la table de lansquenet, M. de Boisseuil jure « comme dans un tripot » ; dans ce même salon, « c'était plaisir, dit Saint-Simon, de voir M. d'Heudicourt couper au lansquenet et faire de brusques reculades de son tabouret à renverser ce qui l'importunait derrière et à leur casser les jambes, d'autres fois cracher derrière lui au nez de qui l'attrapait ». On crache ainsi jusque dans la chambre du roi, malgré les plaintes de la duchesse de Bourgogne.

Ne sont-ce là que de fâcheuses exceptions ? Les récits de Saint-Simon attestent du moins qu'elles étaient nombreuses. Et puis, pourra-t-on encore parler d'exceptions, ne faudra-t-il pas avouer qu'il y avait en effet bien de la grossièreté sous la magnificence de toutes ces grandes per-ruques, si l'on se rappelle ce qu'étaient Bapaume et M^{me} Panache ? M^{me} Panache était

une petite vieille fort laide, « une espèce de gueuse » et de folle, admise au souper du roi de même qu'à celui de Monseigneur et de Monsieur. Princes et princesses « se divertissaient à la mettre en colère », et elle « leur chantait pouille » pour les faire rire, quelquefois même fort sérieusement, leur disant les plus cruelles vérités et les plus basses injures ; ils se vengeaient en lui remplissant ses poches « de viandes et de ragoûts dont la sauce dégouttait tout le long de ses jupes ». Bapaume était pire : « un gros ivrogne de très mauvais cordonnier, d'un visage ridicule et fort bouffi ». Ce bouffon, « cet animal-là », entraît chez le roi quand bon lui semblait, et il avait de réjouissantes réparties, quoique toujours en langage de corps de garde. Il faut renoncer à dire quels gnobles divertissements Monseigneur prenait à ses dépens ; cela ne peut se traduire en style honnête, non plus que sa dispute en présence de Louis XIV avec la duchesse de Villeroy. On lira ces jolies choses, si on en a le courage, dans les *Écrits inédits*, et je ne sais ce qui étonnera le plus, des propos du bouffon ou de ceux de la duchesse.

■
* *

Il y a des compensations. Il y en a une d'abord

dans la force des caractères, dans l'humeur hardie, décidée, volontiers même aventureuse, de tant de gens que Saint-Simon nous fait connaître. La race était forte, et les conditions d'existence étaient éminemment propres à développer les énergies. Au xvii^e siècle, la vie est encore pleine de pittoresque et d'imprévu, pleine de hasards, auxquels s'ajoutent ceux du pouvoir arbitraire et les surprises de la lettre de cachet. La guerre recommence à peu près régulièrement au printemps de chaque année, et les grands seigneurs que nous voyons se pavaner dans la galerie des glaces sont les mêmes qui vont charger à Steinkerque ou à Denain, les mêmes qui feront toilette et endosseront des surtouts rouges « fort brodés d'argent » le matin d'une bataille avant de marcher bravement au feu, les mêmes qui à Neerwinden, tenant bon pendant six heures sous le feu des batteries ennemies, arracheront au prince d'Orange ce cri de dépit qui est un bel hommage : » Oh ! l'insolente nation ! »

Mais en dehors même de la guerre, que d'aventures et de périls ! Les moyens de communication sont rares et difficiles, la police est fort insuffisante ; des voleurs arrêtent les carrosses entre Versailles et Fontainebleau ; sur mer règnent les corsaires, ces corsaires dont il

est fait si grand abus dans la comédie et le roman d'alors, mais qui n'étaient pas du tout des êtres de fiction, qui ont pris Regnard et l'ont emmené captif « en Alger », qui une autre fois ont bien failli prendre la duchesse d'Elbeuf et sa fille, comme elles allaient de Toulon en Italie. De semblables anecdotes abondent chez Saint-Simon. On y voit de belles dames qui vont rejoindre leur mari à l'armée et qui sont faites prisonnières au cours d'un combat ; on y voit le prétendant Jacques III d'Angleterre fuyant en chaise de poste sur la route de Boulogne, et n'échappant que grâce à la présence d'esprit d'une maîtresse de poste aux assassins appostés par Douglas. En 1707, un parti ennemi, une quinzaine d'Impériaux conduits par un ancien violon du prince de Bavière, Guetem, se risque jusqu'aux portes de Paris, et s'y tient caché plusieurs jours dans les bois entre Paris et Versailles ; quelques-uns d'entre eux poussent la témérité jusqu'à venir sous un déguisement au château, et assistent au souper du roi ; puis, un soir, tandis que le grand écuyer Béringhen s'en revient à Paris dans son carrosse, ils s'élancent sur lui et l'enlèvent. On les rattrape ; on les rattrape parce qu'au lieu de regagner la frontière d'une seule traite, ils ont ménagé leur prisonnier et lui ont permis de se reposer de

temps en temps : la guerre est courtoise au xvii^e siècle, Saint-Simon nous montre souvent nos maréchaux échangeant des compliments avec le prince de Bavière ou le prince d'Orange. Guetem est amené devant le roi qui le félicite de sa hardiesse et de sa courtoisie ; et un moment il est le héros que Paris acclame, pour qui on organise des banquets et des représentations à la Comédie-Française ou à l'Opéra.

L'aventure, je l'ai dit ailleurs ¹, ne serait pas demeurée si longtemps, jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*, la matière ordinaire et la substance même de nos romans, si elle n'avait été un élément de la vie réelle. On s'en convaincrait en comparant, par exemple, aux romans de Sandras, de Lesage ou de l'abbé Prévost, l'authentique histoire de beaucoup de Français du règne de Louis XIV ou de la régence, celle entre autres de cet étonnant abbé de Choisy dont nous avons les *Mémoires* et qui, après avoir vécu trente ans habillé en femme, fut chargé d'une mission au Siam et entre temps devint prêtre, ou celle de ce comte de Bonneval qui, disgracié par Chamillart, s'en alla chez les Turcs et y devint un grand personnage. Mais pourquoi chercher ailleurs que chez Saint-Simon ? Il nous

1. *Le Roman au XVIII^e siècle.*

offre d'excellents exemplaires de cette humeur aventureuse qui caractérise l'âme française au vieux temps. Je ne m'arrête que devant deux figures, celle de Vatteville et celle de Lauzun.

Il raconte en ces termes la vie de l'abbé de Vatteville :

Il se fit chartreux de bonne heure, et après sa profession fut ordonné prêtre. Il avait beaucoup d'esprit, mais un esprit libre, impétueux, qui s'impatia bientôt du joug qu'il avait pris. Incapable de demeurer plus longtemps soumis à de si gênantes observances, il songea à s'en affranchir. Il trouva moyen d'avoir des habits séculiers, de l'argent, des pistolets et un cheval à peu de distance. Tout cela peut-être n'avait pu se pratiquer sans donner quelque soupçon. Son prier en eut, et avec un passepartout va ouvrir sa cellule, et le trouve en habit séculier sur une échelle, qui allait sauter les murs. Voilà le prier à crier ; l'autre, sans s'émouvoir, le tue d'un coup de pistolet et se sauve. A deux ou trois journées de là, il s'arrête pour dîner à un méchant cabaret seul dans la campagne, parce qu'il évitait tant qu'il pouvait de s'arrêter dans des lieux habités, met pied à terre, demande ce qu'il y a au logis. L'hôte lui répond : « Un gigot et un chapon. — Bon, répond mon défroqué, mettez-les à la broche. » L'hôte lui veut remontrer que c'est trop des deux pour lui seul, et qu'il n'a que cela pour tout chez lui. Le moine se fâche, et dit qu'en payant, c'est bien le moins d'avoir ce qu'on veut, et qu'il a assez bon appétit pour tout manger. L'hôte n'ose répliquer, et embroche. Comme ce rôti s'en allait cuit, arrive un autre homme à cheval, seul aussi, pour dîner dans ce cabaret. Il en demande, il trouve qu'il n'y a quoi que ce soit que ce qu'il voit prêt à être tiré de la broche. Il demande combien ils sont là-dessus, et se trouve bien étonné que ce soit pour un seul homme. Il

propose en payant d'en manger sa part, et est encore plus surpris de la réponse de l'hôte, qui l'assure qu'il en doute à l'air de celui qui a commandé le dîner. Là-dessus le voyageur monte, parle civilement à Vatteville, et le prie de trouver bon que, puisqu'il n'y a rien dans le logis que ce qu'il a retenu, il puisse en payant dîner avec lui. Vatteville n'y veut pas consentir ; dispute, elle s'échauffe ; bref, le moine en use comme avec son prieur, et tue son homme d'un coup de pistolet. Il descend après tranquillement, et au milieu de l'effroi de l'hôte et de l'hôtellerie se fait servir le gigot et le chapon, les mange l'un et l'autre jusqu'aux os, paye, remonte à cheval, et tire pays.

Ne sachant que devenir, il s'en va en Turquie, et, pour le faire court, se fait circonci, prend le turban, s'engage dans la milice. Son reniement l'avance, son esprit et sa valeur le distinguent, il devient bacha et l'homme de confiance en Morée, où les Turcs faisaient la guerre aux Vénitiens. Il leur prit des places, et se conduisit si bien avec les Turcs, qu'il se crut en état de tirer parti de sa situation, dans laquelle il ne pouvait se trouver à son aise. Il eut des moyens de faire parler au généralissime de la république, et de faire son marché avec lui. Il promit verbalement de livrer plusieurs places et force secrets des Turcs, moyennant qu'on lui rapportât, en toutes les meilleures formes, l'absolution du pape de tous les méfaits de sa vie, de ses meurtres, de son apostasie, sûreté entière contre les chartreux et de ne pouvoir être remis dans aucun autre ordre, restitué pleinement à l'exercice de son ordre de prêtrise, et pouvoir de posséder tous bénéfices quelconques. Les Vénitiens y trouvèrent trop bien leur compte pour s'y épargner, et le pape crut l'intérêt de l'Eglise assez grand à favoriser les chrétiens contre les Turcs ; il accorda de bonne grâce toutes les demandes du bacha. Quand il fut bien assuré que toutes les expéditions en étaient arrivées au généralissime en la meilleure forme, il prit si bien ses mesures qu'il exécuta parfaitement tout

ce à quoi il s'était engagé envers les Vénitiens. Aussitôt après, il se jeta dans leur armée, puis sur un de leurs vaisseaux qui le porta en Italie. Il fut à Rome, le pape le reçut bien ; et pleinement assuré, il s'en revint en Franche-Comté dans sa famille, et se plaisait à morguer les chartreux.

Des événements si singuliers le firent connaître à la première conquête de la Franche-Comté. On le jugea homme de main et d'intrigue ; il en lia directement avec la reine mère, puis avec les ministres qui s'en servirent utilement à la seconde conquête de cette même province. Il y servit fort utilement, mais ce ne fut pas pour rien. Il avait stipulé l'archevêché de Besançon ; et en effet, après la seconde conquête, il y fut nommé. Le pape ne put se résoudre à lui donner des bulles, il se récria au meurtre, à l'apostasie, à la circoncision. Le roi entra dans les raisons du pape, et il capitula avec l'abbé de Vatteville, qui se contenta de l'abbaye de Baume, la deuxième de Franche-Comté, d'une autre bonne en Picardie, et de divers autres avantages. Il vécut depuis dans son abbaye de Baume, partie dans ses terres, quelquefois à Besançon, rarement à Paris et à la cour, où il était toujours reçu avec distinction.

L'histoire de Lauzun est plus connue : cadet de Gascogne devenu en peu de temps favori du roi, capitaine des gardes, lieutenant général, marié secrètement avec Mademoiselle, soudain arrêté, emprisonné à Pignerol, remis en liberté après neuf ans de réclusion, en grande faveur auprès du roi d'Angleterre Jacques II, de nouveau bien accueilli de Louis XIV qui fait de lui un duc, et enfin, après la mort de Mademoiselle,

remarié à soixante-trois ans avec M^{lle} de Lorges qui en avait quinze. « Il n'est pas permis de rêver comme il a vécu », avait dit La Bruyère. Saint-Simon a repris le mot à son compte dans le chapitre qu'il lui a consacré. Il était son beau-frère, et avait vu de près ce « petit homme blondasse, bien fait, extrêmement brave et hardi ». Il ne l'aimait guère et l'estimait peu, mais il le regardait avec curiosité et riait de ses pasquinades. Peut-être Lauzun a-t-il dû son invraisemblable fortune à son esprit plus encore qu'à son audace. Il était drôle, et à toute heure. Quatre ans avant sa mort, au cours d'une grave maladie, recevant la visite de Languet, curé de Saint-Sulpice, qu'il soupçonnait d'attendre de lui quelque donation pour son église, il interrompt ses saints discours pour lui dire : « Je n'ai rien à vous donner de plus cher que ma bénédiction », et, tirant son bras du lit, il fait le geste de bénir le prêtre stupéfait. Quelques jours plus tard, comme il semblait sur le point d'expirer, sa nièce et principale héritière, M^{me} de Biron, entre furtivement dans sa chambre et se cache derrière les rideaux du lit pour guetter son dernier soupir ; il l'aperçoit dans la glace : « Le voilà donc qui se prend tout d'un coup à faire tout haut, comme se croyant tout seul, une oraison éjaculatoire, à

demander pardon à Dieu de sa vie passée », et à déclarer qu'il veut racheter ses péchés en léguant tous ses biens aux hôpitaux. M^{me} de Biron s'enfuit éperdue. « Il se divertit beaucoup de cette comédie, et ne put s'empêcher d'en rire avec quelques-uns, quand il fut rétabli. »



Ces Français du temps passé, robustes, rudes et entreprenants, ces Français si jeunes étaient gais, gais comme nous le sommes encore quelquefois, comme nous voudrions bien pouvoir l'être toujours. Ils étaient les aïeux des « aristocrates chantants » dont a parlé Camille Desmoulins, et dont il admirait non sans raison la « prodigieuse gaîté », car ils chantaient jusqu'au pied de l'échafaud. Nous haussons les épaules à ce mot : « la vieille gaîté française », comme si c'était une formule consacrée et creuse. Mais non, cette gaîté était réelle. Les contemporains de Saint-Simon n'étaient pas seulement spirituels, moqueurs comme le sont tous les mondains ; ils étaient gais, foncièrement gais, malgré les ennuis de la vie de cour, malgré leurs souffrances d'orgueil et leurs fréquentes querelles. Ils étaient gais, parce qu'ils connaissaient moins que nous le tourment du doute, parce

qu'ils vivaient en paix sur un petit nombre de principes qui étaient pour eux des certitudes, parce que la vie leur semblait plus simple, peut-être aussi parce qu'ils étaient moins informés de la souffrance d'autrui, moins mêlés à la grande famille humaine, et sans doute enfin parce qu'ils n'avaient pas encore pris l'habitude de s'analyser, d'analyser leur bonheur, et de chercher et de trouver le néant de toute chose, la cendre de toute chose, « l'à quoi bon » de tout ; parce qu'en un mot ils étaient jeunes, bien portants au physique et au moral, et que la gaîté n'est qu'une forme de la santé. — Rien, dit Saint-Simon en parlant du duc de Duras, ne prit jamais sur sa gaîté naturelle, et il défiait le roi avec sa toute-puissance « de lui donner un chagrin qui durât plus d'un quart d'heure ». Il en allait ainsi de beaucoup d'hommes du même temps.

On riait facilement au siècle de Louis XIV ; on riait de choses qui probablement ne nous feraient plus rire ou que nous affecterions de trouver indécentes. On aimait les histoires d'apothicaire ; nous préférons les gravelures, il n'y a pas là de quoi nous enorgueillir. On riait pour peu de chose, pour un mot malheureux, pour une gaucherie. Une princesse allemande d'un certain âge, à qui on demandait de

qui elle était en deuil, répond : « De Monseigneur mon papa », et tout Versailles est en joie, chacun vient à son tour lui poser la même question pour obtenir la même réponse. A la chapelle du château, pendant la messe du roi, quelqu'un récite à l'oreille du maréchal de Boufflers une chanson que vient de composer M. d'Heudicourt : « A l'instant, voilà cet homme si sage, si grave, si sérieux, si courtisan, qui s'épouffe de rire, et qui à force de vouloir se retenir éclate. Le roi se tourne une fois, deux fois », et de retour dans sa chambre lui demande ce qu'il a eu ; Boufflers lui dit la chanson, « et voilà le roi aux éclats ». Qu'un jeune gentilhomme qui se croyait beau danseur manque la mesure en dansant un menuet ; que M. de Luxembourg, perfidement conseillé par le prince de Condé, s'avise au bal masqué de se coiffer d'une tête de cerf ; qu'en célébrant la messe au service funèbre du dauphin et de la dauphine, l'évêque de Metz avale par erreur, au lieu du vin consacré, le vinaigre qui était sur la crédence « en cas que quelqu'un se trouvât mal » : il n'en faut pas plus pour que le même fou rire vienne secouer toutes les grandes perruques.

Ce sont à toute minute des tours qu'on se joue les uns aux autres, des gamineries, des drôleries jusque devant la mort. Courcillon, fils de Dan-

geau, avait eu la cuisse coupée après la bataille de Malplaquet ; l'opération avait été si mal faite qu'il fallut la recommencer à Versailles. Il était au plus mal. Son père, courtisan dévot, tout dévoué à M^{me} de Maintenon et aux jésuites, insiste pour qu'il se confesse : impatienté, il fait mine de vouloir se confesser au P. de La Tour, janséniste notoire, et Dangeau « frémissant de la tête aux pieds » ne parle plus de confession. « Dangeau avait un frère abbé, académicien, grammairien, pédant, le meilleur homme du monde, mais fort ridicule. Courcillon, voyant son père fort affligé au chevet de son lit, se prit à rire comme un fou, le pria d'aller plus loin, parce qu'il faisait en pleurant une si plaisante grimace qu'il le faisait mourir de rire ; de là passe à dire que, s'il meurt, sûrement l'abbé se mariera pour soutenir la maison, et en fait une telle description en plumet et en parure cavalière, que tout ce qui était là ne put se tenir d'en rire aux larmes. »

Mais l'incomparable représentant de cette gaîté si communicative et si franche, c'est Saint-Simon lui-même. Son œuvre est un répertoire de mots et d'historiettes comiques. Il ne se contente pas de collectionner, comme fera Chamfort, les bons mots qu'il entend dire ; les bons mots jaillissent de sa plume et sans qu'il

les cherche. « Monsieur en devint triste, abattu, et parla moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes. » — « Tancrède, son premier chirurgien, était vieux, saignait mal et l'avait manqué. Il ne voulait pas se faire saigner par lui, et pour ne point lui faire de peine, il eut la bonté de ne vouloir pas être saigné par un autre, et d'en mourir. » — « M^{me} de Soubise (*ex-favorite de Louis XIV*) avait eu beaucoup d'enfants, dont quelques-uns étaient morts des écrouelles, malgré le miracle qu'on prétend attaché à l'attouchement de nos rois. La vérité est que, quand ils touchent les malades, c'est au sortir de la communion. M^{me} de Soubise, qui ne demandait pas la même préparation, s'en trouva enfin attaquée elle-même », etc., etc.

Quant aux anecdotes plaisantes, qui les tournera jamais mieux que lui ? Les résumer serait les gâter. J'en cite deux ou trois ; il y en a des centaines.

Je me souviens qu'à Fontainebleau, où on se donne plus qu'ailleurs de grands repas les uns aux autres, le cardinal d'Estrées, logé à la Chancellerie, en voulut donner un au prince de Parme, où il pria beaucoup de gens distingués. Il me pria aussi, et j'y trouvai de plus ce qu'il avait lors de sa plus proche famille pour lui aider à faire les honneurs au prince ; mais il arriva que nous fîmes le festin sans lui. Le cardinal qui, allant et venant, avait prié

depuis plusieurs jours les gens qu'il voulut à mesure qu'il les avait rencontrés, n'avait oublié que le prince de Parme.

Le duc de Coislin était, avec tant de bonnes qualités qui lui conservèrent toujours une véritable considération et de la distinction du roi, un homme si singulier que je ne puis me refuser d'en rapporter quelques traits. Un des rhingraves, prisonnier à un combat où se trouva le duc de Coislin, lui échut ; il lui voulut donner son lit, par composition un matelas. Tous deux se complimentèrent tant et si bien qu'ils couchèrent tous deux par terre des deux côtés du matelas. Revenu à Paris, le rhingrave, qui avait eu liberté d'y venir, le fut voir. Grands compliments à la reconduite ; le rhingrave, poussé à bout, sort de la chambre et ferme la porte par dehors à double tour. M. de Coislin n'en fait point à deux fois ; son appartement n'était qu'à quelques marches du rez-de-chaussée ; il ouvre la fenêtre, saute dans la cour et se trouve à la portière du rhingrave avant lui, qui crut que le diable l'avait porté là. Il était vrai pourtant qu'il s'en démit le pouce ; Félix, premier chirurgien du roi, le lui remit. Etant guéri, Félix retourna voir comment cela allait, et trouva la guérison parfaite. Comme il sortait, voilà M. de Coislin à vouloir lui ouvrir la porte, Félix à se confondre et à se défendre. Dans ce conflit, tirant tous deux la porte, le duc quitta prise subitement et remua sa main : c'est que son pouce s'était redémis, et il fallut que Félix y travaillât sur-le-champ.

LE MARIAGE ET LA FAMILLE

Une des questions les plus intéressantes qu'on rencontre en analysant les âmes et les mœurs de l'ancienne France, est celle du mariage et de la famille. Sur ce point encore, Saint-Simon abonde en renseignements que nous pouvons contrôler et compléter avec d'autres écrits du même temps, tels que les *Souvenirs* de M^{me} de Caylus ou les *Lettres* de M^{me} de Sévigné.

A ne regarder que l'extérieur des choses, si l'on veut se figurer un grand mariage au xvii^e siècle dans le monde de la cour, il n'y a qu'à lire la page des *Mémoires* où il raconte son propre mariage.

Le jeudi avant les Rameaux, nous signâmes les articles à l'hôtel de Lorges, nous portâmes le contrat de mariage au roi... Nous nous rendîmes à l'hôtel de Lorges le jeudi avant la Quasimodo, sur les sept heures du soir. Le contrat fut signé. On servit un grand repas à la famille la plus étroite de part et d'autre, et à minuit le curé de Saint-Roch dit la messe et nous maria dans la chapelle de la maison. La veille, ma mère avait envoyé pour quarante mille livres de pierreries à M^{lle} de Lorges, et moi,

six cent louis dans une corbeille remplie de toutes les galanteries qu'on donne en ces occasions.

Nous couchâmes dans le grand appartement de l'hôtel de Lorges. Le lendemain M. d'Auneuil qui logeait vis-à-vis nous donna un grand dîner après lequel la mariée reçut sur son lit toute la France à l'hôtel de Lorges, où les devoirs de la vie civile et la curiosité attirèrent la foule, et la première qui vint fut la duchesse de Bracciano avec ses deux nièces ; ma mère était encore dans son second deuil et son appartement noir et gris, ce qui nous fit préférer l'hôtel de Lorges pour y recevoir le monde. Le lendemain de ces visites, auxquelles on ne donna qu'un jour, nous allâmes à Versailles. Le soir, le roi voulut bien voir la nouvelle mariée chez M^{me} de Maintenon, où ma mère et la sienne la lui présentèrent. En y allant, le roi m'en parla en badinant, et il eut la bonté de la recevoir avec beaucoup de distinction et de louanges. De là elles furent au souper, où la nouvelle duchesse prit son tabouret. En arrivant à la table, le roi lui dit : « Madame, s'il vous plaît de vous asseoir. » La serviette du roi déployée, il vit toutes les duchesses et princesses encore debout, il se souleva sur sa chaise, et dit à M^{me} de Saint-Simon : « Madame, je vous ai déjà priée de vous asseoir » ; et toutes celles qui le devaient être, s'assirent, et M^{me} de Saint-Simon entre ma mère et la sienne qui était après elle. Le lendemain, elle reçut toute la cour sur son lit dans l'appartement de la duchesse d'Arpajon, comme plus commode parce qu'il était de plain-pied ; M. le maréchal de Lorges et moi ne nous y trouvâmes que pour les visites de la maison royale... M^{lle} de Quintin (*filles cadettes du maréchal de Lorges*) ne tarda pas longtemps à avoir son tour. M. de Lauzun la vit sur le lit de sa sœur avec plusieurs filles à marier ; elle avait quinze ans.

Le cérémonial était plus compliqué et plus indiscret quand les époux étaient de sang royal.

Sans m'y attarder, je note ici et en maint autre endroit des *Mémoires* un détail qui me frappe : l'âge auquel on se mariait. Si M^{lle} de Lorges avait dix-sept ans, Saint-Simon n'en avait que vingt, et l'année précédente déjà il avait songé à épouser M^{lle} de Beauvilliers qui en avait quatorze. M^{lle} de Quintin se marie à quinze ans, la duchesse de Mortemart, belle-sœur du duc de Beauvilliers, à treize ans, et son mari en a quatorze ; à quatorze ans, M^{lle} d'Aubigné devient M^{me} Scarron ; à douze ans, M^{lle} de Nantes épouse le duc de Bourbon qui en a dix-sept ; à douze ans, la princesse de Savoie épouse le duc de Bourgogne qui en a quinze. Dans ces deux derniers cas, et c'était vraisemblablement la coutume dans tous les cas analogues, sitôt le mariage célébré, les très jeunes époux s'en allèrent chacun de leur côté, sous la garde de leurs dames d'honneur ou de leurs gouverneurs, et restèrent séparés un an ou deux, achevant leurs études.

Quelquefois même, on signait le contrat d'enfants à peine sevrés. La petite infante d'Espagne n'avait que trois ans lorsqu'elle se vit destinée à Louis XV et amenée en France. Saint-Simon nous parle d'un contrat de mariage dressé en bonnes formes entre le marquis d'Oyse, âgé de trente-trois ans, et la fille du financier André, le fameux « Mississipien », laquelle n'avait que

trois ans, avec cette condition que le mariage serait célébré dès qu'elle en aurait douze. « Mais l'affaire avorta avant la fin de la bouillie de la future épouse, par la culbute de Law. »

Je ne cite ces deux exemples qu'à titre de curiosité. Mais les autres n'avaient rien d'exceptionnel. Il était ordinaire pour un jeune homme de se marier à vingt ans, et pour une jeune fille de se marier à treize, quatorze ou quinze. Il faut donc admettre qu'au temps jadis, du moins dans la société aristocratique, on mûrissait plus vite que de nos jours ; l'enfance finissait plus tôt, et par suite aussi la jeunesse. « Vingt et un ans, remarque Saint-Simon, ce n'est plus la première jeunesse » ; et il dit des jeunes filles qui ont vingt ans ou un peu plus qu'elles « commencent à monter en graine ».

Peut-être la nature physique, le tempérament, était-il alors plus fort, plus précoce ; c'est possible ; en tout cas, dans le monde de la noblesse, les conditions de vie étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Une éducation était plus vite terminée, la fillette plus vite en état de devenir une dame, parce qu'on n'était pas en somme très exigeant sur sa culture intellectuelle. Quand elle avait appris son catéchisme, un peu de blason, et surtout le maintien, l'art de se présenter, de faire révérence,

elle était mûre pour le mariage. On sait ce qu'était l'orthographe des plus grandes dames, même des plus instruites.

Ceci peut expliquer une chose qui nous étonne fort chez les vieux auteurs, auteurs dramatiques ou romanciers : l'extrême jeunesse de leurs héroïnes. L'âge de l'amour, au vieux temps, c'était la quinzième année, ou disons que c'était un très court moment de la vie qui commençait aux environs de la quinzième année et n'allait guère au delà de la vingtième. Musset s'écrie dans *Rolla* :

Quinze ans ! — ô Roméo ! l'âge de Juliette !

En effet, Juliette a quinze ans, de même que la bergère Astrée ; et c'est à peu près l'âge de Manon Lescaut, puisque Des Grieux nous dit qu'il vient d'avoir dix-sept ans et qu'elle est moins âgée que lui : « Quoiqu'elle fût moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. »

Chose plus étrange : M^{me} de Clèves, si raisonnable, si pensive, si maîtresse d'elle-même, n'a que seize ans lorsqu'elle épouse M. de Clèves, et dix-sept lorsqu'elle rencontre M. de Nemours, lorsque son roman commence. Et là, il me semble que la fiction se voit un peu ; non, non, son âme n'est pas celle d'une enfant de seize

ou dix-sept ans, c'est l'âme droite et forte et douce, c'est la « divine raison » de l'auteur, de M^{me} de La Fayette qui n'était plus jeune, elle, au temps où elle a écrit l'admirable petit livre. Mais en l'écrivant, elle a dû se conformer à la mode, à l'esprit de son siècle qui ne voulait trouver à la scène ou dans le roman que de très jeunes héroïnes, et n'admettait pas volontiers que l'amour pût survivre à la saison printanière.

A dire vrai, au commencement du xix^e siècle, telle était encore la tradition, et Lamartine, penché sur la tombe de Graziella, soupirait : « ... Seize ans, c'est bien tôt pour mourir ! » Mais cette tradition littéraire avait fait son temps et allait disparaître, parce qu'elle ne répondait plus à une réalité, parce que l'âge du mariage ou de l'amour n'était plus le même que par le passé, soit que la créature humaine fût plus lente à se former dans notre monde vieilli, soit que l'amour s'y fût plus fortement emparé des cœurs, et ne consentit plus à en déloger si vite et dès la fin du printemps. En 1832, Balzac publie *la Femme de trente ans*, au grand scandale des représentants de la tradition : à la figure gracieuse, poétique, mais conventionnelle, de l'enfant amoureuse, il en substitue une autre plus vraie pour nous et plus émouvante, celle de la femme

mûrie, éprouvée par la vie ; il dit tout haut ce que beaucoup savaient et se disaient tout bas, que le cœur ne se referme pas, ne meurt pas avec les fleurs d'avril, qu'il continue à vivre, à désirer, à souffrir. Bientôt son disciple Charles de Bernard renchérit, publie *la Femme de quarante ans*. Et dès lors il n'y avait plus de raison de s'arrêter à un chiffre plutôt qu'à un autre ; et nos romanciers ne se sont pas fait faute d'étaler toutes les faiblesses, toutes les bizarreries, toutes les misères du cœur humain et des amours d'arrière-saison...

Mais laissons bien vite cette littérature-là pour revenir à Saint-Simon.

Le texte que j'ai cité suggère une seconde observation, encore à propos d'âge. En racontant comment sa belle-sœur, M^{lle} de Quintin, âgée de quinze ans, devint la femme de Lauzun qui était plus que sexagénaire, il ajoute : « C'était une étrange disproportion d'âge. » Etrange, en effet, mais plus encore à nos yeux qu'aux siens. Cette disproportion se rencontrait assez fréquemment dans les ménages aristocratiques du dix-septième siècle.

Parfois, mais rarement, c'était la femme qui était beaucoup plus vieille que le mari ; une duègne épousait un collégien. Le duc d'Uzès est marié à dix-huit ans à M^{lle} de Monaco, une de-

moiselle très « montée en graine » qui avait trente-quatre ou trente-cinq ans. « On me racontait, écrit Madame le 5 juillet 1710, qu'à Metz, dans l'église réformée, une vieille dame s'était présentée un jour pour faire bénir son mariage, et que le mari était un adolescent qui avait l'air si jeune que le ministre demanda : Présentez-vous cet enfant pour être baptisé ? »

Plus ordinairement, c'est l'inverse, c'est un barbon qui épouse une ingénue, Bartholo marié à Rosine. Le père de Saint-Simon avait trente-quatre ans de plus que sa femme. Dans les *Mémoires*, nous voyons M. de Polignac épouser la dernière fille de la comtesse de Mailly, une fillette « dont il aurait été le grand-père » ; le vieux M. de Seissac épouse une sœur très jeune du duc de Chevreuse, « qui avec peu de bien le voulut dans l'espérance d'être bientôt veuve ». C'avait été aussi l'espérance de M^{lle} de Quintin en épousant Lauzun, mais elle fut bien trompée, Lauzun ayant encore vécu une trentaine d'années. Le duc de Gesvres à quatre-vingts ans épouse M^{lle} de la Chesnelaye « que l'ambition d'un tabouret y fit consentir » ; il veut faire le gaillard au souper de noces et en est horriblement malade. M. de Grancey se remarie pour la quatrième fois à quatre-vingt-deux ans. Saint-Simon a très joliment conté un de ces singuliers

mariages, celui de M. de la Salle qui avait été maître de la garde-robe :

Il s'alla promener en basse Normandie chez des gens de sa connaissance. Il trouva dans une de ses visites une fille de vingt ans, jolie et bien faite, avec sa mère, qui était du voisinage et qui s'appelait M^{lle} de Bénouville. Il les vit le soir qu'il y arriva, et y dîna le lendemain avec elles. Quelqu'un à table demanda à la mère si elle ne songeait point à la marier. Elle répondit qu'elle y pensait bien, mais que cela n'était pas facile quand on n'avait rien à donner. De propos en propos elle dit que ce qu'elle voudrait trouver, ce serait quelque homme âgé qui ne songeât point au bien, mais à se donner une compagnie et une femme qui eût soin de lui et qui en fût tout occupée ; que sa fille avait la raison de penser de même et d'aimer mieux un mariage comme celui-là, qui la mettrait à son aise, que d'épouser un jeune homme. La conversation changea. La Salle ne parut pas y prendre la moindre part, mais il y fit ses réflexions. Elles ne furent pas longues. Dans la fin de la journée, il s'informa au maître de la maison de ce que c'était que M., M^{me} et M^{lle} de Bénouville ; ce qu'il en apprit ne lui déplut pas, et la demoiselle lui avait donné dans les yeux. Il crut bannir l'ennui de sa vie en l'épousant et tout de suite pria celui à qui il s'en informait d'en faire la proposition à la fille et à la mère. Toutes deux, le lendemain, crurent rêver, et eurent peine à se persuader que la chose fût sérieuse. Le cordon bleu du vieux galant qui la demandait sans dot quelconque, uniquement à condition de demeurer à Montpinçon sans jamais aller à Paris, leur parut les cieux ouverts. Elles envoyèrent bien vite chercher le père, et dans le jour tout fut d'accord et réglé. La Salle partit là dessus pour le venir dire au roi, et s'en retourna tout aussitôt en Normandie où le mariage se fit. Il a été très heureux, et cette jeune femme a vécu avec lui à merveilles ; vertu, complaisance, soin d'attirer du monde,

et pourtant avec économie. Ils se firent aimer et considérer chez eux. La Salle avait soixante-six ans. Il lui tint parole sur Paris, mais lui-même ne faisait que deux ou trois apparitions par an à Versailles, et encore moins à Paris. Ils ont eu un fils qui est dans le service et marié.

Ces unions si disproportionnées sous le rapport de l'âge pouvaient donc être des unions heureuses. Ce n'en était pas moins là une situation anormale, une espèce de défi à la nature et qui avait ses dangers ; et en la voyant si fréquente au temps de Saint-Simon, on comprend mieux, ce me semble, certaine tendance du théâtre classique qui serait sans cela presque inexplicable.

La rivalité d'amour entre un père et un fils constitue assurément une donnée plus qu'inquiétante, monstrueuse ; elle n'est presque jamais traitée de nos jours, en un temps où la littérature ose tout dire, ne recule devant aucune monstruosité, et s'y complaît même ; elle l'a, au contraire, été maintes fois au xvii^e siècle, alors que les écrivains avaient tant d'honnêtes scrupules. Elle fait le sujet de *Mithridate*, de *Phèdre*, de *l'Avare*, sans compter la *Phèdre* de Pradon et la *Mère coquette* de Quinault. Pourquoi ? Mais sans doute parce que dans la vie réelle il n'était pas rare qu'un homme de soixante ans ou plus, ayant d'un premier ma-

riage un fils de vingt ou vingt-cinq ans, se mît en tête de se remarier avec une jeune personne beaucoup moins rapprochée de lui par son âge que de son fils; et parce qu'il pouvait arriver que la nature ainsi défiée se vengeât, que les deux jeunes cœurs allassent l'un vers l'autre; parce qu'il y avait là, en d'autres termes, un péril que l'art du xvii^e siècle, sincèrement, foncièrement moral, s'est cru le devoir de signaler.

En tous cas, et quel que fût l'âge des deux époux, ce qui était habituel et normal au siècle de Louis XIV, c'est que dans la question du mariage le cœur fût très peu consulté. Et si peut-être aujourd'hui même il ne l'est pas encore assez, si d'autres motifs que la sympathie personnelle continuent à déterminer le choix que l'on fait d'une femme ou d'un mari, il n'en reste pas moins à cet égard une sensible différence entre notre époque et celle où nous reporte Saint-Simon.

La différence, c'est avant tout et précisément que ce choix était bien moins libre que de nos jours. En général, ni le jeune homme ne choisissait sa femme, ni la jeune fille son mari; les parents choisissaient pour eux, et ils n'avaient qu'à obéir.

Pour ce qui est de la famille royale, il est évi-

dent que le mariage n'y était et n'y pouvait être qu'une affaire d'Etat, qu'un Dauphin, qu'un enfant de France n'était pas libre de se marier selon sa fantaisie ou selon son cœur, quand de si graves intérêts reposaient sur lui, quand sa destinée intéressait celle de toute la nation.

Louis XIV lui-même avait appris à ses dépens qu'un roi ne se marie pas comme un clerc de notaire ; jeune, il avait dû dire adieu à celle qu'il aimait et dont il souhaitait de faire sa femme, à cette très charmante Marie Mancini qui lui disait par avance le mot de la Bérénice racinienne : « Vous êtes roi, vous m'aimez, et cependant je pars ! » Fort de la victoire remportée ce jour-là sur lui-même, il n'entendait pas laisser à ses enfants plus de liberté qu'il n'en avait eu. Il fait le mariage de son petit-fils le duc de Bourgogne, comme il a fait celui de son fils, selon les exigences du moment, selon les intérêts de la couronne, pour conclure un traité ou cimenter une alliance avec quelque souverain étranger. Il est seul juge en la matière, et s'il affecte de demander le consentement du fils, petit-fils, neveu ou cousin, qu'il veut marier, il a une façon de demander qui équivaut à un ordre, et il serait bien impossible d'y répondre par un refus. Qu'on se rappelle le mariage du duc de Chartres et de la seconde M^{lle} de Blois :

le roi fait venir dans sa chambre le duc de Chartres et lui expose son dessein ; à l'avance, le jeune duc a bien juré à sa mère qu'il dira non ; mais dès que le roi parle, il tremble, ses jambes fléchissent, il consent, et sort de là pour recevoir de la main de sa mère le soufflet sonore que l'on sait.

Cette autorité absolue du roi s'étend sur toute sa famille, jusque sur ses cousins éloignés les princes du sang.

En 1713, le duc et la duchesse d'Orléans projettent de marier une de leurs filles à un fils de la princesse de Conti ; leur autre fille, la duchesse de Berry, entreprend de les y aider. Le roi en est averti. Très irrité qu'on se soit permis de concevoir un tel projet sans son aveu, il fait venir le duc d'Orléans, la duchesse sa femme et la duchesse de Berry, et « leur lave rudement la tête » ; puis, le soir même, il conclut un double mariage entre une fille et un fils de la princesse de Conti et un fils et une fille de M^{me} la Duchesse. Il parle là-dessus à M^{me} la Duchesse « en père, mais en maître qui veut être obéi sans réplique », et M^{me} la Duchesse, qui ne s'attendait à rien, s'en va « tout étourdie ». La princesse de Conti, moins timide, essaie de résister, de discuter ; il discute à son tour un moment par politesse, puis de nouveau parle

« en roi et en maître », déclarant que le double mariage se fera parce qu'il le veut, et qu'elle y consente ou non. Elle sort « en furie », et le double mariage est presque aussitôt célébré.

Il pouvait arriver que les princes et princesses ainsi mariés se trouvassent mariés selon leur cœur ; ce fut le cas d'un autre prince de Conti, de celui qui en 1679 devint l'époux de la première M^{lle} de Blois : M^{me} de Sévigné atteste dans ses lettres qu'ils s'adoraient et que c'était plaisir de voir leur bonheur. Le hasard avait bien fait les choses. Mais en les mariant, le roi s'était peu soucié de savoir s'ils s'aimaient. Dans un mariage royal ou princier il ne s'agit pas de sentiment.

Le pouvoir que le roi a dans sa famille, chaque père au xvi^e siècle l'a dans la sienne. La famille est alors très fortement constituée ; l'autorité paternelle y est quasi souveraine. La loi donne aux parents et surtout au père le droit de disposer des enfants, de régler leur sort, d'attribuer à l'aîné presque tout l'héritage et de faire des autres ce que bon lui semblera, des religieuses, des abbés, des chevaliers de Malte, ou de hardis aventuriers qui s'en iront chercher fortune « aux Iles ». Ceux-là, ces cadets et cadettes, on ne les marie que si l'on peut le faire avantageusement ; l'important est de marier

l'aîné, le représentant du nom, de la maison. Et certes, en le mariant celui-là, ou en mariant les autres s'il le peut, le père ne cherche pas à faire leur malheur ; il se préoccupe bien un peu, j'imagine, de leur trouver des femmes bonnes, intelligentes et aimables, qu'ils puissent chérir. Mais enfin, ceci est secondaire.

L'essentiel est que le mariage soit conforme aux intérêts de la maison, qu'il flatte cet orgueil du rang qui est le fond des âmes, ou à tout le moins qu'il apporte dans la famille assez d'argent pour permettre à l'héritier du nom de soutenir son rang.

Orgueil ou intérêt, voilà les deux considérations décisives.

On marie sa fille, si jeune qu'elle soit, à un vieux duc pour qu'elle ait le tabouret, ou bien l'on marie son fils à la fille d'un riche financier, pour qu'il ait de quoi briller et parader à Paris et à Versailles. M^{me} de Grignan marie son fils à la fille d'un fermier général, et « avec ses minauderies, en radoucissant ses petits yeux, elle disait qu'il fallait bien de temps en temps du fumier sur les meilleures terres ». La duchesse de Bouillon marie son fils le comte d'Evreux à la fille du banquier Crosat, et ne la nomme plus autrement que « mon petit lingot d'or ». Les jeunes gens se plaisaient-ils, se connaissaient-ils ? Cela est

possible, cela n'est pas sûr, cela n'est pas nécessaire. Si on leur a demandé leur consentement, ce n'a été que pour la forme. Le banquier André avait-il demandé celui de sa fille, âgée de trois ans, quand il a signé son contrat de mariage avec le marquis d'Oyse ? Le duc de Richelieu, deux fois veuf, épouse la riche veuve du marquis de Noailles ; en se mariant, ils arrêtent du même coup le mariage de leurs enfants dont ils passent et signent le contrat, en attendant qu'ils soient en âge de se marier. M^{me} de Mailly annonce à sa fille, âgée de douze ans, qu'elle la marie à M. de la Vrillière, secrétaire d'Etat ; la petite se met à pleurer, et à crier qu'elle est bien malheureuse, « qu'on lui donne un homme pauvre si on veut, pourvu qu'il soit gentilhomme » ; elle fait la grimace à la Vrillière quand il se présente devant elle ; mais « le marché est fait », et il faut bien se soumettre.

On se connaissait parfois si peu en s'épousant que des substitutions de personne étaient possibles ; s'il ne s'en est pas produit, il eût pu s'en produire, et de là une plaisanterie que rapporte Saint-Simon. Le comte de Coëtquen venait d'épouser la seconde fille du duc de Noailles, « la plus laide créature qu'on sût voir ». Il prétendit qu'on lui avait fait voir la troisième qui

était jolie, puis qu'on l'avait trompé, et qu'on lui avait « donné l'autre ».

Et l'on ne se révoltait jamais ? Si, de temps en temps.

Il y avait des révoltes avant le mariage, des amoureux qui ne voulaient pas trahir leur amour, des enlèvements, des fuites en chaise de poste, des mariages clandestins. Et il y avait aussi des révoltes après le mariage, des jeunes filles mariées sans leur aveu et qui tenaient si bien tête au mari que celui-ci s'avouait vaincu et faisait casser le mariage ; il y avait des maris trompés, des scandales, des procès retentissants...

Mais toute révolte risquait de coûter cher. Si l'on n'a pas confiance en Saint-Simon, on peut consulter Pothier, le vieux juriste. Les jeunes gens qui se mariaient sans l'assentiment de leurs parents étaient déshérités de par la loi ; leur mariage était considéré comme un rapt et pouvait être puni des peines les plus graves. Contre le jeune homme qui résistait à la volonté paternelle, il y avait la lettre de cachet, l'ordre du roi qui le faisait arrêter et conduire à Saint-Lazare ; quant à la jeune fille, pareille résistance s'expiait dans un monastère. La situation de la femme mariée n'était guère plus enviable ; elle s'était laissé marier pour échapper à la tyrannie

de ses parents, et tombait sous l'autorité d'un nouveau maître, sous la « toute-puissance » du mari. « La toute-puissance du mari, dit Pothier, c'est le droit pour le mari d'exiger de sa femme tous les devoirs de soumission dus à un supérieur. » Et le monastère était là encore pour servir de prison à l'épouse révoltée, de même qu'à la fille rebelle.

Saint-Simon a conté quelques-uns de ces drames domestiques qui firent grand bruit au xvii^e siècle. Ce sont dans ses *Mémoires* comme des romans en raccourci, romans qui font penser tour à tour à ceux de M^{me} de La Fayette et à ceux de l'abbé Prévost ; telles, l'histoire de la belle comtesse de Verrue et celle de la duchesse de Lesdiguières.

La plus significative est peut-être celle du prince de Léon et de M^{lle} de Roquélaure.

Fils du duc de Rohan, le prince de Léon était une assez mauvaise tête, et plus d'une fois déjà ses frasques avaient été sévèrement châtiées. En 1708, son père veut le marier à M^{lle} de Roquélaure qui vivait chez les Filles de la Croix, au faubourg Saint-Antoine. Il en est bien aise, comptant que le mariage le fera libre et riche. Mais les deux familles se querellent à propos de la dot, et tout est rompu. M^{lle} de Roquélaure en est aussi dépitée que lui, car elle craint que ses

parents ne la laissent « pourrir » au couvent. Ils se connaissaient peu et ne s'aimaient point, parfaitement laids l'un et l'autre. Il lui propose de l'enlever, et elle y consent. Il la conduit dans une maison de la banlieue, où un prêtre interdit les marie séance tenante, en présence de quelques amis qui leur servent de témoins ; suit un souper que la mariée égaie de diverses chansons ; quelques heures plus tard elle rentre chez les Filles de la Croix et écrit « une belle lettre » à sa mère. Celle-ci, hors d'elle, court à Marly, se jette aux pieds du roi et lui demande justice. Il y allait de la tête pour le ravisseur. Non sans peine l'affaire s'arrangea ; le roi contraignit les parents des deux coupables à consentir à leur union. Mais le prince de Léon et M^{lle} de Roquelaure y perdirent les biens immenses sur lesquels ils avaient cru pouvoir compter, et « payèrent leur folie d'une cruelle indigence ».

Il y eut d'autres victimes plus touchantes, victimes résignées et silencieuses. Il y eut cette duchesse de la Feuillade à qui son mari ne pardonnait pas d'être d'une naissance inférieure à la sienne et qu'il abreuvait d'humiliations ; elle était « pulmonique » et mourut « fort jeune ». Il y eut M^{me} la Princesse. « M. le Prince en était jaloux jusqu'à la fureur, et jusqu'à sa mort. La piété, l'attention infatigable de M^{me} la Prin-

cesse, sa douceur, sa soumission de novice, ne la purent garantir ni des injures fréquentes, ni des coups de pied et de poing, qui n'étaient pas rares... »

Ne nous apitoyons pas trop, cependant, sur les victimes de la vie conjugale ou familiale au xvii^e siècle. De très grands écrivains se sont chargés de ce soin. Déjà Racine avait écrit le roman ou l'élégie des rois et des reines, des princes et des princesses, de Monime et de Xipharès, de Titus et de Bérénice ; et après lui, combien de romanciers ou de poètes ont entrepris à leur tour de narrer et d'idéaliser les drames du cœur, de proclamer les droits du cœur, de jeter l'anathème aux parents impitoyables qui font violence aux sentiments de leurs fils ou de leurs filles, et ne voient qu'une affaire de convenance ou d'intérêt dans l'union de deux êtres humains ! Il y a deux cents ans et plus que c'est là le thème familial de notre littérature. Après Racine est venu l'abbé Prévost, après l'abbé Prévost est venu Jean-Jacques, après Jean-Jacques sont venus les romantiques, après les romantiques les naturalistes ou les réalistes, et il semble qu'ils n'aient eu d'autre souci que de prêcher l'émancipation de l'individu et d'exalter notre sensibilité. Ils ont dénoncé tous les despotismes, celui de la famille, celui du mari,

celui du code, celui de l'opinion ; ils se sont ligués pour nous convaincre que l'amour est le tout de la vie, l'unique poème de la vie, et qu'il lui faut tout sacrifier. Et il y avait parmi eux de si tendres poètes, de si mélodieux chanteurs, de si divins joueurs de violoncelle, qu'ils ont eu prise, en effet, sur nos âmes, et qu'ils ont développé en nous la sensibilité jusqu'à un degré où elle a quelque chose de maladif.

Il resterait à savoir si nous sommes meilleurs que nos arrière-grands-pères ou grand'mères du xvii^e siècle, et si nous sommes plus heureux.

En fait, la contrainte dont j'ai cité maint exemple était pour eux moins lourde que nous ne serions tentés de le croire. Le plus souvent, dans ce choix d'une femme ou d'un mari, dans ce choix où l'amour n'entraît pour rien, la volonté du jeune homme ou de la jeune fille était d'accord avec celle des parents. Le jeune homme et la jeune fille trouvaient naturel que leurs parents guidassent leur choix, et même que des considérations de rang ou de fortune prévalussent sur des préférences sentimentales. Même quand ils étaient libres de choisir, quand ils étaient orphelins ou déjà d'un certain âge, c'est ainsi qu'eux-mêmes choisissaient, en consultant leur raison bien plus que leur cœur. L'âme de la vieille France n'était pas une âme très com-

pliquée ; elle ignorait bien des scrupules et des inquiétudes qui ont, je crois, leur noblesse, mais qui attestent en nous combien l'humanité a vieilli depuis deux ou trois cents ans. On n'était pas sentimental au xvii^e siècle. Le bel équilibre intellectuel n'était pas encore rompu ; on sentait la beauté de la nature ou le charme de la musique sans s'y noyer le cœur, sans s'y dissoudre ; on aimait, n'en doutons pas, mais avec plus de simplicité que nous, moins de subtiles tortures et de morbide mélancolie.

Voyez Saint-Simon lui-même : j'ai dit quel ménage excellent ç'avait été que le sien, quelles avaient été l'affection, la confiance, entre les deux époux et jusqu'à leur dernier jour. Mais est-ce son cœur uniquement, est-ce surtout son cœur qu'il avait consulté quand il s'était résolu à se marier ? Qu'on se souvienne de sa première tentative auprès du duc de Beauvilliers dont il n'avait jamais vu les filles, ni l'aînée dont il lui demandait la main, ni la troisième sur laquelle il était prêt à se rabattre au besoin.

Ecoute-t-il son cœur davantage l'année suivante, lorsqu'il songe à épouser M^{lle} de Lorges ?

La probité, la droiture, la franchise du maréchal de Lorges me plaisaient infiniment ; je les avais vues d'un peu plus près pendant la campagne que j'avais faite dans son armée. L'estime et l'amour que lui portait toute cette

armée, sa considération à la cour, la magnificence avec laquelle il vivait partout, sa naissance fort distinguée, ses grandes alliances..., surtout l'union intime des deux frères et de toute cette grande et nombreuse famille, et plus que tout encore la bonté et la vérité du maréchal de Lorges, si rares à trouver et si effectives en lui, m'avaient donné un désir extrême de ce mariage, où je croyais avoir trouvé tout ce qui me manquait pour me soutenir, acheminer, et vivre agréablement au milieu de tant de proches illustres et dans une maison aimable.

Cette fois encore il s'était résolu à se marier avant d'avoir vu celle dont il demandait la main ; et c'est le mariage ainsi conclu, d'après des motifs si sages, si raisonnables chez un jeune homme de vingt ans, qui fit « le bonheur de toute sa vie ». Il y eut beaucoup d'autres excellents ménages au temps de Saint-Simon, même à la cour, même dans cette petite fraction de la société qui était la plus gâtée par l'orgueil ; c'étaient d'excellents ménages que ceux du duc et de la duchesse de Beauvilliers, du duc et de la duchesse de Chaulnes. Combien d'autres, et à plus forte raison, hors de Versailles, à Paris ou en province, dans la noblesse ou le tiers état ! Rassemblons nos souvenirs, suivons M^{me} de Sévigné chez ses bons amis les de Coulanges, si unis, si souriants ; ou bien pénétrons chez Etienne Pascal, chez M^{me} Perier, dans ces familles bourgeoises où la vie était douce, sérieuse

et digne. Racine n'est nulle part plus admirable qu'à son foyer.

Et après cela, peut-être rentrerons-nous nos larmes ou n'est-ce pas sur le sort des hommes et des femmes d'autrefois que nous les verserons. Au lieu de les plaindre, nous les envierons, et justement parce qu'ils étaient moins sensibles, moins rêveurs, plus soumis au devoir, moins disposés à désirer l'impossible.

LE SENTIMENT RELIGIEUX

I

Les questions religieuses tiennent une très grande place dans les *Mémoires* de Saint-Simon, parce qu'elles en avaient une très grande dans la vie de son temps.

Les opinions qu'il a pu émettre sur telle ou telle doctrine, sur telle ou telle controverse théologique, n'ont pas en elles-mêmes grande valeur. Il n'est pas une autorité en matière de religion et il n'est pas un grand penseur, c'est entendu. Mais il est un témoin, un précieux témoin, et à double titre, en ce sens qu'il a curieusement observé ses contemporains et qu'il sait les peindre, et en ce sens également que par son intelligence, par ses idées, il ne les dépasse pas, que par sa façon de penser, de sentir ou de croire, il ressemble à beaucoup d'entre eux. Il les confesse en traçant leurs portraits, et il les confesse en se confessant lui-même, de telle sorte qu'avec son livre on peut se faire une idée assez juste et assez complète de

ce qu'était le sentiment religieux en France à la fin du règne de Louis XIV.

Or, ceci est d'autant plus intéressant que ce moment de notre histoire est un moment de crise ; c'est celui où se prépare et, pourrait-on dire, où se motive le conflit qui va éclater au XVIII^e siècle entre la foi et la raison ; Saint-Evremond, Bayle ou Fontenelle ne font encore que préluder sourdement, mais déjà Voltaire est né, déjà sont nés Montesquieu, Diderot et Rousseau. Les *Mémoires* nous font comprendre ce qui rendait le conflit inévitable et par où la religion offrait alors prise aux attaques qu'elle allait essuyer ; mais en même temps que ses erreurs ou ses étroitesse, ils montrent quelle était sa force et pourquoi elle n'est pas morte de ces attaques, pourquoi même elle en a au contraire tiré profit, — s'il est vrai, comme il semble, que grâce à Voltaire, à Rousseau et à leurs continuateurs, grâce aux efforts de la raison humaine et aux conquêtes de la science, le sentiment religieux se soit beaucoup modifié depuis deux siècles et considérablement élargi.

Saint-Simon atteste, en premier lieu, le préjudice que Louis XIV a porté à la religion, et comme en se flattant de la défendre il a bien fait tout ce qui dépendait de lui pour la déconsidérer et l'amoindrir. Il a voulu attirer et rassembler

autour de lui tous les grands du royaume, y compris la noblesse d'église, et dans la galerie des glaces la robe violette des évêques et la pourpre des cardinaux se mêlent aux habits de velours et aux robes de brocart d'or. Comment, à ce contact quotidien avec la société mondaine, le prélat ou l'abbé pourraient-ils ne rien perdre de leur caractère et de leur dignité morale ?

L'évêque de Langres n'avait rien de mauvais même pour les mœurs, dit Saint-Simon qui n'en peut pas dire autant de tous les prélats de cour ; mais il n'était pas fait pour être évêque, il jouait, et toujours très gros jeu. Un jour, ayant perdu une forte somme au billard contre M. de Vendôme et M. le Grand, il s'en retourne dans son diocèse, étudie en secret le jeu de billard, puis revient à Versailles, demande sa revanche, et après avoir affecté un instant de jouer fort mal pour faire grossir les enjeux, Monseigneur entame de glorieuses séries de carambolages et regagne plus qu'il n'avait perdu. L'évêque de Troie n'est pas moins gros joueur, mais aux cartes, au brelan et au lansquenet ; il joue avec les dames de la cour, et quand il leur gagne leur argent, elles ne l'appellent que « le Troyen », ou « chien d'évêque », ou « chien de Troyen ». L'abbé de Marsillac, frère de M. de la Rochefoucauld, suit toutes les chasses royales, et aime

tant la chasse qu'on ne le nomme que « l'abbé Tayaut ». L'abbé de Pompadour est absorbé par ses occupations mondaines, le temps lui manque pour lire son bréviaire ; il a un laquais qui le lit à sa place. D'autres ont pris des habitudes ou des mœurs plus fâcheuses au contact de la cour. Et je sais bien que ces mœurs de cour n'avaient gâté qu'une petite partie du clergé, et qu'aux figures que j'évoque là on en pourrait opposer beaucoup qui nous demeurent aussi vénérables que celles-ci le sont peu ; je le sais, j'y viendrai, mais commençons par dresser le bilan des pertes avant d'évaluer la part de richesses morales qui restait intacte.

Si Saint-Simon n'avait à reprocher à Louis XIV que d'avoir fait de quelques hommes d'église de très frivoles courtisans, on s'expliquerait mal les cris d'indignation qui lui échappent en résumant ce long règne. Il a vu d'autres scandales.

Il a connu le roi au temps où celui-ci était devenu dévot, dévot sans cesser d'être despote et sans désavouer les hontes de son passé, devôt tout en obligeant sa cour à se prosterner devant les enfants qu'il avait eus de M^{me} de Montespan ou de M^{le} de La Vallière. Il l'a connu au temps où le vieux roi mettait son despotisme au service de sa dévotion et déléguait en quelque sorte le pouvoir royal à ses confesseurs, aux jours d'in-

tolérance et de persécution. Il a vu tomber les murs de Port-Royal-des-Champs ; s'il n'était qu'un enfant lors de la révocation de l'édit de Nantes, les conséquences en étaient encore assez visibles et assez désastreuses, lorsqu'il est arrivé à l'âge d'homme, pour qu'il en ait pu parler en connaissance de cause. Il en a parlé en effet, et avec la rude franchise, l'éloquence nerveuse qu'on peut attendre de lui ; il en a parlé pour dénoncer l'erreur politique qui, dit-il, « dépeupla un quart du royaume, ruina son commerce et l'affaiblit dans toutes ses parties », et pour dénoncer aussi, en simple et honnête chrétien, la faute religieuse, « cette manière de prêcher Jésus-Christ » si contraire à l'esprit de l'Evangile et si propre à faire des impies.

Il voyait chaque jour et tout autour de lui les effets de la tyrannie dévote. Il voyait et il a peint les intrigants et intrigantes qui se pressaient aux offices ou jeûnaient avec ostentation pour plaire au roi, ou, chose plus avantageuse encore, à M^{me} de Maintenon. Il dit la mésaventure de la princesse d'Harcourt qui avait conquis les bonnes grâces de M^{me} de Maintenon par son zèle pieux. Depuis longtemps on avait surpris son manège, on riait ou l'on s'indignait tout bas de cette piété qui n'était qu'un moyen de flatterie, et qui ne l'empêchait pas d'être une joueuse enragée. Une

après-midi, dans l'intervalle qui séparait les vêpres du salut, elle entre chez M^{me} de Villeroy. Celle-ci lui propose malicieusement une partie de cartes pour lui faire oublier l'heure et manquer le salut ; la partie s'engage, le temps passe, et M^{me} de Villeroy riait sous cape, quand soudain le hasard se faisant son complice amène là M^{me} de Maintenon elle-même qui venait, elle, d'assister au salut : la porte s'ouvre, on l'annonce, et la princesse d'Harcourt, à demi pâmée, laisse tomber ses cartes en murmurant : « Je suis perdue, elle va me voir jouant au lieu d'être au salut ! »

Brissac (*major des gardes du corps*), peu d'années avant sa retraite, fit un étrange tour aux dames. C'était un homme droit qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames l'hiver au salut les jeudis et les dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas ; et sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes de petites bougies devant elles pour les faire connaître et remarquer. Un soir que le roi devait aller au salut, et qu'on faisait à la chapelle la prière de tous les soirs, qui était suivie du salut quand il y en avait, tous les gardes postés et toutes les dames placées, arrive le major vers la fin de la prière, qui, paraissant à la tribune du roi, lève son bâton et crie tout haut : « Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas. » Aussitôt les gardes obéissent ; murmures tout bas entre les femmes, les petites bougies s'éteignent et les voilà toutes parties, excepté la duchesse de Guiche. M^{me} de Dangeau et une ou

deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, qui leur firent reprendre leurs postes sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi qui, bien étonné de ne pas voir de dames remplir les tribunes, demanda par quelle aventure il n'y avait personne. Au sortir du salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans s'espacer sur la piété des dames de la cour. Le roi en rit beaucoup et tout ce qui l'accompagnait. L'histoire s'en répandit incontinent après ; toutes ces femmes auraient voulu l'étrangler.

Voilà les dévots et les dévotes que Louis XIV avait fait éclore, et avant Saint-Simon La Bruyère avait dit déjà ce qu'il fallait penser d'eux : « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée. » Mot que commentent fort clairement les *Mémoires*, de même qu'ils expliquent pourquoi La Bruyère à la fin de son livre a consacré un chapitre aux « Esprits forts ». Les esprits forts, ceux qui ne croient plus et qui raillent la croyance, n'étaient certes pas encore bien nombreux aux environs de 1700, ils l'étaient beaucoup moins qu'un demi-siècle plus tard ; mais ils l'étaient beaucoup plus qu'un demi-siècle auparavant, et il faut répéter que Louis XIV n'aurait pu s'y prendre mieux qu'il ne l'a fait pour en accroître le nombre, pour discréditer la religion, pour préparer la venue de Voltaire et lui fournir des arguments.

N'est-il pas vrai aussi qu'à la même époque la religion n'avait pas laissé que de se discréditer tant soit peu elle-même par les divisions qui s'étaient produites dans l'Eglise et par les querelles entre théologiens ?

Ceci encore est une vieille vérité que les *Mémoires* de Saint-Simon éclairent fortement.

On a dit cent fois, et on aura toujours raison de dire que ces divisions et ces querelles avaient fait la partie belle aux « philosophes » du XVIII^e siècle. Au lieu d'avoir à combattre une armée en bel ordre, cette phalange étroitement unie que Bossuet faisait apparaître dans son magnifique sermon sur l'Unité de l'Eglise, les philosophes ont trouvé devant eux un ennemi divisé, fractionné en partis qui déjà se faisaient la guerre. Qu'est-elle devenue, cette « Unité de l'Eglise », dans les dernières années du règne de Louis XIV, alors que les gallicans sont aux prises avec les ultramontains et les jésuites avec les jansénistes, alors que l'affaire du quiétisme dresse Fénelon en face de Bossuet, et qu'une autre affaire plus retentissante encore et qui se prolongera pendant une grande partie du XVIII^e siècle, celle de la Constitution, de la bulle *Unigenitus*, partage le clergé et sème partout la discorde ?

Comme Voltaire aura beau jeu pour souligner les contradictions ou les incertitudes du dogme,

et pour faire retomber sur la religion même les coups qu'ont essayé de se porter les théologiens !

Et comme Rousseau à son tour saura profiter de leurs querelles, de leurs subtils ergotages, pour prêcher au monde une religion nouvelle, qui ne connaît point la théologie, qui n'ergote sur aucun texte, qui trouve toutes ses preuves dans le témoignage de la conscience et dans le spectacle de la création !

N'entrons pas dans le débat, ne tentons pas de débrouiller les points de doctrine sur lesquels on discutait au temps de Louis XIV ; nous pourrions bien nous y perdre. Mais remarquons que Saint-Simon lui-même a ressenti le malaise qui ne pouvait manquer de résulter de tant de dissensions. Sa foi était robuste, elle a résisté ; mais il a eu de mauvais moments, des moments où il ne savait plus de quel côté était la vérité et de tant de partis lequel avait raison, de tant de formes différentes de la croyance laquelle était la meilleure, laquelle était vraiment la croyance chrétienne. Le quiétisme, à dire vrai, ne l'a pas troublé ni séduit ; parmi les quiétistes il comptait des ennemis personnels et ses haines étaient tenaces ; d'ailleurs, ce grand réaliste, cet esprit si clair, si amoureux de la vie, si amoureux du réel, ne risquait pas de se laisser séduire par les vaporeuses rêveries des mystiques et par

le galimatias du pur amour. Il a hésité davantage à prendre parti dans la fameuse guerre des jésuites et des jansénistes.

Ce serait se tromper que de le prendre pour un ennemi juré des jésuites ; la preuve qu'il n'en était pas un, c'est qu'il avait choisi parmi eux son confesseur. Quelques-uns d'entre eux cependant étaient ses bêtes noires, et surtout le confesseur du roi, le père Tellier, dont il n'avait pas tort de regarder l'influence comme funeste à la religion aussi bien qu'à l'Etat. Il est certain, en outre, qu'avec sa puissante imagination, son ardente nature et son honnêteté foncière, il ne pouvait pas ne pas sentir ce qu'il y avait de grand dans Port-Royal. Il subissait involontairement l'espèce de fascination qui se dégageait de la pauvre abbaye ou même de ses ruines, cette fascination que tant d'esprits d'élite ont ressentie et subie au xvii^e siècle et que nous ressentons encore.

De là son hésitation ; il s'est demandé si la vérité pouvait être ailleurs que là où était le souvenir de Saint-Cyran et de Pascal, de Le-maître de Saci et de la mère Angélique.

Nous nous en serions doutés en lisant ses *Mémoires*, qui contiennent plus d'un discret hommage à Port-Royal ; nous en avons la certitude depuis la publication des *Ecrits inédits*. Le

tome IV contient une longue lettre de lui datée du 1^{er} juin 1718 et adressée à un trappiste ; elle est bien intéressante.

Il est juste, mon très révérend Père, de satisfaire votre curiosité sur ce qui s'est passé de particulier entre votre saint Abbé et moi, touchant le jansénisme...

Mon ignorance, ma profession et mon état laïque m'ont toujours empêché de m'appliquer à ces questions ; mais il est vrai que ce que j'entendais dire de ceux qui ont le plus de part dans ces disputes avec l'imputation janséniste, et ce que je voyais de mes yeux dans quelques-uns de ceux qu'on en accusait, m'avait donné une si haute idée de leurs vertus que j'eus peine à croire leur doctrine mauvaise ; et que, poussé par quelques-uns de mes plus intimes amis, je balançai longtemps à me lier étroitement de ce côté-là. J'étais retenu par l'ancienne impression de toute ma vie reçue des jésuites à qui je m'étais toujours confessé ; mais cette impression s'affaiblissait, et je demeurais flottant dans un état pénible.

Je ne cachai rien à M. l'abbé de la Trappe, et vous savez quelles ont été ses constantes bontés pour moi. Dans un voyage que je fis auprès de lui, je lui découvris ce qui se passait en moi, et je le suppliai de m'éclairer, de me décider et de me conduire.

Il me demanda le secret jusqu'à sa mort, et puis il me dit qu'il y avait deux partis dans l'Eglise sur la matière de la grâce ; que l'un poussait tout à l'extrême et désespérait, que l'autre relâchait toutes les voies et les rendait méconnaissables, que les casuistes, surtout des derniers temps, avaient tout gâté par leurs ouvrages ; mais que Dieu, toujours veillant au bien de son Eglise, en avait tiré sagloire, en ce que ces deux partis, semblables à deux cailloux qui s'entrechoquaient sans cesse, jetteraient des étincelles à la lumière desquelles la voie mitoyenne se découvrirait entre ces deux extrémités opposées, laquelle conduisait à la

vérité et au salut. Il me conseilla cependant de ne point changer de conducteur, sur ce que je lui en exposai, et me recommanda de me garder de me laisser prendre aux apparences extérieures.

Il ajouta qu'il y en avait d'engagés dans ce parti extrême que leur ignorance, et par cette ignorance que leur bonne foi sauverait, jointe comme elle l'était avec leurs bonnes œuvres et leur pénitence effective ; mais qu'il en avait vu autrefois qu'il avait crus des saints, et qu'il avait trouvés n'avoir que des dehors et être véritablement de grands pécheurs.

Ce « saint Abbé », comme dit Saint-Simon, qui fut son guide et qui était sa conscience vivante, n'est autre que l'abbé de Rancé, le fondateur de la Trappe. La Trappe se trouvait à une très petite distance de la Ferté-Vidame, très proche du château jadis acheté par le père de Saint-Simon. Quand Rancé, à la mort de M^{me} de Montbazon, avait dit adieu au monde et s'était retiré à la Trappe dont il allait être le réformateur, il était devenu le voisin, l'ami du duc Claude. Le fils de celui-ci, l'auteur des *Mémoires*, lui voua un culte et ne vint jamais à la Ferté-Vidame, tant que Rancé vécut, sans lui rendre visite. Il s'adressait à lui chaque fois qu'il craignait de s'égarer, et ce fut assez de l'entretien qu'il rapporte tout au long dans cette lettre de 1718, pour que son angoisse se dissipât, pour qu'il ne devînt pas janséniste, pour qu'il restât simplement chrétien, en dehors

de toute querelle de doctrine et de toute secte. Mais on voit, par son propre aveu, qu'au milieu de tant de sectes et de querelles il avait quelque temps « flotté dans un état pénible » ; on voit, en d'autres termes, quel était le trouble des consciences, et que, s'il a résisté à l'épreuve, elle n'en était pas moins de celles auxquelles il est dangereux de soumettre les âmes.

Peut-être sommes-nous surpris de le voir, lui « l'Important », lui qui a d'ordinaire le verbe si haut et la décision si prompte, si impérieuse, obéir comme un petit enfant à la voix de Rancé. Il appartient à un siècle où la raison était habituée à abdiquer devant la foi, où il y avait complet divorce entre la foi et la raison ; et c'est par là encore, c'est même surtout par là, que Voltaire et les Encyclopédistes vont pouvoir attaquer la religion, c'est là que porteront leurs coups les plus rudes. Il va de soi que si nous n'analysions l'esprit religieux du ^{xvii}^e siècle que chez ses plus illustres représentants, chez un Bossuet par exemple, nous n'y découvririons rien d'absurde ni de puéril. Mais oserait-on affirmer qu'il en allât de même de tous les croyants ? Ne faut-il pas convenir que chez la plupart d'entre eux la croyance manquait de largeur, qu'elle était rétrécie par bien des « préjugés » comme dira le ^{xviii}^e siècle, par des pré-

jugés que Voltaire allait railler impitoyablement et qu'il ne faut pas, après tout, lui savoir mauvais gré d'avoir raillés, puisque par sa raillerie il a contribué à dégager la croyance de ces petites tesses ou de ces puérités ?

Rouvrons les *Mémoires*. La maréchale de la Meilleraye entendait parler à la cour de la mort récente du chevalier de Savoie, dont la vie avait été peu édifiante : « Elle écouta quelque temps, puis, avec un air de conviction et d'assurance : Pour moi, dit-elle, je suis persuadée qu'à un homme de cette naissance-là Dieu y regarde à deux fois à le damner. — On éclata de rire, mais on ne la fit pas revenir de son opinion. » On éclata de rire, et pourtant il est fort probable qu'elle n'était pas la seule à penser ainsi. Chamfort parle d'un grand seigneur qui n'appelait jamais Dieu que « le gentilhomme de là-haut » ; et qu'est-ce à dire, sinon que ce grand seigneur, de même que M^{me} de la Meilleraye, se représentait Dieu d'après le roi de France et le ciel d'après la cour de Versailles ? Qu'est-ce à dire sinon que, dans la société de l'ancien régime fondée sur le principe d'inégalité, l'esprit de cour, l'esprit d'inégalité pénétrait jusque dans la religion pour la rapetisser et la déformer ?

Elle n'était pas moins déformée par une autre

tendance qu'on pourrait appeler l'esprit monastique, c'est-à-dire l'abus des petites pratiques et des petites mortifications. Mais ce qui, plus que tout le reste, lui faisait tort, c'était son mépris — ou sa peur — de la raison humaine et de l'esprit scientifique, c'était son enfantine notion du surnaturel, du miracle, c'était la crédulité mêlée à la croyance et la superstition mêlée à la dévotion.

Quand on lit les romanciers du règne de Louis XIV ou ceux de la première moitié du XVIII^e siècle, Courtils de Sandras, Lesage, l'abbé Prévost, on ne remarque pas sans surprise la part considérable qu'ils font au merveilleux dans leurs récits d'aventures et dans leurs tableaux de mœurs. Ils sont des réalistes ou tout au moins des précurseurs du roman réaliste, ils sont des peintres de la vie, ils écrivent, comme Sandras, l'histoire de personnages qui ont vécu et que leurs lecteurs ont pu rencontrer, ou, comme Lesage et l'abbé Prévost, l'histoire de personnages imaginaires en qui s'exprime l'humanité de leur époque ; et cependant, que d'apparitions ou de visions dans leurs romans, que de magiciens, de revenants et de spectres ! Le diable même joue son rôle chez Lesage, il est le héros d'un de ses romans, du *Diable boiteux*, en attendant que Cazotte écrive le *Diable amou-*

reux. Mais si ces diableries et tout ce merveilleux occupent tant de place dans le roman français d'alors, c'est qu'en vérité l'âme humaine en était tout imprégnée.

Ravaisson a publié dans ses *Archives de la Bastille* les documents qui se rapportent à la fameuse « affaire des Poisons », au procès de la Brinvilliers et à celui de la Voisin ; il y a là bien des rapports de police et bien des dépositions de témoins : il n'en est guère où il ne soit parlé d'incantations et de messes noires. Le diable hantait les imaginations, toute une littérature lui était consacrée. Je ne suis pas grand clerc en la matière et je ne me pique pas de donner ici la « bibliographie du sujet », la liste des ouvrages où il était question de lui. Mais si Bekker s'évertuait en 1691, dans *le Monde ensorcelé*, à combattre l'opinion vulgaire sur l'influence du démon, le vieux livre de Bodin, *la Démonomanie*, qui soutenait la thèse contraire, était toujours lu et paraphrasé dans beaucoup d'écrits du même genre. Et de nouveau ici le témoignage de Saint-Simon est décisif, sans qu'il soit même besoin d'y joindre celui de l'abbé de Choisy.

Il était très lié avec le duc d'Orléans, il vivait dans son intimité, nous pouvons tenir pour exact ce qu'il nous dit de lui. Or, il nous montre le duc continuellement occupé à consulter des

charlatans ou des nécromanciens, à regarder dans un verre d'eau pour y lire l'avenir, et à essayer de voir le diable. Voir le diable, c'était son rêve et sa passion. Il s'en allait la nuit avec M. de Mirepoix dans les carrières de Vanves pour y faire des invocations. Cela rappelle tout à fait les premières pages du *Diable amoureux*, la scène nocturne au milieu des ruines, où le héros du conte invoquant le démon voit d'abord apparaître une affreuse tête de chameau, puis un bel épagneul tout frisé, et enfin la charmante Biondetta, qui n'est autre que le diable métamorphosé en femme et en femme très amoureuse : « Une femme amoureuse, c'est le diable. » conclut Cazotte, et c'est toute la moralité de son joli conte. Le duc d'Orléans fut moins heureux que le héros de Cazotte : « Il m'a avoué qu'il n'avait jamais pu venir à bout de rien voir ni entendre. »

Son cas ne prouverait pas grand'chose, s'il était unique, d'autant que le futur régent comptait parmi les « esprits forts », parmi les impies, beaucoup plus que parmi les chrétiens ; obligé d'assister à la messe du roi, il n'avait en fait de livre d'heures qu'un petit *Rabelais* qu'il y lisait dévotement. Mais chez les dévots, chez les croyants les plus sincères, mêmes superstitions, mêmes naïvetés. M^{me} de Saint-Hérem, — cette

vieille folle qui avait si grand'peur du tonnerre et se fourrait dans son lit quand il tonnait, en obligeant ses domestiques à se coucher sur le lit, en pile, pour mieux la préserver, — M^{me} de Saint-Hérem se faisait « dire des évangiles sur la tête », et « il n'est pas croyable ce qu'elle dépensait à s'en faire dire ». Louis XIV ne voyage jamais le vendredi ; au besoin, il fait voyager ce jour-là son fils ou son petit-fils, mais lui, non. En 1699, il reçoit une visite qui est durant quelques jours le sujet de toutes les conversations à Versailles : c'est celle d'un paysan de Provence qui dit avoir eu une apparition céleste et avoir mission de lui parler. Le roi le reçoit, l'écoute et reste tout rêveur ; et comme le maréchal de Duras affecte de se moquer du bonhomme, comme il s'écrie, employant la formule d'affirmation alors à la mode : « Cet homme-là est fou ou le roi n'est pas noble », — c'est-à-dire : « à moins de nier l'évidence », — le roi répond gravement : « Si cela est, je ne suis pas noble, car je vous assure qu'il est fort loin d'être fou. » Pour le mieux démontrer, il ajoute que le paysan lui a dit une chose que personne au monde ne savait, que seul, lui, le roi, pouvait savoir : c'est que jadis dans la forêt de Saint-Germain il avait vu un fantôme ; le roi n'en ayant jamais parlé, le paysan n'a pu l'apprendre que par des

voies surnaturelles. Saint-Simon donne de tout cela une explication sensée et assez piquante ; il a su par la suite que la mission du paysan auprès du roi consistait à l'engager au nom du Ciel même à déclarer publiquement son mariage avec M^{me} de Maintenon et à la faire reine de France. Il suppose, non sans vraisemblance, que le pauvre homme avait été la dupe d'une certaine M^{me} Arnould, toute dévouée à M^{me} de Maintenon, qui, jouant en la circonstance le rôle de l'apparition, l'avait chargé d'aller parler au roi ; quant au fantôme de la forêt de Saint-Germain, si le roi croyait n'en avoir de sa vie parlé à personne, il oubliait probablement que pour M^{me} de Maintenon il n'avait pas de secret ; il avait dû laisser échapper celui-là devant elle, et par elle M^{me} Arnould avait pu le révéler au bon paysan.

Mais que de gens, en ce temps-là, qui croient aussi avoir vu des fantômes ou vivent dans la peur d'en voir ! M^{me} de Montespan et M^{me} d'Heudicourt ne peuvent dormir sans avoir auprès d'elles la nuit dans leur chambre des femmes chargées de veiller et de tenir les esprits en respect ; M^{me} d'Heudicourt a failli mourir certaine nuit de la frayeur que lui a causée un vieux perroquet. « Son fils, qui n'était pas poltron, avait la même manie, jusqu'à ne pouvoir être jamais seul le soir ni la nuit dans sa chambre. » Saint-Simon

prend ici un ton moqueur, il sourit de semblables craintes. Mais lui-même, en est-il donc tout à fait exempt ? Les histoires de revenants, les histoires fantastiques abondent dans les *Mémoires* et dans les *Ecrits inédits* : histoire de M^{me} de Montausier qui a vu surgir devant elle une mystérieuse vieille femme, l'a vue presque aussitôt disparaître, et est morte très peu de temps après ; histoire du marquis d'Effiat qui tous les soirs s'enferme dans sa chambre à la même heure, et que ses gens entendent alors causer avec quelqu'un, avec quelqu'un qui lui répond, quoiqu'il n'y eût personne dans la chambre quand il y est entré et que personne n'y ait pu entrer depuis à leur insu. C'est chose curieuse que l'air indécis, gêné, avec lequel Saint-Simon conte ces sottises ; sa raison proteste, et aussi, semble-t-il, sa foi chrétienne ; instinctivement, il sent ce qu'une pareille conception du surnaturel a de chétif ou de dérisoire, mais il n'ose pas, néanmoins, s'en affranchir pleinement ; il demeure incertain, embarrassé, il ne s'exprime qu'avec des ménagements de toute sorte. Qu'on en juge par une historiette dont l'héroïne était une personne de sa famille. Elle se trouve dans les *Ecrits inédits*, parmi les *Notes sur tous les duchés-pairies*, à l'article des ducs de Montmorency ou, plus exactement, du duc de Montmorency qui

fut depuis connétable et mourut au commencement du xvii^e siècle ; il s'était marié trois fois, et sa seconde et sa troisième femmes étaient toutes deux apparentées à la famille de Saint-Simon.

On a dit des choses si étranges de ces deux derniers mariages et quise sont conservées par une tradition si exacte et si autorisée dans toute la maison de Condé et, si on lui en pouvait joindre une autre, dans celle de Saint-Simon, qu'on en insère ici l'histoire pour son extrême singularité, parce qu'elle n'est écrite nulle part que l'on sache. On la tient de la bouche de M. le prince de Conti le Germanicus ; il en était persuadé, parce qu'il la tenait lui-même de M. le Prince son beau-père et de M. le Prince le héros son oncle, près duquel il avait été exilé si longtemps à Chantilly... C'est donc sur ces témoignages si considérables que l'on conserve ici cette anecdote, sans rien assurer que la vérité de ces témoignages et la persuasion de ces princes que l'esprit et le savoir a mis à l'abri de passer pour crédules. Telle qu'est donc cette étrange histoire, la voici très exactement.

Louise de Budos, jeune veuve de dix-huit ans, était avec sa mère auprès de la première femme du connétable lorsqu'elle mourut, et bien empêchée après le connétable qui était inconsolable... La mère et la fille, se promenant au dehors du château de Pézenas, trouvèrent une pauvre femme tenant un petit enfant qui leur demanda l'aumône. La mère refusa ; la fille, touchée du petit enfant, obligea sa mère à donner quelque chose. La pauvre femme remercie, entre en conversation sur leur douleur, leur dit que leur aumône ne sera pas perdue si elles veulent, leur persuade enfin que la fille accepte d'elle une petite bague qu'elle lui présente, et qu'elle fasse en sorte de la passer au doigt du connétable. Ce conseil fut tôt et de point en point suivi, et le connétable épousa Louise de Budos.

Plus de cinq ans après leur mariage, qui fut très heureux, Louise de Budos se trouvant fort seule à Chantilly avec sa tante et le comte de Cramail, elle leur parut si triste qu'ils craignirent qu'elle n'eût reçu quelque mauvaise nouvelle du connétable et lui en parlèrent. Elle leur dit que non et qu'elle n'avait rien. Elle les mena ainsi jusqu'à quelques jours de là que, se promenant une après-dînée avec eux, elle les quitta brusquement, leur dit d'attendre, et s'avança à un homme qu'ils ne connurent point et qui avait la contenance d'attendre. Ils la virent le joindre, s'arrêter à lui, et parler ensemble assez longtemps. Cet homme la quitta ; la tante et Cramail la rejoignirent, et la trouvèrent si renfermée en elle-même qu'ils ne doutèrent pas qu'elle ne vînt d'apprendre de fort mauvaises nouvelles du connétable, mais elle les rassura là-dessus et ne voulut point s'expliquer davantage.

Le lendemain à dîner, comme on servait le fruit, on vint dire à la connétable que cet homme qui l'avait entretenue la veille à la promenade demandait à lui parler. Cela l'émut extraordinairement et elle répondit qu'il était bien pressé et qu'il attendît. Peu après, elle sortit de table, le fit appeler, défendit qu'on les interrompît, et dit de plus à sa tante et au comte de Cramail qu'ils avaient des affaires ensemble, qu'ils pourraient bien n'être pas d'accord et faire du bruit, mais que, quelque long temps que cela pût durer et quelque bruit même qu'ils entendissent, elle leur demandait de les laisser et leur défendait d'approcher d'un cabinet où elle s'en allait avec lui. Tout cela augmenta fort leurs inquiétudes et commença à leur paraître bien extraordinaire. Mais ce fut bien pis quand, après avoir attendu tout le jour et tout le soir, enfin sur les dix heures du soir, conseil tenu avec tous les principaux de la maison, ils furent à la porte du cabinet, d'où on n'avait ouï aucun bruit tout le jour, où ils grattèrent, appelèrent, frappèrent, finalement enfoncèrent la porte et y trouvèrent la connétable morte, par terre, le col entière-

ment tourné, le visage du côté de l'épine du dos sans être pourtant défiguré, et dans le cabinet une odeur de soufre très puante.

Le comte de Cramail qui était présent, l'a conté plusieurs fois à la duchesse d'Angoulême la Guiche, qui était née cette même année-là et qui l'a souvent conté à la duchesse de Saint-Simon l'Aubespine, qui était sa parente proche, avait été tirée du couvent par elle et était demeurée avec elle jusqu'à son mariage.

La tante de la connétable, éperdue, se jeta sur son corps, et dans ce transport de douleur, sans savoir ce qu'elle faisait, mit à son doigt cette bague qu'elle lui avait toujours vue au sien et que le connétable lui avait rendue. Le désespoir du connétable fut extrême ; mais dès qu'il vit la tante de sa femme, qu'il n'avait jamais pu souffrir et qu'il avait souvent pressé sa femme de marier ou de renvoyer, il lui fit mille amitiés. Elle crut que ce qu'elle était à la feuë connétable lui attirait ce bon traitement ; mais sa surprise fut extrême, quand elle les vit aboutir à la proposition de l'épouser, et à l'exécution au bout d'un an en attendant la dispense. Sa figure très disgraciée et l'aversion du connétable pour elle si marquée du vivant de sa nièce, faisait un tel contraste avec ce nouvel état, qu'il ne lui sortit point de l'esprit. A force d'y penser, elle fit enfin réflexion sur cette bague qu'elle avait prise au doigt de sa nièce morte et qu'elle avait toujours depuis gardée au sien. Le scrupule lui en vint, elle le consulta ; et on se moqua d'elle ; mais voyant que cela continuait à la tourmenter, on lui dit qu'elle n'avait qu'à l'ôter ; tellement qu'en se promenant dans les jardins d'Ecouen, elle y jeta sa bague. Cet instant fut l'époque du divorce. Le connétable, absent d'elle alors, revint à soi comme d'un enchantement, en usa comme il est dit en l'article de cette troisième femme, et ne l'a jamais vue depuis. Pour ce fait-là, il est certain.

Suit une histoire de revenant pour laquelle

Saint-Simon cite de nouveau ses références, à savoir : Vervillon, écuyer du grand Condé, l'abbé Laisnet et son propre père le duc Claude.

Mais si ses écrits nous font voir le trouble, les petitesse ou les égarements du sentiment religieux à son époque, ils nous montrent avec même évidence quelle en demeurerait la force, quelle source d'énergie et de beauté morale il y avait en lui. Parmi les portaits de religieux ou d'évêques que Saint-Simon nous présente, combien ne rencontrons-nous pas de grands caractères et de grands cœurs tout pénétrés de la leçon évangélique ! Il a plus d'une fois parlé de Bossuet, et chaque fois il a parlé de lui dignement. Il fait passer devant nos yeux une foule d'humbles prêtres qui osaient tenir tête aux puissants de la terre, aux princes, aux princesses, et leur refuser les sacrements jusqu'à ce que la princesse ou le prince eût désavoué ses erreurs de conduite et rompu de honteuses attaches. Il ressuscite pour nous ce Coislin, évêque d'Orléans, qui semble une première esquisse du Myriel des *Misérables*, et qui, s'apercevant qu'un gentilhomme admis à sa table lui avait volé ses couverts, concluait de là seulement que le coupable devait être dans un grand embarras d'argent, et le faisait appeler non pas pour lui

réclamer l'argenterie volée, mais pour lui donner sa bourse. Je ne crois pas, il est vrai, qu'à la cour de Versailles il y eût beaucoup de Myriels, et que la foi chrétienne fût de ceux qui se pressaient là des modèles de toutes les vertus. La vie de cour était une exaltation des passions humaines, la cour était un salon et une antichambre de ministère ; l'intérêt, l'ambition, l'orgueil et l'égoïsme s'y développaient à l'aise, et c'est une chose saisissante, dans les récits que nous a laissés Saint-Simon de la mort des grands personnages, mort de Monseigneur ou mort du roi lui-même, que de voir comme le vide se fait autour du mourant dès que toute chance de guérison a disparu, dès que son rôle est fini, dès qu'il ne peut plus rien : aussitôt on s'éloigne, on va saluer son successeur, et le corps à peine refroidi reste abandonné, sous la garde de quelques moines et de quelques valets. Il est sûr pourtant que, sans faire d'eux des saints, le sentiment religieux aidait les courtisans à remporter sur eux-mêmes plus d'une victoire. Il n'était pas inutile au fougueux duc de Saint-Simon de faire tous les ans une retraite de quelques jours à la Trappe, et ne sent-on pas quelle était en effet la force de ses scrupules, de quels sacrifices il était capable pour accomplir son devoir de chrétien, quand on voit combien il a hésité avant

d'écrire ses *Mémoires* où il prévoyait qu'il aurait souvent à médire d'autrui, quand on voit qu'il ne s'y est décidé qu'après avoir consulté Rancé et lui avoir soumis un fragment de l'ouvrage ?

La croyance servait à bien vivre au ^{xvii}^e siècle ; à tout le moins elle servait à bien mourir. C'est une remarque essentielle et que nous faisons tous en explorant la France de Louis XIV. Ces mondains, ces gens de cour, ceux même qui se donnaient pour des esprits forts, une heure venait toujours où la pensée de la mort se dressait devant eux. Ils quittaient tout, ils se retiraient du monde. Saint-Simon cite les noms par douzaines : M. du Charmel en pleine faveur, se réfugie dans une petite maison proche de l'Oratoire ; M. de Saint-Louis va chercher asile dans une dépendance de la Trappe ; le chancelier Pontchartrain se démet de sa charge pour finir sa vie lui aussi dans une chambre de l'Oratoire, etc. Parmi ceux ou celles avec qui l'histoire littéraire du grand siècle nous a familiarisés, beaucoup en avaient fait autant, M^{me} de La Fayette comme M^{me} de la Sablière. Tous avaient mis, selon le mot de Saint-Simon, « un intervalle entre la vie et la mort » pour apprendre à mourir. On savait mourir, il faut l'avouer, au ^{xvii}^e siècle ; on mourait avec douceur et sérénité, les yeux fixés sur le crucifix. Ainsi étaient

morts La Fontaine et Racine ; ainsi moururent ce duc de Beauvilliers que Saint-Simon aimait tant, et cette autre amie de toute sa vie, la vieille M^{me} de Pontchartrain ; ainsi mourut Louis XIV.

Un demi-siècle plus tard, la fin de la vie était plus douloureuse et plus sombre. La marquise du Deffand, l'amie de Voltaire, celle que son siècle appelait « la femme Voltaire », et qui avait tant d'esprit, frissonnait à l'approche de la mort. Toutes sa vie elle s'était ennuyée ; toute sa vie elle avait répété, n'aimant rien, ne croyant à rien : « Oh ! que je m'ennuie ! pourquoi suis-je née ? » Et maintenant, à l'idée de quitter la vie, elle tremblait, elle avait peur de s'être trompée en doutant de tout, elle criait à Voltaire, son confident, son charmant consolateur : « Dites, êtes-vous sûr qu'il n'y a rien ? » Une lettre de son secrétaire à Horace Walpole dit la navrante tristesse de sa mort. Quel contraste avec les agonies sereines dont avait été témoin Saint-Simon ! De telles oppositions font assez sentir ce qui manque à l'âme humaine, quand le sentiment religieux s'en est retiré ; ou plutôt elles font sentir pourquoi, sous une forme ou sous une autre, il faut toujours que l'âme humaine finisse par retrouver ce sentiment. Il a survécu aux légitimes attaques des penseurs du XVIII^e siècle,

et il en a même profité. Il y avait, certes, après le règne de Louis XIV, plus d'un progrès à réaliser, je ne dis pas pour détrôner la foi par la raison, mais pour les rapprocher, pour les réconcilier l'une avec l'autre et les éclairer l'une par l'autre, pour élever la raison jusqu'à la notion et au respect du mystère qui nous enveloppe, mais en même temps pour dégager la foi des broussailles théologiques, de l'esprit d'intolérance et des enfantines superstitions, et montrer le miracle là où il est, dans les lois de la nature, dans l'infini de la création et dans le sublime du génie ou de la vertu. Qu'on mesure l'espace parcouru depuis le temps de Saint-Simon jusqu'au temps de Lamartine et de Hugo ; on reconnaîtra que la notion du divin s'est singulièrement modifiée et élargie dans l'intervalle. Et ce n'est pas un des moindres mérites des *Mémoires* de Saint-Simon que de nous aider à mesurer ce progrès, en marquant avec netteté un moment dans l'histoire de la conscience humaine.

II

Entre tant d'hommes et de femmes du xvii^e siècle qui ont cherché un refuge dans la religion et éprouvé sa vertu consolatrice, l'exemple qui parle le plus à nos imaginations et à nos cœurs est celui de M^{lle} de la Vallière.

Saint-Simon ne l'avait jamais vue, quoiqu'il ait plus d'une fois parlé d'elle. Il est né l'année même où elle s'est retirée chez les Carmélites. Mais il avait souvent entendu prononcer son nom par des gens de cour et des gens d'église, notamment sans doute par l'abbé de Rancé qui avait eu l'occasion de la voir au couvent de la rue Saint-Jacques. Il y a un curieux portrait d'elle, avec des détails qui ne sont que là, au tome IV des *Ecrits inédits* ; il y en a deux autres dans les *Mémoires*, le premier à la date de sa mort, le second à la mort de Louis XIV, dans le résumé que Saint-Simon trace de son règne. Quand on a pratiqué Saint Simon et que l'on connaît son humeur satirique, on ne peut pas ne pas remarquer avec quelle sympathie émue

et respectueuse il parle de M^{lle} de la Vallière. Il la peint comme « la plus douce, la plus jolie, ... la plus désintéressée, et en même temps la mieux faisante, sans jamais avoir dit mal ni desservi personne », et en racontant ses derniers jours il va jusqu'à dire qu'elle mourut » avec toutes les marques d'une grande sainteté ». Or, il ne canonise pas volontiers ses contemporains ; il est évident que cette fois il a été touché, il a subi le charme. Essayons donc de comprendre ce qui l'a ainsi ému et charmé ; essayons, à l'aide des indications qu'il nous fournit et d'autres témoignages du même temps, de reconstituer la physionomie de M^{lle} de la Vallière, en nous arrêtant surtout à l'heure dramatique de sa vie, à l'heure du sacrifice ou, si l'on veut, de la victoire. En gros c'est une histoire que personne n'ignore, mais le détail en est moins connu, et quel plus beau roman que celui-là ?

Elle était fille d'un gentilhomme tourangeau, Laurent de la Baume le Blanc, seigneur de la Vallière, domaine situé à peu de distance de Vouvray et dont il ne subsiste aujourd'hui qu'un pavillon datant du xvi^e siècle. Elle-même était née à Tours en 1644. Elle perdit son père de bonne heure, et sa mère s'étant remariée avec le marquis de Saint-Rémy, premier maître d'hôtel de Gaston d'Orléans, elle passa sa première

jeunesse à Blois, résidence ordinaire du prince. A la mort de celui-ci, elle suivit sa mère à Paris, et à peine y était-elle arrivée qu'elle devint, en avril 1661, une des filles d'honneur d'Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur et par conséquent belle-sœur du roi. Elle n'avait que dix-sept ans.

On peut se faire une idée assez précise de sa beauté, de son charme physique, en consultant divers écrits du ^{xvii}^e siècle, *Mémoires de Bussy-Rabutin*, *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, *Correspondance de Madame, mère du régent*, etc. L'abbé de Choisy, qui la connaissait depuis l'enfance, s'exprime ainsi : « Elle n'était pas de ces beautés toutes parfaites qu'on admire souvent sans les aimer. Elle était fort aimable, et ce vers de La Fontaine :

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

semble avoir été fait pour elle. Elle avait le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, et le regard si tendre et en même temps si modeste qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment. » A quoi elle joignait, ajoute M^{me} de Caylus, « un son de voix qui allait jusqu'au cœur ». Il y a dans nos musées plusieurs portraits où l'on a voulu la reconnaître, bien qu'ils ne se ressemblent guère.

M. de Nolhac est d'avis qu'il ne faut pas la chercher à Versailles ailleurs que dans la copie d'une toile de Mignard et dans deux autres toiles, l'une qui la représente en chasseresse, l'autre où elle est vêtue d'une robe blanche à demi recouverte d'une large écharpe bleue. Cette dernière toile paraît être de Nocret et dater de 1663. Là, ses boucles blondes s'échappent de dessous un léger voile noir qui surmonte sa tête et retombe sur ses épaules ; figure un peu longue ; une expression de douceur, de bonté, de faiblesse et de timidité ; quelque chose de souffrant, de craintif, de grands yeux qui ont l'air d'avoir déjà beaucoup pleuré : c'est bien elle, « la petite violette », comme l'appelait M^{me} de Sévigné, « la petite violette qui se cachait sous l'herbe » ! Il suffirait d'avoir vu ce portrait pour deviner qu'elle était née pour être dupe et victime ; elle était de celles qui sont les éternelles dupes.

Dès qu'elle est à la cour, en 1661, Loménie de Brienne, Fouquet, le comte de Guiche, se disputent l'honneur de lui plaire. Mais elle a vu le roi, elle l'a vu dans tout l'éclat de sa gloire et de sa jeunesse, et sitôt qu'elle l'a vu elle l'a aimé. « S'il ne fût né que particulier, dit Saint-Simon en parlant de Louis XIV, il aurait eu également le talent des fêtes, des plaisirs, de la galanterie, et

de faire les plus grands désordres d'amour. » C'est ainsi qu'elle l'aime, comme « s'il ne fût né que particulier », et parce qu'il est « le roi des abeilles ». Selon le mot de M^{me} de Caylus, elle aime « le roi et non la royauté » ; et quand Racine mettra sur le théâtre sa *Bérénice*, où il est évident qu'il s'est souvenu d'elle bien plus que de Madame ou de Marie Mancini, elle ne pourra pas ne pas se reconnaître dans les tendres paroles de Bérénice à Titus :

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.

De 1661 à 1667 c'est le premier chapitre de son roman, ce sont les années d'ivresse. Elle est la favorite devant qui tout s'incline. Pour elle s'organisent chaque jour à Fontainebleau, à Saint-Germain ou aux Tuileries, des concerts, des ballets et des mascarades. Pour elle sort de terre le nouveau château de Versailles, qui remplace l'ancien pavillon de chasse de Louis XIII ; pour elle s'y célèbrent en 1664, au grand « rond d'eau », les fêtes de l'Ile enchantée où le roi figure sous ses yeux dans de somptueux carrousels et où Molière joue avec sa troupe plusieurs comédies nouvelles. A partir de 1666, à partir du jour où meurt la reine mère Anne d'Autriche, la seule personne devant qui le roi

ne parlât point en maître, il ne garde plus aucun ménagement. Il donne à M^{lle} de la Vallière le domaine de Vaujour, en Touraine, il la fait duchesse, pour attester devant tous, dit le texte des lettres patentes, « l'estime toute particulière qu'il fait de la personne de sa très chère et bien-aimée et très féale Louise-Françoise de la Vallière » ; et il légitime leurs enfants, M^{lle} de Blois en 1667, le duc de Vermandois deux ans plus tard.

Si cependant on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que ces années d'ivresse étaient déjà mêlées pour elle de bien des amertumes. Elle vivait tremblante, en proie tout ensemble à la honte d'être aimée du roi et à la terreur de ne plus l'être. Un jour déjà et aux premiers jours de la faveur royale, le 24 février 1662, pour un rien, pour une insignifiante bouderie du roi, la voilà qui s'échappe des Tuileries, à moitié folle de désespoir ; elle s'en va le long de la Seine, marchant droit devant elle jusqu'au village de Chaillot. Elle remonte la colline, elle va frapper à la porte d'un petit couvent de chanoinesses tout récemment établi. On refuse de la recevoir en dedans de la clôture, elle reste dans le parloir extérieur ; et c'est là que la trouve le roi qui, averti de sa fuite, est aussitôt accouru à cheval, à toute bride, un man-

teau gris sur le nez. Il la trouve couchée à terre, éplorée, hors d'elle-même, accablée de fatigue et de douleur, et il la ramène pleurant, sanglotant, aux Tuileries.

Voilà les années heureuses de M^{lle} de la Vallière.

Une nouvelle période de sa vie commence en 1667, période bien plus douloureuse encore et qui se prolongera près de huit ans. A dater de 1667, elle ne peut plus douter qu'elle ait une rivale, et quelle rivale ! aussi hautaine et spirituellement méchante qu'elle-même est humble, douce et incapable de répondre au sarcasme par le sarcasme. Aucune humiliation ne lui manque ; M^{me} de Montespan en vient par degrés à faire à peu près d'elle sa femme de chambre, la consultant sur le choix de la parure qui pourra plaire au roi. Madame, mère du régent, raconte dans ses lettres que pour aller voir sa nouvelle favorite le roi traversait les appartements de M^{lle} de la Vallière et lui disait en poussant vers elle une de ses chiennes couchantes, une épagneule : « Tenez, Madame, voilà votre compagnie, c'est assez. » Et le supplice augmente d'année en année. Le 11 février 1671, à bout de force, elle se sauve une seconde fois, à six heures du matin, et se réfugie chez les religieuses de Sainte-Marie, à Chaillot, après

avoir écrit au roi une lettre d'adieu. Soit qu'il garde pour elle un reste d'affection, soit plutôt qu'il redoute le scandale d'un si brusque départ et qu'il y voie comme un public reproche, il refuse de la laisser dans l'asile qu'elle s'est choisi. Il ne va pas, comme en 1662, l'en arracher lui-même ; il se contente d'y envoyer Colbert (Saint-Simon dit à tort : Lauzun) ; il envoie Colbert, qui la ramène à Versailles. « Le roi a causé une heure avec elle et a fort pleuré, écrit M^{me} de Sévigné. M^{me} de Montespan fut au-devant d'elle, les bras ouverts et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point. Les uns disent qu'elle demeurera à Versailles et à la cour, les autres qu'elle reviendra à Chaillot ; nous verrons. »

Ce qu'on put voir tout d'abord, ce fut un notable changement dans l'extérieur de sa vie. Elle s'effaçait de plus en plus, se mêlant le moins possible aux divertissements de la cour, s'habillant très modestement. On l'observait, on parlait et on riait un peu à la cour de ses désirs de faire pénitence et de ses projets de retraite au couvent. On n'y croyait pas. M^{me} de Sévigné elle-même, si naturellement bonne, écrivait le 15 octobre 1673 cette phrase cruelle : « M^{me} de la Vallière ne parle plus d'aucune retraite ; c'est assez de l'avoir dit. Sa femme de chambre s'est

jetée à ses pieds, pour l'en empêcher ; peut-on résister à cela ? » Et pourtant, à quelques semaines de là, le bruit se répandait qu'elle allait entrer aux Carmélites. Que s'était-il passé en elle dans l'intervalle ? Au prix de quelles luttes en était-elle arrivée à prendre une résolution définitive et à la faire accepter du roi ? C'est ce qu'on aimerait à savoir, car ce moment de sa vie en est le moment le plus dramatique, c'est la crise du drame.



Ce que nous serions si curieux de savoir, nous pouvons l'apprendre. Nous possédons des lettres d'elle. Seulement, il faut prendre garde et en vérifier avec soin l'authenticité. On s'est beaucoup occupé de M^{lle} de la Vallière au xvii^e siècle et même aux siècles suivants ; sa destinée avait été particulièrement romanesque, les romanciers et les libellistes en ont voulu tirer parti. On a mis en circulation bien des documents fabriqués de toutes pièces et bien des lettres apocryphes. Parmi les documents suspects, il faut sans doute compter des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* qui parurent en 1680 et qui lui étaient attribuées. Peut-être aussi est-ce une fausse lettre qui est reproduite dans les *Mémoires de la baronne d'Oberkirch* ; je la cite toutefois, parce

que le doute est permis et qu'elle a été souvent reproduite.

Ah ! mon père, ne me grondez pas de ce cilice ; c'est bien peu de chose. Il ne mortifie que ma chair, parce qu'elle a péché, mais il n'atteint pas mon âme qui a plus péché encore. Ce n'est pas lui qui me tue, ce n'est pas lui qui m'ôte tout sommeil, tout repos : ce sont mes remords. C'est surtout le lâche désir d'en ajouter d'autres à ceux que j'ai déjà. Et puis ne les vois-je pas chaque jour ? Mes yeux ne suivent-ils pas *leurs* yeux ? Ne suis-je pas assise à côté de ma rivale, tandis que *lui* est à côté d'elle aussi, mais loin de moi ? N'ai-je pas vu ? n'ai-je pas entendu ? Ah ! mon père, que Dieu me punisse si je blasphème ! Je ne sais ce qu'est l'enfer, mais je ne saurais en imaginer un plus terrible que celui où est mon cœur, où il reste néanmoins, où il se complaît, car ne plus *le* voir serait un autre enfer auquel il ne s'accoutumerait point.

Il existe, en tout cas, un assez volumineux recueil de lettres dont l'authenticité ne paraît pas faire doute. Elles ont été publiées pour la première fois au xviii^e siècle, en 1767, par un très consciencieux érudit, l'abbé Lequeux, qui avait eu en sa possession divers manuscrits provenant de Bossuet ; et dès lors il est facile de s'expliquer qu'elles se soient trouvées entre ses mains, car elles étaient adressées à un ami de Bossuet, à un de ses amis les plus chers, le maréchal de Bellefonds.

Bellefonds était lui-même un de ces grands seigneurs profondément chrétiens, comme il y

en avait plus d'un à Versailles, dont la vie oscillait sans cesse entre les séductions du monde et celles du cloître. Il avait eu la plus brillante carrière militaire : capitaine à quinze ans, maréchal de France à trente-huit ; il avait été ambassadeur de France en Angleterre ; courtisan bien vu du roi, il avait figuré dans les fêtes de l'Ile enchantée. Un jour, sous l'influence de l'abbé de Rancé, il s'était dégoûté de la vie mondaine et de la gloire, et sans rompre tout à fait, sans renoncer à sa charge de premier maître d'hôtel du roi, il menait depuis quelque temps une vie toute chrétienne, soutenu et encouragé dans cette voie par Bossuet. C'est lui qui de 1671 à 1674 fut le conseiller de M^{lle} de la Vallière et un peu son directeur de conscience, et en lisant les lettres qu'elle lui adressait à ce moment décisif de sa vie, on voit combien elle s'est débattue, combien elle a souffert, avant d'ensevelir dans le cloître l'amour dont elle avait si longtemps vécu.

Le recueil de lettres s'ouvre à la date du 9 juin 1673, et par ces mots : « Vous avez la paix du cœur et vous en goûtez les délices sans aucun obstacle ; j'envie fort le même bonheur, mais je n'y suis pas encore parvenue. » Le 8 février 1674, elle écrit de Versailles :

Vous craignez pour moi, et vous avez raison, puisque je suis encore ici. Que voulez-vous ? Je suis la faiblesse même...

J'arrive des Carmélites ; on y prie pour vous et pour moi, et c'est de là que nous devons attendre notre secours...

Je suis au désespoir de me voir encore si peu avancée, et vous ne sauriez me faire plus de honte que je ne m'en fais à moi-même ; je suis cependant plus affermie que jamais, et quand on me donnerait toutes les grandeurs du monde, je ne changerais pas l'envie seule d'être carmélite contre leur possession. Je ne tiens plus qu'à un fil ; aidez-moi, je vous prie, à le rompre ; grondez, menacez, traitez-moi durement, s'il le faut...

Je n'ai plus qu'un pas à faire ; mais j'ai de la sensibilité, et l'on a eu raison de vous dire que M^{lle} de Blois (*sa fille*) m'en a beaucoup inspiré. Je vous avoue que j'ai eu de la joie de la voir jolie comme elle était ; je m'en faisais en même temps un scrupule ; je l'aime, mais elle ne me retiendra pas un seul moment ; je la vois avec plaisir, et je la quitterai sans peine. Accordez cela comme il vous plaira, mais je le sens comme je vous le dis. Il faut que je parle au roi, et voilà toute ma peine ; demandez à Dieu qu'il me donne toute la force dont j'ai besoin dans cette occasion. Quitter la cour pour le cloître, ce n'est point là ce qui me coûte ; mais parler au roi, oh ! voilà mon supplice...

Il est aisé de voir par cette lettre, et celles qui suivent ou qui précèdent, pourquoi elle souhaitait tant de fuir le monde, et pourquoi elle avait tant de peine à le fuir. Elle voulait le fuir, parce qu'elle y était chaque jour abreuvée d'humiliations et parce qu'elle était déchirée de

remords ; mais son amour était toujours vivant, toujours aussi fort, aussi passionné. Et au fond, ce qui l'attirait vers le cloître, si c'était un très sincère désir d'expier sa faute, c'était bien plus encore l'espoir d'y trouver la fin de ses propres souffrances, la paix, l'oubli.

Bossuet vint à son aide. Il s'entremet auprès de M^{me} de Montespan pour obtenir par elle que le roi consentît à tout ; il surmonta les « tempêtes », — c'est l'expression dont il se sert dans une lettre au maréchal, — qu'avait soulevées dans la chambre du roi le projet de retraite aux Carmélites de la rue Saint-Jacques ; et il fut convenu que M^{lle} de la Vallière y entrerait le 20 avril de cette année 1674, le jour où le roi partirait de son côté pour la Bourgogne. La veille, elle prit congé de Louis XIV, et le voyant cette fois encore prêt à fondre en larmes, elle se hâta d'abréger l'entrevue, la dernière entre eux : ils ne se sont jamais revus depuis, quoiqu'elle ait encore vécu trente-cinq ans. Elle fit également ses adieux à la reine, à qui elle demanda son pardon et qui, du reste, l'avait toujours aimée en dépit de tout ; elle dit adieu à Monsieur, à toute la cour, à ses enfants même, — et elle entra pour n'en plus sortir au couvent de la rue Saint-Jacques. Dans une *Lettre circulaire* de la prieure des Carmélites, qui fut écrite

et publiée en 1710, au lendemain de sa mort, son arrivée au couvent est racontée ainsi :

« Ma mère, dit-elle en entrant à la révérende mère Claire du Saint-Sacrement qui était alors prieure, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma volonté ! Mais je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre. » Elle fut conduite selon l'usage devant le Très-Saint-Sacrement... Le jour même de son entrée, elle se fit couper les cheveux... Elle demanda comme une grâce de porter notre habit avant que de le prendre en cérémonie ; elle y fut d'abord accoutumée, excepté à notre chaussure, dont elle a souffert jusqu'à sa mort.

La cérémonie publique de la vêtue eut lieu quelques semaines après, le 4 juin, en présence de la reine et de tout le grand monde de Paris et de Versailles. On voulait la voir dans son habit de religieuse, dans son habit blanc de grosse laine, les pieds nus dans des sandales ; on voulait voir ce qui restait de M^{lle} de la Vallière dans sœur Louise de la Miséricorde. On la vit se coucher sous le drap mortuaire... Elle avait espéré que Bossuet serait là pour l'assister encore. Mais Bossuet était précepteur du Dauphin et il avait dû le suivre dans le voyage de Bourgogne. Ce fut l'évêque d'Aires, Jean de Fromentières, qui fut chargé du sermon. Il passait pour un prédicateur éminent. Il n'y a pas cependant à s'arrêter au sermon qu'il prêcha ce jour-là, en prenant pour texte la parabole évan-

gélifique de la brebis égarée et du bon pasteur. Cette éloquence académique et symétrique ne nous touche plus.

Mais un an après jour pour jour, le 4 juin 1675, une nouvelle cérémonie ramenait le même public dans la chapelle des Carmélites. Sœur Louise de la Miséricorde allait prononcer ses vœux et prendre le voile, le grand voile noir. Elle était assise à côté de la reine, dans la tribune des religieuses, et M^{me} de Sévigné, qui n'était pas là, mais qui rapporte les impressions de plusieurs témoins, dit qu'elle était d'une beauté dont toute l'assistance fut surprise. Et cette fois, ce fut Bossuet qui prêcha.

S'il en faut croire M^{me} de Sévigné, son sermon ne fut pas trouvé « aussi divin qu'on l'espérait ». On espérait des allusions au passé, peut-être des confidences sur les impressions actuelles de M^{lle} de la Vallière, des indiscretions, un peu de scandale. C'était faire injure à Bossuet, c'était bien mal le connaître.

Ce sermon est de la plus grande beauté. Sa beauté réside dans sa majestueuse ordonnance, dans la grave musique du style, mais aussi dans sa discrétion même. Bossuet a pris pour texte une ligne de l'*Apocalypse* : « Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toute chose. » Ce renouvellement qui s'est fait dans

l'âme de la pénitente, il en a été témoin, il y a travaillé, il sait mieux que personne combien la victoire a coûté cher, il en pourrait raconter toutes les péripéties. Il n'en a garde. Il se borne à des traits comme ceux-ci : « Qu'avons-nous vu et que voyons-nous ! Quel état et quel état ! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes. » Et l'on comprend vite pourquoi l'auditoire a été déçu. Il n'y a dans tout son sermon presque rien qui semble se rapporter spécialement à M^{lle} de la Vallière. Il ne refait pas l'histoire d'une femme qui a aimé et qui cherche un refuge dans le cloître, non pas même l'histoire d'une grande dame qui abandonne le monde, mais seulement, comme il le dit, l'histoire d'une âme qu'avaient séduite toutes les vanités de la vie et qui finit par en sentir le néant. Il ne cherche que ce qu'il peut y avoir de plus général et de plus humain dans le cas de M^{lle} de la Vallière, ce qui en peut être applicable à toute créature, ce qui peut par conséquent profiter à tous ses auditeurs. Et si c'est pourquoi ils ont été désappointés, c'est aussi pourquoi ce sermon garde une valeur très haute.

Tout le premier point n'est autre chose que le magnifique développement du vieux thème tant de fois repris par les orateurs de la chaire, et

qui apparemment est toujours nouveau, puisqu'après eux nos grands poètes lyriques du xix^e siècle l'ont si souvent paraphrasé à leur tour. Il dit les incertitudes et les angoisses d'une âme qui s'est attachée aux plaisirs, aux joies de la vie, et qui ne parvient pas à s'en rassasier, à y trouver la satisfaction de ses secrets désirs. Il dit les contradictions qu'elle sent en elle ; et c'est là, dans ce premier point, que se rencontre un passage où l'on a cru voir une imitation de Pascal, où il n'y a vraisemblablement qu'une simple rencontre, rencontre toute naturelle de deux grands esprits préoccupés des mêmes problèmes et pénétrés de la même croyance.

O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable ?

Non, Messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution ; ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui, dans ses mesures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé, dans son origine, sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé et les traces des fondations et l'idée du premier dessin et la marque de

l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre ; si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute et lui faire sentir sa perte.

Pascal avait dit les mêmes choses presque dans les mêmes termes, et Lamartine ne fera que résumer en deux beaux vers toute la page de Bossuet lorsqu'il s'écriera :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

En opposition avec la détresse d'une âme qui a senti le néant de notre pauvre bonheur humain et qui ne sait plus où se prendre, le second point montre l'apaisement qui se fait en elle du jour où elle a tout sacrifié pour se donner à Dieu. Ici encore, Bossuet s'efforce de parler en termes très généraux ; il évite avec soin tout ce qui pourrait amuser la curiosité de l'auditoire. Il ne peut pas faire cependant que Louise de la Miséricorde ne soit présente à son esprit, qu'elle ne soit même devant ses yeux, dans la tribune, et malgré lui l'image qu'il nous trace de la pénitence et de ses saintes ivresses s'individualise un peu :

Ce corps si tendre couche sur la dure ; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil,

sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit... Des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug ; *elle se souvient des tristes jalousies du monde*, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes.

Phrase qu'on pourrait commenter avec un mot de M^{lle} de la Vallière que M^{me} de Caylus rapporte dans ses *Souvenirs*, et qui lui avait échappé peu de temps avant de quitter la cour, avant de s'être soustraite aux cruautés du roi et de M^{me} de Montespan : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir. »

La péroraison du sermon de Bossuet en est à coup sûr la partie la plus belle. C'est le propre de son éloquence que ce *crescendo* qui l'emporte et nous emporte avec lui ; cela monte, cela s'élargit comme un finale de Beethoven :

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente. Descendez maintenant, ô feu invisible ! et que ces discours enflammés que vous ferez au dedans des cœurs les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu ; don-

nez-leur un essai de la vision dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel ; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice. Le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré ; le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile ; vivez cachée à vous-même aussi bien qu'à tout le monde...

« Enveloppez-vous dans ce voile... » Quel plus bel exemple de ces images saisissantes, de ces larges expressions symboliques qui sont familières à Bossuet ? C'est par là surtout qu'il est poète et annonce nos grands poètes lyriques, par ce pouvoir de traduire l'idée sous sa forme concrète et d'agir sur les cœurs en parlant aux imaginations.

*
* *

La dernière époque de la vie de M^{lle} de la Vallière ou de sœur Louise de la Miséricorde s'étend de ce grand jour de juin 1675 au jour de sa mort, qui survint seulement en 1710. Sans chercher trop curieusement à soulever le voile dont l'avait avec tant de grandeur enveloppée Bossuet, on peut dire, je crois, en toute cer-

titude qu'elle eut encore à souffrir beaucoup. Nous avons des lettres d'elle au maréchal de Bellefonds postérieures à 1675, et qui disent assez qu'on ne tue pas son cœur comme on veut et quand on veut. Souvent, il est vrai, elle y répète qu'elle goûte « une tranquillité et une satisfaction complètes ». Mais souvent aussi sa souffrance intime se trahit : « Il ne me reste plus rien à souhaiter que de perdre la mémoire de tout ce qui n'est point Jésus-Christ ; cette importune mémoire que je voudrais si loin de moi, me distrait à tout moment et me livre d'éternels combats. »

Le monde, d'ailleurs, n'avait pas pitié d'elle et ne lui permettait pas d'oublier. On allait lui rendre visite rue Saint-Jacques, on y allait sous prétexte de s'édifier, mais plus encore pour essayer de lire sur son visage les secrets de son cœur, par curiosité de la souffrance d'autrui. C'est un sentiment peu généreux, mais inhérent à la nature humaine et qui est de tous les temps. Saint-Simon nous parle de ces princesses qui se glissaient dans la chambre d'un moribond, avides de voir comment on meurt ; il nous montre les belles dames entassées aux fenêtres de l'Hôtel de Ville, le 17 juin 1700, pour assister à l'exécution d'une de leurs amies, M^{me} Tiquet, femme d'un conseiller au Parlement, accusée

et convaincue d'avoir assassiné son mari. De même on allait aux Carmélites, on faisait appeler au parloir sœur Louise de la Miséricorde, et on cherchait à deviner ce qu'elle n'avait garde de dire. La bonne marquise de Sévigné y alla comme les autres, en 1680, à l'occasion du mariage de M^{lle} de Blois avec le prince de Conti, et elle déclare que sœur Louise lui parut « un ange » : — « Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois ; je ne la trouvais ni bouffie ni jaune ; elle est moins maigre et plus contente ; elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards : l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les lui ont point creusés ni battus. Cet habit si étrange n'ôte rien à sa bonne grâce ni au bon air. »

Il y avait d'autres visiteuses moins bienveillantes. M^{me} de Montespan poursuivait jusque dans le cloître celle qu'elle avait détrônée et humiliée, torturée, de tant de façons. Par M^{me} de Sévigné encore nous avons le récit d'une de ces cruelles visites : « Quanto (*surnom de M^{me} de Montespan*) causa fort avec sœur Louise... Elle lui demanda si tout de bon elle était aussi aise qu'on le disait. — Non, répondit-elle, je ne suis point aise, mais je suis contente. Quanto lui parla fort du frère de Monsieur, et si elle voulait lui mander quelque chose, et ce qu'elle

dirait pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : — Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez. »

Mais voici ce qui devient tout à fait intéressant. Il y a dans les événements de la vie une logique secrète et une secrète ironie que n'égalent jamais les inventions du romancier ou de l'auteur dramatique. Un jour arriva où M^{me} de Montespan connut la disgrâce et ses humiliations, où M^{me} de Maintenon l'écarta du trône comme elle en avait elle-même écarté M^{lle} de la Vallière, — et elle franchit l'étape que Bossuet avait si nettement marquée dans son sermon. Elle s'aperçut, elle aussi, que les succès et les joies du monde passent vite ; elle aussi, elle chercha autre chose. Elle revint alors et plus d'une fois rue Saint-Jacques, non plus pour rouvrir les blessures de celle qu'elle avait si longtemps fait souffrir, mais pour lui demander comment on guérissait de certaines blessures, et si vraiment le cloître était la terre d'asile. Elle la consultait, dit M^{me} de Caylus, « comme une espèce de directeur ». Tenons pour certain que sœur Louise de la Miséricorde justifia en cette circonstance le nom qu'elle s'était choisi, qu'elle fut miséricordieuse, et fit de son mieux pour l'engager à son tour dans la voie de la pénitence.

Aussi bien, Saint-Simon nous renseigne, et avec un grand luxe de détails, sur la pénitence de M^{me} de Montespan et sur la fin de sa vie :

Peu à peu elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et d'autres besoins semblables, et y faisait travailler ce qui l'environnait. Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale, ses jeûnes fort multipliés ; sa prière interrompait sa compagnie et le plus petit jeu auquel elle s'amusait, et à toutes les heures du jour elle quittait tout pour aller prier dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles... Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient souvent des plaies... Parmi tout cela, elle ne put jamais se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avait usurpé dans sa faveur,... belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie.

Saint-Simon ajoute qu'elle conservait au fond du cœur l'espérance de reconquérir l'amour du roi et de succéder à M^{me} de Maintenon, quand par la mort de celle-ci il serait redevenu libre. Ses enfants, dit-il, s'en flattaient, et beaucoup de courtisans avec eux.

Aucune arrière-pensée de ce genre ne s'est mêlée chez M^{lle} de la Vallière à l'ardent désir d'expiation. Il y a tout lieu de croire, à vrai dire, qu'elle a aimé le roi et qu'elle a souffert jusqu'à son dernier jour ; la *Lettre circulaire* qui est la relation de sa mort, dit qu'elle priait constam-

ment pour les besoins de l'Eglise et pour ceux de l'Etat, et prier pour l'Etat, il est clair que c'était prier pour Louis XIV, que c'était l'aimer encore. Mais la même relation atteste à quel point elle était sincère dans son renoncement et combien, loin de rêver d'un retour à Versailles, elle aspirait à la mort.

On est un peu choqué aujourd'hui de la forme que revêtait l'expiation dans la vie religieuse du xvii^e siècle ; ce ne sont ici encore que mortifications, privations de toute sorte, supplices de la chair, ceintures et bracelets de fer aux pointes aiguës, haïres et cilices. On comprend mieux l'expiation telle que l'ont conçue depuis nos grands poètes, Lamartine et Hugo, l'expiation d'un Myriel ou d'un Jocelyn qui, pour se punir d'avoir aimé, pour se vaincre, convertissent cet égoïste amour en amour évangélique, se donnent à l'humanité tout entière, et au lieu de s'enfermer dans le silence du monastère, dans la solitude d'une cellule, au lieu de prendre la haire et la discipline, se font les serviteurs de tous les pauvres gens, de tous les « misérables ». Mais, malgré tout, comment ne pas avouer que toute victoire que la créature humaine remporte sur elle-même est belle, de quelque manière qu'elle s'y prenne pour se vaincre, et comment n'être pas touché des détails que donne la *Lettre circulaire*

sur la pénitence et la mort de sœur Louise de la Miséricorde ?

Elle se levait tous les jours deux heures avant la Communauté, et passait ce temps en prières devant le Saint-Sacrement. Les plus rudes hivers ne lui firent rien relâcher d'une pratique si pénible. On l'a souvent trouvée presque évanouie de froid. Une fois même, étant au grenier, où elle étendait du linge mouillé, elle s'évanouit entièrement. Un grand érésipèle à la jambe l'ayant fait beaucoup souffrir sans qu'elle en voulût rien dire, le mal devint si considérable qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Nous lui fîmes quelques reproches de porter si loin sa ferveur : « Je ne savais ce que c'était, nous répondit-elle, je n'y avais pas regardé. » Elle a toujours témoigné la même indifférence pour sa santé et pour tout ce qui la regardait. Un jour du Vendredi saint, elle se sentit si portée à honorer la soif de Jésus-Christ sur la croix, que pour y rendre quelque hommage et expier le plaisir qu'elle avait pris autrefois à boire des liqueurs, elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuse pénitence ayant enfin été découverte, une de mes sœurs lui demanda si elle avait cru la pouvoir faire sans permission et de son propre mouvement : « J'ai agi sans réflexion, lui répondit-elle, je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu. » La surveillance de sa mort, elle se leva encore à trois heures du matin pour continuer ses exercices de piété ordinaires ; mais se trouvant beaucoup plus mal, elle ne put aller jusqu'au chœur. Une de mes sœurs la rencontra ne pouvant plus se soutenir et pouvant à peine parler, tant les douleurs étaient pressantes ; elle en avertit ma sœur l'infirmière ; le mal était déjà si grand qu'il fallut l'emporter à l'infirmerie. Malgré l'état où elle était, on eut peine à obtenir d'elle d'user de linge et de quitter la serge. Les méde-

cins étant appelés la firent d'abord saigner, mais ils s'aperçurent bientôt que leurs remèdes étaient inutiles ; l'inflammation était déjà formée. Ma sœur Louise de la Miséricorde vit bien que sa dernière heure était proche ; elle accepta la mort avec joie et toutes les circonstances qui l'accompagnaient, répétant plusieurs fois : « Expirer dans les plus vives douleurs, voilà ce qui convient à une pécheresse... » Elle a expiré aujourd'hui à midi, âgée de soixante et cinq ans et dix mois, et trente-six de religion, laissant la Communauté aussi affligée de sa perte qu'édifiée de sa pénitence.

Il nous reste après cela une dernière curiosité à satisfaire. Que pensa Louis XIV de cette mort, et qu'en dit-il ? Il s'était toujours abstenu d'aller voir sœur Louise rue Saint-Jacques, et s'était borné à lui faire savoir en 1676, lorsqu'elle perdit son frère, que « s'il était assez homme de bien pour voir une carmélite aussi sainte qu'elle était, il irait lui dire lui-même la part qu'il prenait à la perte qu'elle avait faite ». M^{me} de Sévigné a recueilli dans une de ses lettres ces paroles du roi. Saint-Simon dit de son côté en 1710, en notant la mort de M^{lle} de la Vallière : « Le roi avait conservé pour elle une estime et une considération sèche, dont il s'expliquait même rarement et courtement... Il parut peu touché de sa mort, il en dit même la raison : c'est qu'elle était morte pour lui du jour de son entrée aux Carmélites. »

Au fond, on ne pouvait guère demander qu'il dit autre chose.

Et pourtant il est visible que Saint-Simon trouve l'oraison funèbre un peu brève, et je crois bien que c'est aussi notre impression. Peut-être est-ce la faute des poètes. Ceux-là, nous sommes habitués à les entendre parler d'un tout autre ton de celles qu'ils ont aimées, et leurs paroles nous reviennent, elles chantent à notre oreille. Nous nous souvenons du *Lac*, du *Crucifix*, de tous les beaux vers qu'inspirait à Lamartine le souvenir d'une morte bien chère, celui de Julie Charles, de cette Julie dont le nom lui demeurerait si sacré qu'il le donna à sa propre fille. Nous nous souvenons aussi des pages charmantes que Jean-Jacques a consacrées à une autre morte, à M^{me} de Warens. Quand on relit les divines *Réveries d'un promeneur solitaire*, on n'arrive jamais sans quelque émotion à la dixième et dernière; c'est celle qui est inachevée, celle que la mort de Rousseau est venue interrompre, et c'est celle qui commence ainsi : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans depuis ma première connaissance avec M^{me} de Warens. » Et ceci pourrait tendre à prouver que les poètes savent aimer mieux que les rois. Mais, en vérité, je n'ai rien voulu prouver du tout. J'ai seulement voulu

revoir, parmi tant de figures qu'évoquent les *Mémoires* de Saint-Simon, une des plus attachantes et des plus touchantes, — celle d'une femme qui a beaucoup souffert.

UN REGARD HORS DE VERSAILLES

Il n'est arrivé qu'une seule fois à Saint-Simon de regarder hors de Versailles, mais cela lui est arrivé une fois, et les pages de ses *Mémoires* qui ont trait à son ambassade d'Espagne n'en sont pas les moins amusantes ni les moins originales.

Elles sont amusantes, parce que son *moi* s'y livre et s'y étale plus que nulle part ailleurs, parce qu'il y est constamment en scène et au premier plan, parce qu'il y est tout entier, avec son ardente vitalité et son mouvement perpétuel, son énorme et enfantine vanité, son comique involontaire et son étincelant esprit. C'est le moment le plus heureux de sa vie. Tout lui sourit, tout contribue à le mettre en belle humeur. Il vient d'apprendre à l'improviste que le régent et Philippe V se sont mis d'accord pour marier l'Infante au jeune roi Louis XV, et la propre fille du régent, M^{lle} de Montpensier, au prince des Asturies ; et il est trop bon Français pour ne pas se réjouir d'un événement qui con-

sacre la réconciliation de la France et de l'Espagne. Il a, en outre, obtenu du régent séance tenante d'être l'ambassadeur qui ira demander solennellement l'Infante, et il compte bien rapporter de Madrid la « grandesse » pour son second fils, avec peut-être la Toison d'or pour l'ainé. Que de bonheurs à la fois !

Quelle joie surtout d'être ambassadeur, de se persuader qu'on incarne en soi toute la majesté de la maison de France, et de parader, et de se pavaner, et de faire l'important ! Il ne tient plus en place. Il veut étonner la cour de Philippe V par sa magnificence, et ce coquin de Dubois, qui ne l'aime guère, le pousse doucement à la ruine. Il décide d'emmener avec lui six seigneurs, huit gentilshommes, douze pages, trente-six valets de pied, auxquels Dubois conseille d'adjoindre encore quarante officiers ; il s'en laisse finalement imposer vingt-neuf dont il va défrayer toutes les dépenses. Entre temps, il repasse son rôle, interroge ceux de ses amis qui ont rempli en Espagne des fonctions diplomatiques, amasse des notes sur les ministres et les courtisans de Philippe V, compulse de volumineux in-quarto, *les Ambassades* de M. de la Borderie, *l'Ambassadeur et ses fonctions*. Et le 23 octobre 1721 il part, endetté désormais pour toute sa vie, mais fier comme

Artaban et gai comme un collégien en vacances.

Il est dans cette aimable disposition d'esprit où tout ce qu'on voit est beau, où tout ce qu'on mange est bon. Le port de Bordeaux lui paraît comparable à celui de Constantinople. Sitôt passé la frontière, le ciel est d'une pureté admirable et la température « charmante ». A Loyola, le chocolat qu'il avale est « le meilleur qu'il ait jamais goûté » ; le vin de Rancio qu'il boit à Vittoria est « excellent ». Il n'y a que certains mets espagnols qui aient fait hésiter un peu son enthousiasme, surtout un fâcheux plat de tripes de morue fricassées à l'huile dont le régala au retour le gouverneur de Pampelune ; il en mangea et « tant qu'il put, par civilité », parce qu'un ambassadeur doit avoir toutes les politesses, même celle de l'estomac, mais il avoue que « cela ne valait rien ».

Il était bien juste qu'il s'efforçât de plaire aux Espagnols, car ceux-ci l'accueillaient presque triomphalement. Toute l'Espagne se réjouissait d'un rapprochement avec la France. On se mettait aux fenêtres et on le comblait de bénédictions. A Salinas, où il passait sans s'arrêter, des dames qui le regardaient par la croisée et qui lui parurent « de qualité », ayant sollicité la faveur de le voir un instant, il crut « qu'il était de la galanterie de monter chez elles » et eut

toutes les peines du monde ensuite à s'en débarrasser.

Aussi ne cheminait-il pas vite. Il n'arrive à Madrid que le 21 novembre, un mois après son départ de Paris. Une fois là, en revanche, à peine lui laisse-t-on une nuit de repos. Dès son réveil, il voit entrer Grimaldo, le premier ministre, « un fort petit homme blond comme un bassin, gros et pansu, avec deux petites mains appliquées sur son ventre qui, sans s'en décoller, gesticulaient toujours ». Il va le matin même saluer Leurs Majestés catholiques et les infants « Je n'ai point vu de plus jolis enfants ni mieux faits que don Ferdinand et don Carlos, ni un plus beau maillot que don Philippe. Le roi et la reine prirent plaisir à me les faire regarder, et à les faire tourner et marcher devant moi de fort bonne grâce. Ils entrèrent après chez l'infante où je tâchai d'étaler le plus de galanterie que je pus. En effet, elle était charmante, avec un petit air raisonnable et point embarrassé. »

Cette jeune personne si raisonnable avait tout juste trois ans.

Le 25 novembre, il est de nouveau reçu au palais, cette fois en audience solennelle, trouve le roi debout sous un dais, entouré de tous les grands d'Espagne, lui débite un beau discours

sur l'union des deux couronnes, et de là passe chez la reine. Elle est assise sur un large fauteuil ; d'un côté de la salle sont rangés les grands, le chapeau sur la tête, de l'autre, sur des « carreaux » de velours ou de damas, leurs femmes et celles de leurs fils aînés :

Après avoir arrêté mes yeux quelques moments sur ce beau spectacle fort paré, je m'avançai lentement jusqu'au second carreau d'en bas, marchant au milieu de la largeur de la pièce, et là je fis une profonde révérence. Je continuai à m'avancer de même jusqu'au milieu de la longueur qui restait, où je fis une seconde révérence me tournant un peu vers les carreaux en me baissant, passant les yeux dessus ce qui était à portée, et j'en fis de même en me relevant vers les grands, qui se découvrirent, comme les dames m'avaient fait une légère inclination du corps de dessus leurs carreaux. J'avançai ensuite jusqu'au pied du carreau de la reine, où je fis ma troisième révérence, à laquelle seule la reine répondit par une inclination du corps fort marquée. Un instant après je dis : « Madame », et ce mot achevé je me couvris, et tout de suite me découvris sans avoir ôté ma main de mon chapeau et ne me couvris plus. Les grands, depuis ma seconde révérence, étaient demeurés découverts et ne se couvrirent plus.

Mon discours roula sur les mêmes choses qu'avait fait celui que je venais de faire au roi... Elle ne laissa pas de me répondre en très bons termes.

Quand elle eut achevé, je lui fis une profonde révérence, et je me retirai le plus diligemment que la décence me le permit pour gagner le dernier carreau de velours d'en bas et les parcourir promptement tout en ployant un peu le genou devant chacun et disant à la dame assise dessus : *A los pies de Vuestra Excellentia*, ce qui suppose : « Je me

mets aux pieds de Votre Excellence », à quoi chacune sourit et répondit par une inclination du corps.

Il faut être preste à cette espèce de course qui se fait tandis que la reine se débarrasse de ce gros carreau qu'elle a sous les pieds, qu'elle se lève, qu'elle descend de cette espèce de trône, et qu'elle retourne dans son appartement par la porte de la galerie qui y donne, et qui n'est presque éloignée de ce trône que de la demi-largeur de la pièce où il est et de la largeur entière de la galerie, qui sont très médiocres, et il faut avoir achevé le dernier carreau près de celui de la camarera-mayor, qui se lève en même temps que la reine pour la suivre, à temps de trouver la reine à la porte de son appartement, mettre un genou à terre devant elle, lui baiser la main qu'elle vous tend, et la remercier en cinq ou six paroles, à quoi elle répond de même.

Je ne pus avoir sitôt expédié les carreaux, que je vis la reine dans la porte de son appartement ; elle m'avait déjà traité avec tant de bonté et de familiarité que je crus pouvoir user de quelque sorte de liberté dans ces moments d'une si grande joie, tellement que je courus vers elle et lui criai que Sa Majesté se retirait bien vite, et comme je la vis s'arrêter et se retourner, je lui dis que je ne voulais pas perdre un moment et un honneur si précieux ; elle se mit à rire, et moi, un genou à terre, à lui baiser la main.

Voilà le Français en voyage, voilà ce qui fait qu'à l'étranger un Français trouve toujours bon accueil ; il plaît, il amuse. Ce Saint-Simon, si soucieux du protocole, si passionnément attentif au formalisme de la vie de cour, il sait y échapper au besoin, ou tout au moins y mêler un sourire, l'imprévu d'un geste ou d'une répartie qui surprend et égaie les graves personnages

officiels. Mais il faudrait tout citer, la scène du contrat où il se glisse entre le nonce et le major-dome-major, malgré leur timide résistance, malgré les : *Signore !* de l'un et les : *Señor !* de l'autre, de façon à prendre la première place à côté du roi, juste à l'angle droit de son fauteuil ; la scène du bal, où, reconnu par une de ses anciennes danseuses de Versailles, il est obligé de danser avec elle à la mode d'Espagne, et se voit « tourné, viré comme un ballon », avec trois cents livres de dorure sur le dos ; et bien d'autres scènes, jusqu'à sa dernière entrevue avec M^{lle} de Montpensier et à la mirifique réponse qu'elle fit à son discours d'adieu. Tout est d'égale saveur, tout est délectable.

Il n'ignorait pas, à l'époque de sa vie où il a rédigé ses *Mémoires*, et conté son ambassade, combien les suites en avaient été dérisoires ou funestes. Il savait que l'Infante, dont il avait signé le contrat en 1721, n'était pas devenue reine de France, qu'elle était retournée à Madrid quatre ans plus tard, tandis que Louis XV épousait Marie Leczinska, et que l'Espagne, rompant alors avec la France, s'était unie avec la maison d'Autriche. Il savait que le prince des Asturies, marié à M^{lle} de Montpensier, n'avait régné que sept mois et était mort à dix-sept ans. D'autre part, s'il avait pleinement savouré le

plaisir d'être ambassadeur, il l'avait vite expié, en proie à tout un essaim de créanciers. Enfin, que lui restait-il de la satisfaction éprouvée à faire d'un de ses fils un grand d'Espagne et de l'autre un chevalier de la Toison d'or ? L'un n'était déjà plus, l'autre traînait une vie languissante et allait expirer aussi sous ses yeux. A peine laisse-t-il échapper, tout au début de son récit, une allusion à sa triple déception finale : « Je me retirerai chez moi fort content ; mais, mon Dieu, qu'est-ce donc que des projets et des succès des hommes ? » Bref soupir qui suffirait à dater la rédaction de ces pages ; elles sont bien de la fin de sa vie, d'un temps où il était douloureusement fixé sur les résultats de son ambassade. Mais ces résultats, il les oublie en écrivant, il redevient l'homme qu'il était en 1721, il se replace sans effort dans l'état d'esprit où il se trouvait à son départ pour Madrid, il s'enorgueillit de la mission qu'il va remplir, il s'enivre de travailler à « l'union des deux couronnes » et à la grandeur de sa maison, il s'épanouit, il est étourdissant de verve et d'entrain, il déride jusqu'à la cour d'Espagne si morne et si compassée. Comment ne pas admirer après cela l'incroyable puissance de son imagination, et comment ne pas convenir que ce qu'il y a de plus divertissant et de plus étonnant

dans ce récit de voyage, c'est le voyageur lui-même ?

*
* *

On y peut cependant goûter autre chose. On y voit s'évoquer l'Espagne au temps de Philippe V, et ceci encore est très intéressant, car rien n'est rare comme de rencontrer à l'époque classique, avant Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, une relation de voyage qui ait quelque valeur descriptive.

Aujourd'hui, nous sommes sans cesse sur les routes et loin de chez nous, à demi cosmopolites, infiniment curieux de ce qui se passe par de là nos frontières, voire même de l'autre côté de l'océan, *on the other side*, comme disent les Américains, et ceux même d'entre nous qui ne peuvent voir de leurs yeux les pays étrangers, les cherchent et les voient dans une foule de beaux livres. Mais ce goût de l'exotisme a mis très longtemps à s'éveiller, et il y a certainement là une des plus profondes différences entre nous et les Français d'autrefois. Autrefois, on était de son pays uniquement, obstinément ; on n'admettait pas que la vie fût possible ailleurs et que le reste du monde existât. On était toujours prêt à dire, comme les badauds parisiens des *Lettres persanes* : « Comment peut-on être Per-

san ? » On voyageait peu, et d'autant moins volontiers que les moyens de transport étaient des plus primitifs, les routes mauvaises et peu sûres, et quand par hasard on se voyait forcé de s'expatrier pour un temps, on n'avait qu'une envie, qu'une pensée, celle du retour.

L'exemple le plus frappant est celui de Du Bellay. Voilà un poète, et un poète de la Pléiade, c'est-à-dire un homme tout nourri des beaux souvenirs de l'antiquité, que les hasards de sa destinée conduisent au pays d'Horace et de Virgile, dans cette Italie qui a, semble-t-il, tant de choses à dire au cœur d'un poète : il n'y trouve qu'isolement, tristesse, ennui. Il ne s'intéresse à rien de ce qu'il a sous les yeux, ni aux beaux horizons qui s'ouvrent devant lui, — et pourtant il sent vivement le charme de la nature, — ni aux belles œuvres des musiciens, sculpteurs ou peintres, — et pourtant, c'est le temps de la Renaissance, Michel-Ange et Raphaël ne sont morts que d'hier, Titien est vivant, Palestrina habite Rome ; il ne s'intéresse pas davantage à la vie et aux mœurs romaines, il s'en écarte même avec dégoût. Il est tout à ses regrets, à sa nostalgie. La distance qui le sépare de ses amis, de son foyer, lui devient une angoisse affreuse, et son poème tout entier n'est qu'une plainte, exquise d'ailleurs, qu'un tendre et douloureux

appel à sa chère France, à son Anjou, à son Liré :

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le toit de mon humblé maison,
Qui m'est plus qu'un palais et beaucoup davantage ?

Du Bellay n'est pas une exception. Après lui, sous le règne d'Henri IV ou de Louis XIII, d'autres écrivains de talent sont à leur tour allés en Italie, par force et bien à contre-cœur, Mathurin Régnier, Guez de Balzac, Voiture. Dans tout ce qu'ils ont écrit, prose ou vers, ils n'ont pas soufflé mot de l'Italie. Les lettres de Voiture et de Balzac qui sont datées de Rome ou de Florence ne contiennent, avec le détail des questions d'intérêt qui les y ont appelés, que des lamentations sur leur sciatique ou de galants badinages pour leurs belles amies de l'Hôtel de Rambouillet. Même indifférence chez eux que chez Du Bellay aux spectacles nouveaux qui s'offrent à leurs yeux ; même impression de dépaysement, même regret du sol natal.

Et au fond, n'est-ce pas fort naturel ? Cette nostalgie, à laquelle à présent même nous n'échappons pas toujours, ne devait-elle pas être un mal insupportable alors qu'il n'y avait ni chemin de fer ni télégraphe, alors qu'à Rome ou à Madrid on n'était pas à vingt-cinq ou trente

heures, mais à quatre ou cinq semaines de Paris ? N'est-il pas de plus évident que pour se plaire à l'étranger, pour comprendre et aimer ce qu'on y voit, il faut être de longue main averti et initié ? Il faut toute une culture préalable et une culture spéciale, tout un bagage de notions géographiques, historiques, esthétiques, qui a été très long à rassembler. Si maintenant nous ne sommes dépayés nulle part, c'est que partout nous rencontrons la trace des grands écrivains qui sont venus là avant nous, qui ont pour nous dégagé, commenté, la beauté des êtres et des choses, et qui nous servent en quelque sorte de guides, d'intelligents et délicieux cicérones. M. Maurice Barrès a dit dans des pages admirables qu'en se promenant à Venise, à chaque pas, sur chaque place, au long de chaque canal ou de chaque lagune, il voit se lever les fantômes de tous les poètes, peintres, musiciens ou penseurs, qui l'y ont précédé ; Goethe, Chateaubriand, Byron, Musset et George Sand, Théophile Gautier, Léopold Robert, Taine, Wagner, l'accompagnent dans sa promenade, leur voix murmure à son oreille, et à leur voix la vieille cité mélancolique, l'autre « cité des eaux », s'éclaire pour lui d'une lueur nouvelle, chante tout son poème. Ces âmes, ajoute-t-il dans son exquis langage, « sont en suspens sur Venise » ; et quand

nous la visitons, elles s'ajoutent à nos âmes, leurs rêves s'ajoutent à nos rêves. Cela n'est-il vrai que de Venise ? Ces âmes par qui se révèle à nous la beauté exotique, il n'est plus aucun lieu de la terre qui n'en soit peuplé, aucun qu'elles ne nous aient d'avance rendu familier et cher. En Suisse nous attendent Jean-Jacques, M^{me} de Charrière, Sénancour, et M^{me} de Staël, et Byron, et Töppfer ; en Espagne, Schiller, Chateaubriand, Hugo et Gautier, Mérimée et Bizet ; en Corse aussi Mérimée, en Ecosse Walter Scott, à Naples Lamartine, — et Loti un peu partout. L'initiation est achevée ; l'univers est un grand livre dont toutes les pages nous sont devenues intelligibles.

Mais cette conquête du monde est de date récente, comme l'indiquent les noms même que je viens de citer. Elle était loin d'être un fait accompli, elle commençait à peine, quand Saint-Simon est allé en Espagne. Les curiosités étaient bien un peu plus éveillées qu'au temps de Du Bellay ou de Voiture. Dans les *Caractères*, au chapitre de la *Mode*, La Bruyère venait de signaler le goût des voyages comme un goût naissant, comme un récent caprice de l'âme humaine ; et dès lors, ou plus exactement à partir de la régence et du règne de Louis XV, les échanges de pensée d'une nation à l'autre vont

devenir plus fréquents. Voltaire et l'abbé Prévost vont passer la Manche et pour ainsi dire découvrir l'Angleterre, tandis que de leur côté Montesquieu et le président de Brosse découvriront l'Italie, — en attendant que Bernardin de Saint-Pierre découvre l'Île de France et les « paradis sortis de l'onde ». Mais tout cela est postérieur à 1721, et jusque-là il n'y avait rien de plus pauvre que notre « Bibliothèque des voyages ». Elle se réduisait presque aux médiocres relations que Tavernier, Chardin, l'abbé de Choisy et le botaniste Tournefort avaient données de leurs pérégrinations en Asie, et à quelques relations de voyage en Espagne dont les meilleures sont celles d'Aarsens, de M^{me} de Villars et de M^{me} d'Aulnoy.

Il est donc juste de considérer Saint-Simon comme un des premiers Français qui n'aient pas voyagé les yeux fermés, un des premiers qui aient su voir et prendre des notes tout le long du chemin. Et il serait bien étrange qu'il en fût autrement, qu'il eût soudain perdu cet amour du réel, ce pouvoir d'observation, cette avide et ardente curiosité qui est son génie. La curiosité n'eût pas suffi à lui faire quitter la cour, le conseil de régence et M^{me} de Saint-Simon ; il y fallait de plus sérieux motifs que j'ai indiqués. Mais, une fois son départ décidé, on peut être sûr que la perspective de voir du pays, de voir du nouveau,

n'a pas été pour rien dans son allégresse. Aussi n'est-ce pas un autre poème des *Regrets* qu'il a rapporté de son séjour en terre étrangère ; ce sont des tableaux et des portraits.



Si l'on s'attendait à trouver chez lui, chez un Français du siècle de Louis XIV, le même sentiment de la nature et le même pittoresque que chez un Chateaubriand ou un Théophile Gautier, on serait évidemment déçu. Pour le juger avec équité, il ne faut pas le comparer aux rêveurs ou aux coloristes du xix^e siècle, mais aux écrivains de son siècle. Or, ceux-ci ne s'entendaient guère à traduire la forme et l'âme des choses ; ils s'en souciaient même fort peu. Une phrase du Hollandais Aarsens, dans son *Voyage d'Espagne* (1654-1666), semble la plus typique formule de cette impuissance ou de ce dédain. En revenant d'Espagne, Aarsens passe par Roncevaux, par le val où Vigny viendra rêver cent soixante ou cent soixante-dix ans plus tard, et où, songeant à Roland, croyant entendre l'appel désespéré de son cor, il soupirera :

Roncevaux, Roncevaux, dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?...
Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois.

Aarsens s'émeut moins facilement ; en vain des montagnards se sont offerts à lui montrer le champ de bataille : « Pour nous, écrit-il, qui n'avons jamais eu *une curiosité si creuse que celle qui s'amuse au marbre, aux pierres, à la terre, aux tombeaux et à tous ces objets muets*, nous ne vîmes tout cela qu'en chemin faisant... Portés par l'envie d'être bientôt au delà des Pyrénées, nous nous hâtâmes de traverser tous ces pays de roman ou d'histoire. »

Enregistrons cet aveu de l'esprit classique avant de lire Saint-Simon et afin de lui rendre justice. Ne lui demandons pas, en présence de la nature, les effusions d'âme, les rêveries sans fin et le luxe descriptif du romantisme. Il dit quelque part dans ses *Mémoires* qu'étant à Rouen avec sa femme ils allèrent « voir la mer à Dieppe », et il n'ajoute pas un mot, ce qui donne à supposer que cette brève entrevue avec la mer n'a pas été très cordiale. Je ne dois pas cacher qu'en traversant Roncevaux à son tour il ne s'y est pas beaucoup plus attardé qu'Aarsens. On lui a fait voir une épée de Roland qui lui a paru non sans raison d'une authenticité douteuse ; et puis il pleuvait, comme il pleut dans la montagne, et par ces temps-là le cor ne chante pas au fond des bois. Mais en mainte autre occasion, il se montre tout autrement sensible à la beauté

des choses que le bon Hollandais. Qu'il visite Loyola, Tolède, l'Escorial, Aranjuez, Ségovie, ou qu'il gravisse la sierra de Guadarrama pour rejoindre Philippe V à Balsaïm, il décrit le décor en quelques traits sobres, mais précis, mais frappants, brillants même parfois, — comme dans cette escalade de la sierra sous la neige où il nous peint les branches d'arbres « toutes chargées de frimas » et pareilles à de « belles grappes blanches ».

Il n'a pas tout compris ; il n'a pas eu à Tolède la révélation de l'Espagne moresque et de l'Espagne gothique ; l'Escorial, le palais de granit sombre, perdu dans la solitude, et qui tient à la fois du couvent et de la prison, ne lui est pas apparu dans toute sa grandeur tragique. Et qui donc aujourd'hui comprendrait tout, si la beauté des choses ne s'était peu à peu et lentement dévoilée pour nous sous la main des historiens, des artistes, des poètes, et pour que l'Escorial, par exemple, nous devînt comme le symbole même du règne de Philippe II, n'a-t-il pas fallu que Schiller eût écrit son *Don Carlos* et peint Philippe II comme un poète seul le pouvait peindre ? Il n'en reste pas moins à Saint-Simon le mérite, bien rare ou même unique à son époque, d'avoir eu tout au moins l'intuition de ce qu'il y a de poésie, de vie et d'âme dans « le marbre », « la

pierre et la terre », dans « les tombeaux », dans tous ces « objets muets » dédaignés de nos plus illustres classiques autant que du bonhomme Aarsens.

Ce qui commence à poindre chez lui, c'est le sens du paysage ou du décor historique. A Loyola, il ne se contente pas d'admirer les splendeurs de l'église : il tient avant tout à voir la chambre de saint Ignace et l'écurie où sa mère voulut, dit-il, accoucher de lui « par dévotion pour l'étable de Bethléem ». A Tolède, il cherche la salle où se sont tenus de fameux conciles, et quand les moines lui répondent qu'ils l'ont démolie, il avoue qu'il a envie de les battre. A l'Escorial, il ne jette qu'un regard rapide sur la montagne à laquelle l'édifice s'adosse et sur l'immense plaine grise, dévastée, chaotique, semée de gros blocs semblables à des menhirs, qui s'étend à ses pieds ; il passe vite dans l'église devant les richesses de toute sorte qui y sont accumulées : mais il cherche les appartements de Philippe II, et comme on lui en refuse l'entrée, il s'empresse de descendre dans les caveaux magnifiques qui sont la sépulture des rois d'Espagne ; là, il ne peut rassasier ses yeux, il ne se lasse pas de respirer toute cette poussière d'histoire, il va et vient du « pourrissoir » où les corps séjournent d'abord, au Panthéon dont

les murailles de marbre les reçoivent ensuite, lorsqu'ils ne sont plus qu'un peu de cendre. A Madrid le jour où un grand d'Espagne, Don Gaspard Giron, le promène à travers le palais du roi, ce qui l'attire, ce qu'il supplie son guide de ne pas lui cacher, c'est la chambre qui a servi de prison à François I^{er} après Pavie. Don Gaspard voudrait, par courtoisie, lui en épargner le spectacle ; il insiste, il faut qu'on aille chercher les clés :

Cette chambre n'était pas grande, mais accrue par un enfoncement sur la droite en entrant, vis-à-vis de la fenêtre assez grande pour donner du jour suffisamment, vitrée, qui pouvait s'ouvrir pour avoir de l'air, mais à double grille de fer bien forte et bien ferme, scellée dans la muraille des quatre côtés. Elle était fort haute du côté de la chambre, donnait sur le Mançanarez et sur la campagne au delà. Il y avait de quoi mettre des sièges, des coffres, quelque table et un lit... De la fenêtre de cette chambre au pied de la tour, au bord du Mançanarez, il y a plus de cent pieds, et tant que François I^{er} y fut, deux bataillons furent jour et nuit en garde sous les armes au pied de cette tour au bord du Mançanarez qui coule tout le long et fort proche. Telle est la demeure où François I^{er} fut si longtemps enfermé, où il tomba si malade, où la reine sa sœur l'alla consoler et contribua tant et si généreusement à sa guérison et à disposer sa sortie, et où Charles-Quint, craignant enfin de le perdre et avec lui tous les avantages qu'il se promettait de tenir d'un tel prisonnier, l'alla enfin visiter et commença à le traiter d'une manière plus humaine.

Je considérai cette horrible cage de tous mes yeux et de toute ma plus vive attention, malgré les soins de Don Gas-

pard Giron à m'en distraire et à me presser d'en sortir. Souvent je ne l'entendais pas, tant j'étais appliqué à ce que j'examinais ; souvent aussi, en l'entendant, je ne répondais point.

« L'horrible cage » n'existe plus ; le palais a été incendié en 1734 et remplacé par un autre qui s'élève à la même place. Il y a beau temps que les gamins de Madrid, ces gamins aux si gentilles figures brunes, ne chantent plus dans les rues la vieille chanson française, la complainte de François I^{er} que M^{me} d'Aulnoy leur avait entendu fredonner :

Quand le roi partit de France,
A malheur il en partit.

Mais à l'entrée du palais, à l'Armeria real, sont exposés la dague et le casque du roi chevalier, la tente aux larges panneaux fleurdelisés sous laquelle il dort la veille du désastre ; et certes, ces choses eussent parlé fortement à l'imagination de Saint-Simon, s'il avait pu les contempler.



Il va de soi qu'avec des curiosités qui manquaient à son siècle, il a aussi et surtout celles de son siècle. L'objet principal de son observation demeure l'être humain, et en Espagne comme

en France. c'est dans la peinture des mœurs et le portrait que s'affirme sa maîtrise.

Il n'a noté, à vrai dire, que quelques aspects de la vie espagnole. Il n'en a vu que ce qu'en pouvait voir un homme de cour, un ambassadeur, et encore à un assez mauvais moment, au temps de Philippe V, alors que sous l'influence française l'Espagne perdait un peu de son caractère. Ses devanciers, Aarsens, M^{me} de Villars et M^{me} d'Aulnoy, avaient été mieux servis par les circonstances, et pour ne parler que de M^{me} d'Aulnoy, dont les écrits sont fort agréables, un romantique eût probablement trouvé chez elle beaucoup plus de « couleur locale » que chez Saint-Simon.

Elle a eu toutes les chances, et d'abord celle de faire son voyage en 1679. Elle a exploré l'Espagne de Charles II, du dernier descendant de Charles-Quint, une Espagne moins puissante qu'aux jours de Charles-Quint lui-même ou de Philippe II, mais où leur empreinte n'était pas effacée, où leurs lois n'étaient pas tombées en désuétude, une Espagne purement et durement espagnole. C'est dans ses *Mémoires de la cour d'Espagne* que Victor Hugo a puisé la couleur locale de *Ruy Blas* ; il y a pris du moins tous les détails relatifs à la vie ou plutôt à la séquestration d'une reine d'Espagne, et la

tyrannie de la camarera mayor, et la défense de regarder par la fenêtre, et le texte même d'une des lettres peu réconfortantes que le roi Charles II écrivait à sa femme : « Madame, il fait grand vent ; j'ai tué six loups. » Elle a observé maintes choses qui ne se voyaient plus quarante ans plus tard. Elle a vu pendant la semaine sainte les « disciplinants », c'est-à-dire les plus élégants seigneurs de Madrid qui, ces jours-là, coiffés d'une cagoule en toile blanche, drapés dans une longue chemise de batiste fine, gants blancs, souliers blancs, parcouraient les rues en se déchirant les épaules à coups de discipline, et en faisant par galanterie jaillir leur sang sur les belles dames. Elle a vu les combats de taureaux, ces combats qu'allait interdire Philippe V, où des grands d'Espagne jouaient le rôle de toréadors, et où il n'y avait jamais moins d'une demi-douzaine d'hommes tués ou écharpés. Elle a vu l'auto-da-fé du 30 juin 1680, qui fut le dernier auto-da-fé général, et où figuraient plus de cent accusés, dont vingt et un furent brûlés le soir avec les pires raffinements de torture. Elle n'eut pas le courage d'attendre la fin de l'abominable cérémonie et n'alla pas jusqu'au bûcher, dressé hors de la porte de Fuencaral ; mais elle regarda le défilé sur la Plaza mayor, elle vit les condamnés sous leur

san-benito, chasuble jaune étoilée de flammes, et sous leur *coroza*, bonnet en forme de pyramide. Simple touriste, elle a eu toute liberté de pénétrer dans les milieux les plus divers. Elle voyageait dans des conditions pénibles, en ce sens qu'il lui fallait souvent accepter un très pauvre gîte, mais dans des conditions très favorables à une étude de la race et de ses usages. Elle a couché dans des auberges de muletiers, dans des *fondas* enfumées et pleines de puces ; elle a assisté à des représentations populaires de drames religieux, d'*autos sacramentales* ; elle est allée un peu dans tous les mondes. Aussi son *Voyage d'Espagne* est-il une mine très riche de renseignements sur les coutumes, les superstitions, les amulettes, les petites mains de jais qu'on portait au collier ou à la ceinture contre le mauvais œil, les vases de terre sigillée, argile rouge qu'on grignotait du matin au soir, comme dans l'Espagne d'aujourd'hui on grignote des baies d'arachides ou des pattes de crabes, sur le maniement de l'éventail et même, chose plus espagnole encore, sur le maniement du cure-dents. Elle s'est tout particulièrement intéressée, étant femme, au détail des toilettes ; et elle nous apprend ce qu'était la « golille », espèce de fraise rigide où les hommes emprisonnaient leur cou et que Philippe V supprima, ce qu'était

l'austère costume des veuves, ce qu'était le « guard-infant », crinoline ou panier si vaste que celles qui le portaient posaient dessus, de chaque côté d'elles, une corbeille de fleurs, etc.

Les tableaux que nous présente Saint-Simon ont moins de coloris exotique et moins de variété. Ils se rapportent à un autre âge de la société espagnole, à une période de sa vie où la tradition nationale et la rude étiquette de cour s'altéraient un peu, s'humanisaient au contact de l'esprit français. Mais cette Espagne nouvelle avait encore une physionomie très originale que Saint-Simon a su mettre en relief, et avec une vigueur dont n'approchait pas l'aimable pinceau de M^{me} d'Aulnoy.

La cour où il nous introduit, et dont il décrit minutieusement le cérémonial compliqué, n'est plus celle de Charles II ; la reine n'est plus l'épouse abandonnée toujours en tête à tête avec ses *señoras de honor*, toujours surveillée, régentée par une sorte de duègne, duchesse de Terranova ou duchesse d'Albuquerque. Elle est une épouse chérie, idolâtrée. Mais elle n'a pas cessé d'être une recluse et presque une captive. L'image qu'il nous a tracée du couple royal est de celles qui frappent et ne s'oublient plus. Le roi et la reine vivent côte à côte, en tout lieu et à

toute heure ; la reine n'a pas un instant qui lui appartienne, sauf le matin sept ou huit minutes durant lesquelles elle se chausse en compagnie de l'*assafeta*, sa première femme de chambre, et, de temps à autre, les courts moments où le roi préside le conseil des ministres. A cela près, nuit et jour, aux audiences comme aux repas, pendant le travail avec le premier ministre comme pendant la chasse, la reine doit être à côté du roi. Jamais elle ne doit quitter son côté, son côté gauche ; et si, en se promenant au Buen-Retiro, elle s'attarde à causer avec Saint-Simon, si elle reste de deux ou trois pas en arrière du roi, le roi retourne la tête, et vite elle revient se placer à son côté, côté gauche. Il est rare qu'auprès d'eux il y ait quelqu'un pour leur tenir compagnie ; ils doivent se suffire l'un à l'autre. Sauf la chasse, nulle distraction. Communion tous les huit jours. Si la « mécanique » des journées de Louis XIV semble monotone, que dire des journées de Leurs Majestés catholiques ? Singulier couple, plus uni qu'aucun ménage bourgeois, mais silencieux et triste ; deux prisonniers d'Etat qui vivent, selon l'énergique barbarisme de Saint-Simon, dans une perpétuelle « enfermerie ». Philippe V a bien essayé de se soustraire à la vieille étiquette du Palacio real, de franciser l'Espagne, de chasser de chez

lui le spectre blême de Philippe II ; il a voulu faire de son palais un autre Versailles et de la Granja un parc comme ceux de Le Nôtre, il a vêtu ses gardes d'uniformes copiés sur ceux de nos gardes-françaises et de nos Suisses, il a interdit les combats de taureaux, supprimé la go-lille et aboli les auto-da-fé : vains efforts, l'Espagne est restée l'Espagne, et c'est lui, lui le duc d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV, qui s'est à son insu métamorphosé en Espagnol. Il n'a pu longtemps être lui-même : l'austère gravité, la morne tristesse de l'Escorial l'a envahi, blêmi et raidi. Saint-Simon, qui l'avait connu jeune à Versailles, hésite à le reconnaître :

Le premier coup d'œil, lorsque je fis ma première révérence au roi d'Espagne en arrivant, m'étonna si fort que j'eus besoin de rappeler tous mes sens pour m'en remettre. Je n'aperçus nul vestige du duc d'Anjou, qu'il me fallut chercher dans son visage fort allongé, changé, et qui disait encore beaucoup moins que lorsqu'il était parti de France. Il était fort courbé, rapetissé, le menton en avant fort éloigné de sa poitrine, les pieds tout droits qui se touchaient et se coupaient en marchant, quoiqu'il marchât vite et les genoux à plus d'un pied l'un de l'autre. Ce qu'il me fit l'honneur de me dire était bien dit ; mais si l'un après l'autre, les paroles si traînées, l'air si niais, que j'en fus confondu. Un justaucorps sans aucune sorte de dorure, d'une manière de bure brune, à cause de la chasse où il allait aller, ne relevait pas sa mine ni son maintien.

C'est le portrait de Philippe V, et l'on croi-

rait revoir celui que Titien a tracé de Philippe II, ceux que Vélasquez a tracés de Philippe IV ; même costume simple et foncé, même menton qui avance, même longue face morte, accablée d'ennui, et que peu à peu ont éteinte les pratiques de la dévotion.

La dévotion espagnole, ses formes spéciales et à demi païennes, son luxe d'ex-voto et d'images, la toute-puissance et l'ignorance du clergé, sont parmi les choses qui ont frappé Saint-Simon. A diverses reprises, il fut sur le point de se quereller avec des moines, dont la sottise et les allures impérieuses le révoltaient ; il s'indignait et maugréait tout bas. Il ne parvint pas à s'accoutumer à certaine « cérémonie » dont il était fréquemment témoin à Notre-Dame d'Atocha :

Je ne vis jamais moines si gros, si grands, si grossiers, si rogues. L'orgueil leur sortait par les yeux et de toute leur contenance. La présence de Leurs Majestés ne l'affaiblissait point, même en leur parlant ; je dis pour l'air, les manières, le ton, car ils ne parlaient qu'espagnol que je n'entendais pas. Ce qui me surprit, à n'en pas croire mes yeux la première fois que je le vis, fut l'arrogance et l'effronterie jusqu'à la brutalité, avec laquelle ces maîtres moines poussaient leurs coudes dans le nez de ces dames, et dans celui de la camarera mayor comme des autres, qui toutes à ce signal leur faisaient une profonde révérence, sans que le moine branlât le moins du monde, qui rarement après leur disait quelque mot d'un air audacieux et sans marquer la civilité la plus légère.



On voit que l'Espagne d'il y a deux siècles se dessine assez vigoureusement dans les récits de Saint-Simon, et qu'il peut être compté parmi les initiateurs qui nous ont appris à voyager. Dans l'ensemble de son œuvre, cependant, l'ambassade d'Espagne ne forme qu'une sorte de brillante digression.

Le lieu de la terre qu'aujourd'hui encore nous ne visitons ni ne comprenons sans lui, celui dont son souvenir est inséparable et au-dessus duquel son âme est « en suspens », ce n'est pas vraiment l'Escorial ou Madrid, Tolède ou Ségovie : c'est Versailles. Versailles lui appartient autant qu'à Louis XIV ; il en est l'immortel conservateur.

Par lui s'explique et se ranime la majestueuse nécropole. Par lui une société morte renaît à nos yeux. Meilleure que la nôtre ? Je n'en suis pas convaincu ; certainement très différente, rude et grossière sous ses beaux dehors plus qu'on ne s'y attendrait, vaniteuse, égoïste, prisonnière de tous les préjugés de caste, fermée à l'idée de fraternité, mais robuste, mais jeune, riche d'illusions et de croyances, aussi éloignée du nihilisme d'Obermann que du ricanement de Voltaire ou du dilettantisme de Re-

nan, jugeant la vie digne d'être vécue, très attachée à la vie, à des enfantillages même, à de futiles prérogatives, ardemment vivante, — jusqu'au jour où la favorite disgraciée, le ministre renvoyé du conseil, le courtisan vieilli et désabusé se tournaient non vers le désespoir, mais vers une espérance nouvelle, celle-là ferme et confiante, et trouvaient un refuge en Dieu.

Est-ce à dire que la « Comédie humaine » de Saint-Simon soit aussi vaste que celle de Balzac ? Elle a le mérite de n'être jamais entachée de vulgarité ni mêlée d'abracadabrantes fictions, d'être de la réalité vivante et rien que de la réalité. Mais elle est incomplète ; elle ne met en scène qu'un groupe social, de la vie elle n'exprime que la vie de cour. Il faut répéter au plus impertinent de tous les ducs ce que Renan disait à Pallas Athéné, à la muse du classicisme, dans sa *Prière sur l'Acropole* : « Le monde est plus grand que tu ne crois. » Peut-être même faudrait-il reconnaître qu'il y a une forme d'art supérieure à celle des *Mémoires*, et que l'écrivain créateur, celui qui anime de son souffle des figures idéales où s'incarnent des milliers d'existences, est plus grand que le peintre d'histoire dont les portraits sont peints d'après nature ; peut-être y a-t-il une vérité idéale plus large et plus durable que la vérité historique.

Mais dans cette chronique réaliste de la vie au château de Louis XIV ne retrouvons-nous pas tout l'éternel drame et toute l'éternelle comédie des passions humaines ? La peinture d'histoire n'est-elle pas sous le pinceau passionné de Saint-Simon une création véritable ? Ressusciter ou créer, c'est même miracle.

TABLE DES MATIÈRES

LE CADRE : VERSAILLES.	1
SAINT-SIMON.	21
UNE JOURNÉE DE LA VIE DE LOUIS XIV. . .	77
LA FAMILLE ROYALE.	109
LES COURTISANS.	133
MŒURS DE LA VIEILLE FRANCE. , ...	163
LE MARIAGE ET LA FAMILLE. . . , . . .	189
LE SENTIMENT RELIGIEUX.	213
UN REGARD HORS DE VERSAILLES.	271

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE



A. COUAT

Recteur de l'Académie
de Bordeaux

Aristophane et l'ancienne Comédie attique. *Le gouvernement — La religion. — L'éducation. — Les mœurs.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Couronné par l'Académie française.

Ernest DUPUY

Inspecteur général honoraire
de l'Instruction publique

Les Grands Maîtres de la littérature Russe. — *Gogol. — Tourguenef — Tolstoï* — Un volume in-18 jésus, broché. . . . **3 50**

—

Bernard Palissy. — *L'homme. — L'artiste. — Le savant. — L'écrivain.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Victor Hugo. — *L'homme et le poète.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

La Jeunesse des Romantiques. — *Victor Hugo. — Alfred de Vigny.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Alfred de Vigny. — *Ses amitiés. — Son rôle littéraire.* — Tome I^{er} ; ses amitiés ; — Tome II : son rôle littéraire.

Ouvrage couronné par l'Académie française et honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction publique
Chaque tome se vend séparément broché **3 50**

E. FAGUET
de l'Académie Française

La Jeunesse de Sainte-Beuve. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

G. LANSON
Professeur à la Sorbonne

Hommes et Livres. — *Études morales et littéraires.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

—

Bossuet. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

P. MONCEAUX
Membre de l'Institut
Professeur au Collège
de France

Les Africains. — *Études sur la littérature d'Afrique. — Les Païens.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

E. RIGAL

Professeur honoraire
à l'Université de Montpellier

Victor Hugo, poète épique. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
Couronné par l'Académie française.

SAINTE-BEUVE

Correspondance Inédite avec Collombet.
Un volume in-18 jésus, broché. . . **3 50**

R. VALLERY-RADOT

Madame de Sévigné. — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
Couronné par l'Académie française.

[illegible]

Printed
in USA

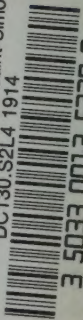
DC 130 .S2 L4 1914
Le Breton, Andre...
La "Comedie humaine" de
Saint-Simon.

DATE

ISSUED TO

DC 130 .S2 L4 1914
Le Breton, Andre...
La "Comedie humaine" de
Saint-Simon.

La "Com edie humaine" de Saint-Simon
DC130.S2L4 1914



3 5033 0013 5339 0